

histoires vraies du dedans

collectées auprès de personnes détenues

Tarascon
La Farlède
Les Baumettes
La Valentine



Histoires vraies de Méditerranée
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur

histoires vraies du dedans

Collectées auprès de personnes détenues

Tarascon
La Farlède
Les Baumettes
La Valentine

2016-2017

Histoires vraies de Méditerranée
Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur

© Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur
& Histoires vraies de Méditerranée, 2017
Nouvelle impression, juin 2023

Histoires vraies du dedans

Recueil collectif

Tome 2

Avant-propos

En 2015, en Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil régional, la Direction régionale des services pénitentiaires, la Direction régionale de la Protection judiciaire de la jeunesse et la Direction régionale des Affaires culturelles, ont sollicité l'Agence régionale du Livre pour mener à bien une action expérimentale, en vue de contribuer à faire des bibliothèques en milieu carcéral un carrefour pérenne des pratiques culturelles en prison.

Ainsi, l'ArL a mis en place un projet culturel et artistique, en partenariat avec l'association Histoires vraies de Méditerranée, laquelle développe une bibliothèque multimédia et multilingue d'histoires vraies, en faisant appel à un collectif d'auteurs pour recueillir ces petites mythologies auprès des habitants du pourtour méditerranéen. Il s'agit ensuite de partager ces histoires courtes avec le plus grand nombre.

Pour la première édition de cette opération en milieu carcéral, en 2015-2016, quatre duos composés d'un(e) auteur(e) et d'un(e) traducteur(trice), ont été mobilisés pour mener des ateliers, à raison de 10 séances d'une demi-journée, dans quatre établissements pénitentiaires candidats.

Auprès d'un public principalement arabophone, Cédric Fabre et Lotfi Nia sont intervenus à Toulon-La Farlède, ainsi que Thomas Azuélès et Mathilde Chèvre dans l'Établissement pénitentiaire pour mineurs (EPM) de La Valentine à Marseille. Auprès d'un public essentiellement roumanophone et accompagnés par la traductrice Laure Hinckel, François Beaune est intervenu au Centre de détention de Tarascon, et Clara le Picard aux Baumettes à Marseille.

Les détenus se sont pris au jeu de leur confier des récits puisés dans leur parcours de vie, et un recueil de ces histoires a été publié, ***Histoires vraies du dedans***, également consultable en ligne dans la bibliothèque multimédia www.histoiresvraies.org et sur le site de l'ArL, www.livre-paca.org.

Une seconde édition de cette action a été menée de décembre 2016 à avril 2017. Le présent recueil, ***Histoires vraies du dedans, Tome 2***, est le fruit des ateliers de collecte d'histoires organisés selon le même processus et la même fréquence que l'année précédente, dans les quatre mêmes établissements pénitentiaires.

Sylvain Prudhomme et Bruno Le Dantec ont approché un public principalement hispanophone dans le centre de détention de Tarascon. Les duos composés d'un auteur et auteur-traducteur arabophone – Cédric Fabre et Lotfi Nia, Arno Calleja et Mohamed Khounche ainsi que Thomas Azuélos et Mo Abbas –, ont respectivement collecté des histoires au Centre pénitentiaire de Toulon-La Farlède, au Centre pénitentiaire des Baumettes à Marseille, et à l'EPM de Marseille-La Valentine.

Pour l'heure, dans et hors les murs, ce recueil devient l'ambassadeur d'un élan collectif, sensible et volontaire.

À ce stade, les histoires vraies se sont émancipées de leurs auteurs et du lieu d'où elles ont été confiées. Déplacées en cet endroit, elles se côtoient avec humilité et résonnent durablement.

Bonne lecture !

Les histoires ont été racontées en langue d'origine ou en français.

Celles racontées en langue arabe ont été traduites par Lotfi Nia (Toulon-La Farlède), Mohamed Khounche (Les Baumettes) et Mo Abbas (EPM La Valentine).

Les histoires racontées en espagnol ont été traduites par Bruno Le Dantec (Tarascon).

Le nom des personnages et des détenus a été changé.

Dans la plupart des cas, les détenus se sont eux-mêmes choisi un pseudonyme.

Les notes en bas de page sont des précisions apportées par les éditeurs et traducteurs.

Lire est une belle chose

Chez nous, il n'y a jamais eu de livre, alors j'aimais pas lire. Mais un jour, j'étais au cachot à tourner en rond et on m'a fait passer un bouquin. C'était Pour qui sonne le glas, d'Ernest Hemingway. Je l'ai pas touché pendant plusieurs jours, il n'y avait même pas d'image en couverture ! Puis, un matin, je l'ai ouvert au hasard et j'ai lu quelques lignes. Je suis tombé sur le moment où le type se prépare à faire sauter le pont. Très vite, les mots m'ont accroché, je voyais la scène se dessiner devant moi. J'ai repris l'histoire depuis le début et je l'ai fini en quatre jours. Je lisais en moyenne huit heures par jour. J'étais tellement accro qu'à l'heure du repas, je lisais en mangeant. Ce livre m'a emballé. Après, j'ai dévoré *Le Vieil homme et la mer*, du même auteur, et puis des romans espagnols. Depuis j'adore les livres, dommage qu'il y en ait si peu à la bibliothèque. J'ai bien aimé *La Reina del Sur*¹, de Pérez-Reverte, ça parle de trafic de drogue, un monde que je connais. Les Mexicains en ont fait une telenovela. Par contre, je n'aime pas les feuilletons français comme *Go-fast* : les trafiquants sont dépeints comme des malades, des salauds, des détraqués, alors que j'en ai connus qui ont le cœur sur la main.

Paolo Martins
Tarascon 2017

¹ Traduit en français sous le titre *La Reine du Sud*, Seuil, 2003

CHAPITRE 1 - DE FERRAILLE ET D'AMOURS

Histoires collectées et restituées par

**Sylvain Prudhomme, écrivain
& Bruno Le Dantec, écrivain et traducteur**

Tarascon 2017

Une oasis dans le désert

Je n'étais jamais entré en prison, sauf un parloir, il y a longtemps, pour voir un ami, à Londres. Alors le claquement froid de la première grille dans mon dos a fait son effet. J'ai frissonné. C'est terrible la prison, et rare doit être celui qui parvient à s'y habituer, même le taulard le plus madré, même le maton le plus recuit. La prison est là pour inspirer la crainte. "Sans elle, pas grand-monde aurait accepté de descendre à la mine", m'a dit un jour un clochard posté en vigie sur un banc public. Derrière les portes, passés les hygiaphones, après le portique détecteur de métaux, au-delà des grilles, on croise un premier détenu. Il pousse un chariot entre la boulangerie et les coursives, comme dans les films. Puis quatre ou cinq autres à l'arrêt, au carrefour en étoile qui dispatche les flux humains sous l'œil panoptique de la tourette centrale. On flotte là, en attente d'un signal d'ouverture électronique pour accéder au bâtiment G, celui de la bibliothèque et des salles de cours. Cette aile-là, c'est presque une oasis dans le désert. Dans les couloirs, tout le monde se salue, code instauré par la culture locale, civilité obligée, paix armée, tendue comme la corde à l'arc du vieil Ulysse. Là, pendant deux mois, une dizaine de gaillards hispanophones est venue s'asseoir, non pas en face de nous, mais en cercle, avec Sylvain et moi, les "intervenants extérieurs". Ils nous ont toisés, ils nous ont testés, ils nous ont chambrés. Après, chacun son tour, chacun à sa façon, au moment voulu et la mémoire en cavale, ils ont presque tous dit quelque chose d'important. Avec des mots simples, grands ouverts, comme des fenêtres sans barreaux.

Bruno Le Dantec

Les voitures à la hache

Mon père faisait la ferraille. Tu peux marquer son nom : Tounete. Tu peux l'écrire plusieurs fois, c'est bien que tout le monde l'entende. Tout le monde l'aimait, mon père. C'était un homme apprécié. Quand il allait aux Saintes-Maries, tout le monde l'appelait. Quand il allait dans un mariage, tout le monde le faisait danser. C'était un type qui aimait la fête, qui aimait la vie. Si par exemple à une fête il te voyait tout seul dans un coin, il venait tout de suite vers toi, il te laissait pas tout seul. Même s'il te connaissait pas. Il faisait cas des gens. Il était comme ça. Mets-le deux ou trois fois son nom : Tounete. Ça me fera un peu penser à lui. Et puis le livre tu me le donneras à la fin, non ? Comme ça je le porterai à ma mère, elle sera contente.

Ma mère, elle a 73 ans. Elle aussi, à l'époque, c'était une femme. Quand mon père faisait la ferraille, elle allait avec lui. Il coupait les voitures à la hache. Une voiture en 15 minutes. Un quart d'heure et la voiture était coupée, ils mettaient tout ça dans un camion et ils allaient le vendre au poids. Les voitures, c'étaient les garages qui les donnaient. Ils appelaient, ils te disaient "viens j'ai une ou deux voitures, prends-les, je t'en fais cadeau". Les gars qui avaient des voitures abandonnées sur des parkings, ils nous les donnaient. On était bien. Aujourd'hui ça vaut pratiquement plus rien. Mais à l'époque on vivait de ça.

Kakou

La Maserati

Un jour mon père avait acheté une Maserati. Elle était magnifique. Bleu marine. Elle était belle, cette voiture ! Neuve ! Poooooooo. Il l'avait achetée au garage Citroën à Antibes. Et puis un jour mon grand-oncle a su que mon père avait acheté la Maserati. Il est descendu d'Avignon à Nice, il a débarqué chez nous. En fait c'était la voiture qu'il venait voir. Il a proposé de la racheter. Au début mon père a dit non, la voiture je la vends pas, je veux la garder pour moi. Ma mère a insisté, elle a dit à mon père "allez, tu vois pas que ça lui fait plaisir ?". Et finalement mon père la lui a vendue. Pour être gentil. Il était comme ça.

Kakou

La vie sans école

L'école on y allait l'hiver, à Saint-Laurent-du-Var, près de Nice. Les professeurs nous mettaient tout au fond de la classe, on restait là, on

attendait. On y allait un mois, deux mois. Le reste du temps non. C'était pas encore trop dans les mœurs à l'époque. Dès que les beaux jours approchaient on se remettait à voyager, dix ou quinze jours ici, dix ou quinze jours là, pour suivre mon père qui vendait des tapis, des draps, des pierres. Il faisait du porte-à-porte, d'une année sur l'autre il avait ses clients. On restait jamais au même endroit, l'école on ne pouvait plus y aller. Et puis on a commencé à acheter des terrains, on a construit des maisons du côté de Carcassonne. Peu à peu on a arrêté le voyage. Ça fait bien 16 ou 17 ans maintenant.

Kakou

La moto

Ma mère et mon père nous ont élevés, on n'a jamais manqué de rien. Une fois je m'étais fait opérer d'un bec-de-lièvre. Avant d'aller à l'hôpital, j'avais vu une petite moto dans un magasin, une jolie moto, elle coûtait 500 000 à l'époque, ça faisait beaucoup. J'étais dans la chambre à l'hôpital, j'y suis resté quelque temps. Et quand je suis rentré à la maison, la moto était là, dans ma chambre. Elle m'attendait. Mon père l'avait achetée, il l'avait mise là, avec un litre d'essence, sans rien dire. Il avait demandé au médecin, le médecin avait dit oui, offrez-la-lui, la moto.

Toute sa vie mon père a travaillé pour ses enfants. Il m'a donné un terrain, il en a donné un à mon frère, puis un autre à ma sœur. C'était un homme, pour ses enfants il serait mort.

Kakou

Une vraie maison de docteur

J'avais une maison près de Carcassonne, elle faisait 200 m² habitables, sur un terrain de 2 000 m² que m'avait donné mon père. J'avais une piscine de 12 mètres sur 6, toute en dur. J'avais fait dessiner un dauphin en mosaïque au fond, le soir quand j'allumais, l'eau était toute bleue, c'était beau. J'avais un olivier immense, livré d'Espagne par un semi-remorque. Et puis trente cycas, les petits palmiers de la variété la plus chère, dans les 400 euros l'arbre. La maison était tout entière entourée d'arcades à l'espagnole. Elles faisaient le tour et quand tu sortais, il y avait la piscine. C'était une belle maison. La clôture je l'avais fait peindre en bleu turquoise. J'avais la cuisine américaine, la douche à l'italienne. Et au sol un carrelage à grands carreaux, le même de l'entrée jusqu'au garage.

Dans le garage j'avais percé une poutre, j'y avais fait deux trous.

Au début les enfants m'ont regardé avec la perceuse, ils m'ont dit "Pa, qu'est-ce que tu fais ?" Je leur ai dit "Attendez". On est allés au Perthus, à la frontière, on a acheté deux jambons serranos, je les ai pendus là. Ils ont compris.

Au-dessus de l'entrée de la maison j'avais marqué *Kakou*, le prénom de mon fils. En lettres de céramique. Vous pouvez aller voir, elles y sont toujours. La maison je l'avais faite comme une maison de docteur. Le top du top. La climatisation. Le chauffage central, tout.

J'ai fini par la céder à un Parisien, un type qui venait de revendre un bar-restaurant en région parisienne. Sa femme a vu la maison, elle est tombée amoureuse, elle s'est mise à me dire "Vendez-la moi. Combien vous en voulez, dites-moi. Vendez-la moi s'il vous plaît", en pleurant. Moi j'avais dit que je vendrais pas. Et finalement j'ai craqué. Comme mon père avec la Maserati. Je l'ai gardée deux ans, deux ans et demi. Elle était comme neuve encore. Je l'ai vendue.

À la place j'ai acheté un autre terrain, et dessus j'ai construit une nouvelle maison.

Kakou

Les billets sous la porte

Mes enfants n'ont jamais manqué de rien. Jamais de la vie ils n'ont dit "J'ai faim". Jamais ! On habitait une belle maison, avec trois chambres. Le frigidaire toujours rempli à ras. J'arrivais du travail, mes petites me voyaient arriver et hop, elles se mettaient chacune dans sa chambre. Je demandais à leur mère ce qu'elles avaient, leur mère me disait "Je sais pas, elles sont pas bien, t'as qu'à aller les voir".

J'arrivais devant la porte de la première, je l'entendais qui pleurait de l'autre côté, je demandais "Cristina ça va ?". De l'autre côté elle pleurait de plus belle. Je disais "D'accord". Je sortais un gros billet, un billet de 500 francs, c'était encore des francs à l'époque, je le glissais sous la porte. Je l'entendais qui continuait de pleurer. Je glissais un deuxième billet, puis un troisième, un quatrième, jusqu'à ce qu'elle s'arrête.

Alors elle sortait, elle me disait "Merci Pa. Tu es mon Pa. Tu es le seul". Elle me serrait fort. J'allais devant la porte de la seconde, je l'entendais qui pleurait elle aussi. Je glissais un billet, puis un autre, jusqu'à ce qu'elle arrête à son tour. Elle ressortait, et toutes les deux elles partaient en ville, elles allaient acheter des chaussures, des habits.

On était bien.

Kakou

Ce jour-là j'ai vu ma mort

Autrefois, quand mon père faisait la ferraille, il ramassait ce qu'il trouvait, des frigidaires, des machines à laver. Une fois on est allés tous ensemble sur un grand terrain, avec d'autres gens qui faisaient la ferraille. Il y avait des tas de vieilles machines à laver, des tas de vieux frigos.

Moi j'avais 7 ou 8 ans, j'aimais jouer, me cacher, faire des blagues. Je me suis mis dans un grand frigo. Et sans faire exprès je l'ai refermé. Un frigo que tu pouvais pas rouvrir de l'intérieur. Enfermé !

Je me suis mis à crier, crier. Mais personne ne m'entendait. J'ai crié encore plus fort, de toutes mes forces. Personne. Et au bout d'un moment j'ai commencé à manquer d'air. Je me suis arrêté de crier, j'arrivais plus à respirer. Ma mère, ma tante me cherchaient de partout. Elles m'appelaient "Zeppi ! Zeppi !" Mais moi je pouvais rien leur dire. Elles me cherchaient, me cherchaient, sans me trouver. Moi à l'intérieur je devenais bleu, je devenais noir. Et alors j'ai vu ma mort. En vérité. Je me suis vu partir. Toute la vie, après, je m'en suis souvenu : le jour où je me suis vu mourir.

En ce temps-là heureusement, ma mère me mettait des bretelles. En me cachant je m'étais coincé la bretelle dans la porte. Au bout d'un moment ma tante a vu la bretelle. Elle a ouvert la porte. Elle a ouvert la porte d'un bloc. Dans les pommes. Si ma tante n'avait pas vu la bretelle, aujourd'hui je serais mort.

Kakou

Le demandement de Cristina

Moi je voulais pas que ma fille Cristina se marie. Je voulais pas de ces gens. Je les connaissais, c'est des gens qui aiment trop la bodega. Chanter, manger, boire, faire la fête, se coucher à 5 heures du matin, ronfler, ronfler. Et tu te lèves à 3 heures de l'après-midi, y a rien à manger sur la table. Moi je suis pas comme ça, je me lève à 6 heures du matin, je vais travailler, et à midi le repas est là. Et si les enfants veulent quelque chose, une robe, un chemisier, une jupe, je m'arrange pour qu'ils l'aient. Mais chez ces gens c'est du matin au soir tatata, tatata, tatata. La musique, encore la musique. De ça moi je veux pas. La musique ça va !

Mes deux filles sont parties avec eux. Et qu'est-ce que tu veux : nous quand nos filles s'en vont, on est obligés d'accepter. Parce qu'on veut pas qu'elles aient dix, quinze, vingt hommes. Au début je me suis mis en colère. Je suis allé les voir avec ma femme, du côté de Montpellier. Et puis on a discuté. J'ai vu que c'étaient des personnes un peu âgées. J'ai dit allez, tant pis.

On a fait le demandement du côté de Carcassonne, ça m'a coûté je sais pas combien. Il y avait 300 kilos de dragées. 300 ! Du whisky, des cigares, des gâteaux, du champagne... Et du bon ! Le champagne le moins cher c'était le Cordon Rouge. Le whisky c'était le top du top. Au début je m'étais dit je vais aller au Perthus, là-bas il y a des bouteilles pas trop chères. Je suis allé au Perthus, j'ai pris des caisses et des caisses de bouteilles. Et puis mon grand-oncle est passé à la maison, il a vu les bouteilles. C'était un homme très riche, et pourtant il était un peu jaloux parfois. Il les a regardées, il a dit "Alors c'est ça les bouteilles que tu as pris pour le demandement de la petite : des bouteilles à 5 euros ?". Il s'est foutu de moi ! Je n'ai rien dit. Je suis allé dans ma chambre, j'ai pris de l'argent dans mon tiroir, j'ai dit à ma femme de venir avec moi. On est allés chez Carrefour, je lui ai dit "Prends quatre caddies, deux pour moi, deux pour toi". "Qu'est-ce que tu fais ?" elle m'a demandé. J'ai dit "T'inquiète, prends quatre caddies". J'ai parlé au vendeur, je lui ai demandé ce qu'il avait de meilleur comme champagne et comme whisky. Il m'a montré les rayons, il m'a dit "Voilà, vous en avez à 50, à 60, à 100 euros". J'ai dit à ma femme "Allez, on remplit tout ça". On a rempli le premier caddie, puis les autres. Le meilleur whisky, le meilleur champagne, allez hop.

On est arrivés à la salle, on a mis tout ça dans de grandes poubelles avec de la glace. Il y avait des gens de partout. C'était plein. Chez nous on n'invite pas. Vient qui veut. Parmi les gens qui étaient là, il y avait un homme de Perpignan que je respecte beaucoup, un gitan très connu dans la vente de pierres. Il a regardé tout ça, il a vu l'étiquette sur les bouteilles de whisky, il a dit "Ho, mais tu nous amènes pas n'importe quoi, là !" Mon grand-oncle aussi est venu. Je me souviens de ses yeux quand il a vu tout ça, les plateaux de cigares qui passaient, les bonnes bouteilles, les jambons Serrano, les Patas negra. Il a rien pu dire.

Après ç'a été Sofia. Je voulais organiser quelque chose pour elle, j'aurais bien voulu faire le demandement, comme pour sa sœur. Mais elle et son copain sont partis sans rien dire. Partis ! Comme ça. Sans regarder ma figure. Y a pas eu le mouchoir, on n'a pas pu faire le demandement, rien. Ça fait plaisir à un père, le mouchoir. Ça fait lever la figure. Mais là, non.

Maintenant mes deux filles ont des enfants, l'une est à Carcassonne, l'autre du côté de MontPELLIER. Et mes petits-enfants, c'est comme leur grand-père. Du matin au soir, la musique. Le matin à peine levés ils prennent un bidon et : tacatac, tatakatac.

C'est dans la racine, me disent mes filles.

Kakou

Le départ du fils

Il y a quinze jours c'est mon fils Kakou qui est parti. Ma fille est venue, elle m'a dit "Pa, Kakou vient de partir". Un garçon de 18 ans, avec une fille de 17. Carla, elle s'appelle.

Kakou a toujours aimé sortir. Souvent il allait chez sa sœur, à Montpellier, il disait rien, il dormait là-bas. Et le soir il prenait la voiture de sa sœur et il partait en Espagne. Il partait de partout, il allait faire la fête. Il allait avec des gens bien plus âgés, des garçons qui avaient 30 ou 32 ans. C'étaient eux qui venaient le chercher, qui lui disaient "Viens Kakou, on part faire la fête ensemble".

Et là il vient de partir avec une gitane de 17 ans ! Quand ma fille m'a dit ça, j'ai dit "Noooo !" Elle m'a dit "C'est vrai, je te jure Pa, il est parti, il a dormi avec elle et tout". J'ai dit "Eh merde". Elle m'a raconté qu'il a voulu aller chez la grand-mère, à Saint-Laurent-du-Var, sauf qu'il s'est trompé de train. Il a appelé sa sœur, il lui a dit "Cristina, je suis perdu, je sais plus où je suis !" Elle lui a dit d'aller voir le contrôleur. Elle lui a dit "Demande à un agent le train pour Saint-Laurent-du-Var ou Antibes". Il était perdu ! Parti en sens inverse. Avec sa femme ! T'imagines ?

Maintenant ils sont arrivés là-bas. Ma mère les a bien accueillis, elle leur a donné une chambre, elle leur a mis la télé, un frigidaire. Ils ont de quoi manger, de quoi boire, de quoi dormir. Ils sont bien.

Kakou

Un chantier à New York

Cette histoire c'est Ricao qui me l'a racontée. Ricao le frère de Manitas de Plata. Ils sont trois frères, Manitas, Ricao et Polite. Mes deux filles ont épousé deux petits-fils de Ricao, c'est pour ça qu'on se connaît.

Écoute-moi bien. Ricao et Polite étaient allés voir Manitas à New York. Manitas était déjà très connu, il les avait fait venir, ils étaient tous les trois en taxi à New York, à se promener. Tout d'un coup ils passent près d'un immense chantier. "Arrête-toi" dit brusquement Polite au chauffeur, et le taxi pile. "Qu'est-ce qui se passe ?", demande Manitas. Polite dit au taxi de reculer, de revenir devant le chantier.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" demande Manitas "Qu'est-ce que tu fous Polite ?" Polite montre le chantier "Tu as vu toute la ferraille qu'il y a là ? Est-ce qu'on en prendrait pas un peu ?"

Manitas a ri, il s'est foutu de Polite. "Tu es à New York, Polite ! Qu'est-ce que tu vas ramasser de la ferraille ici ! pour en faire quoi ?"

Kakou

C'est parti pour les étoiles

J'ai un chien, un rottbull. C'est le plus fort de tous les chiens. Un pitbull croisé avec un rottweiler. Combien de fois ils sont venus me chercher en me disant "viens vite, ton chien est en train de se bagarrer avec un autre, il faut aller le récupérer". Combien de fois je suis arrivé trop tard, ça faisait à peine deux minutes, l'autre chien il en restait rien. Le mien l'avait mangé !

Les rottbulls, les Romains les utilisaient pour les faire combattre contre des lions. Trois rottbulls et le lion était fini. Moi je l'ai pris au quartier pour faire beau. Je le laisse accroché devant, ça fait une jolie décoration ! J'ai aussi un corbeau qui parle. Pas énorme, mais deux ou trois phrases. Par exemple tu lui donnes une pièce et tu lui dis de la porter à quelqu'un, il le fait, et en la donnant à la personne indiquée il dit "Coco ! Coco !" Il est attaché devant la caravane.

Parce que je suis en caravane, moi. Je suis moitié espagnol, moitié manouche. Je voyage, avec toujours ma petite musique d'Elvis. Je me mets Elvis, je jette un petit coup d'œil dans le rétro et hop ! C'est parti pour les étoiles.

Où je vais ? On peut rester là tout près comme aller à l'autre bout du monde, ça dépend. Je suis allé en Italie, en Espagne, en Belgique, en Suisse. Partout. Toulouse, Bordeaux, Perpignan. Partout ! J'en ai fait des kilomètres. C'est ma vie.

Patrice Rey

Comme des rois

La chose qui me manque le plus en prison c'est mes enfants, bien sûr. Je n'ai même plus la force de manger tellement ils me manquent. Je porte plainte contre la prison ! Il faut que je sorte. Vite, que je sorte.

Des enfants, j'en ai quatre. Ils sont petits encore : 9 ans, 7 ans, 4 ans et 3 mois. Deux garçons, deux filles. Le choix du roi. Comme le nom de ma famille : Rey. Je suis manouche espagnol, moi. Moitié manouche, moitié espagnol. Alors des deux côtés on est des rois.

On est comme des rois, on se prive pas. Y a pas de demi-baguette à table. C'est des gros paniers pleins de bonnes choses à manger. Tout à volonté. On mange comme des rois. Vous voyez ce que je veux dire ? On peut avoir des poulets, des sangliers, des biches. On peut avoir de tout. Du fromage comme du jambon, de la viande. Tous les jours.

Nous tous les jours, grâce à Dieu, on mange à volonté. Forcément ça manque. Ici on est privés, on est à peu près comme des poulets. Comme des animaux. Faut attendre le midi, puis 6 heures. C'est pas possible. C'est pas humain.

Patrice Rey

La première fois

L'arrivée en prison je sais pas comment l'expliquer. Tu t'es fait des idées, tu en as entendu parler. Mais le jour où tu rentres, le jour où tu vis vraiment la prison, c'est autre chose. Tu la dis plus, tu la vis. En arrivant en prison au Pontet, pour moi c'était la première fois. Je pensais que ce serait Alcatraz. Je m'étais fait des idées, je m'imaginai qu'on allait tous se battre, se prendre des coups de lame. Et j'arrive et je découvre que tous les collègues sont au courant. En prison ça va tellement vite, tout se sait tout de suite. On m'accueille, on me donne des colis, des pâtes, du jambon, des cigarettes, plein de choses comme ça.

Et puis un jour je monte au bâtiment, au bout de dix jours peut-être. Deux semaines, trois semaines passent. Tout va bien. Et puis un jour une bagarre éclate. En promenade. Tout d'un coup ça pète. Les types se battent, à coups de poings, à coups de couteaux. Moi je savais pas avec qui me mettre, je savais pas ce qui se passait ni comment ça avait commencé. En fait c'était une histoire de colis jetés. Et c'était la guerre entre Avignon et Marseille. Moi je suis d'Avignon. Et avec Marseille ça avait pété.

C'était chaud, les gars se battaient de partout, il y avait du sang. Et là, franchement, la prison je l'ai vue comme je l'imaginai.

Doumé

Oublier la prison

Mon petit frère est sorti il y a même pas un mois. Le 25 décembre, ils l'ont libéré. Il m'a dit "J'étais à peine sorti, j'ai mis les pieds dans la voiture, j'ai zappé la prison. J'ai pensé : je suis libre ! À peine sorti tu oublies. Tu es dehors, tu es un piéton comme les autres. Tu es là, tu es normal. Tu as peut-être l'appréhension que les gens te regardent d'un air un peu bizarre. Mais c'est toi, c'est dans ta tête. C'est toi qui regardes bizarrement les gens".

Mais ça moi je sais pas, je verrai. Je suis entré, je suis pas encore ressorti. C'est bien d'oublier, mais c'est bien aussi de pas trop oublier ! Sinon tu te refais prendre. Faut faire attention. Surtout à ton entourage. Si tu as envie de te ranger, déjà tous tes anciens amis tu les zappes. Si tu as pas envie de refaire le con...

Doumé

Un trésor au bout de la pioche

J'avais fait une formation pour être ouvrier paysagiste. Quand j'ai eu le diplôme, j'ai cherché un employeur qui m'embauche comme jardinier. J'ai été à l'ANPE. Au bout d'un mois, j'ai vu que ça ne marchait pas, j'ai dit bon ben faut prendre le taureau par les cornes. J'ai trouvé à la brocante de vieux outils. Et j'ai commencé avec un vélo. Le matin je prenais le vélo, je posais dessus ma pelle, ma pioche, et je partais.

Les gens du petit village où j'habitais me regardaient avec de grands yeux, l'air de dire, Oh mais qu'est-ce qu'il fait lui ! J'allais travailler comme ça. Et petit à petit j'ai évolué. Au bout d'un mois j'ai acheté un vieux véhicule et j'ai continué d'aller comme ça à droite et à gauche, sur de petits chantiers, en échange d'un billet, sans vrai contrat. J'avais besoin de manger, fallait que je me débrouille !

Et puis un jour, en allant travailler, je tombe sur un gros propriétaire, un type qui possédait une belle rocaille, avec du travail. Il m'appelle et me demande "Dites donc Jean-Jacques, est-ce que vous croyez que vous pourriez me faire un petit potager à cet endroit ?" Moi je réponds "Oui, bien sûr je peux". Je savais pas du tout comment faire en réalité, mais le soir je vais sur internet, je regarde comment m'y prendre, je trouve toutes les réponses qu'il me faut.

Le lendemain je commence à travailler, je creuse, et puis à un moment en donnant un coup de pioche je vois quelque chose qui brille. Je regarde : une pièce ! Avec marqué dessus Napoléon. Je commence à la gratter un peu, je la mets dans ma poche, je me dis allez, finis ton travail, on verra ça ce soir.

Le soir je vais voir un numismate près de chez moi. Il regarde la pièce, il me dit "moi je t'en donne 100 euros, de ta pièce". Je me dis attends, si lui m'en donne tout de suite 100, c'est qu'elle doit valoir davantage. Je la porte au bijoutier, il la pèse et me dit "Monsieur, je vous la prends pour 240 euros". Ah ! J'ai dit oui. Il m'a fait un chèque, avec mon nom et tout. Et grâce à ça j'ai pu faire réparer mon véhicule de travail, dont l'alternateur était mort.

Jean-Jacques

Pour une facture de France Télécom

Mon ex-femme travaillait à la mairie d'Avignon. Un soir je rentre du travail à cinq heures, j'arrive, elle me regarde, elle me dit "Alors ça va ? elle va bien, ta maîtresse ?" Je lui dis "Comment ça ma maîtresse ?". Elle me dit "Arrête, j'ai la preuve". "Quelle preuve ?" Elle me dit "Oui oui, j'ai téléphoné à France Télécom le mois dernier, et j'ai demandé la facture détaillée. Maintenant j'ai la preuve que tu me trompes. J'ai le numéro de

ta maîtresse !" Je me dis mais qu'est-ce que c'est que cette histoire. Elle va dans la cuisine attraper la facture rangée dans un tiroir, elle me l'apporte. Elle avait tout pointé. Elle me la montre "Regarde tu as téléphoné tel jour, à telle heure, et encore ici, et encore là".

Je lui dis "Écoute, ma chérie, c'est vrai, il y a ce numéro qui apparaît, mais c'est pas moi qui l'ai appelé". Elle me dit "Menteur, arrête de mentir, la preuve est là". Je lui dis "Regarde, cet appel par exemple, il est passé un vendredi. Et qu'est-ce que je fais moi, le vendredi ? Je travaille. J'ai pas encore le don d'ubiquité ! Je peux pas être à la fois à mon travail et à la maison en train de téléphoner". Mais elle se fâche, j'ai beau dire tout ce que je veux, ça ne change rien.

Un peu de temps passe. On met une bonne semaine à se reparler. Et puis un soir je rentre, elle me dit "Viens voir". J'arrive dans la cuisine, je vois des piles de cadeaux posés sur la table. Ma femme me dit "Jean-Jacques, excuse-moi. Regarde les cadeaux qui viennent d'arriver pour toi". Moi je comprends pas, je me demande où elle veut en venir. Alors elle m'explique tout : en fait c'était son fils ! Son fils qui appelait un numéro pour gagner des lots !! Et il venait d'être tiré au sort.

Dire qu'on a failli se séparer à l'époque, à cause de cette histoire.

Jean-Jacques

D'une pierre deux coups

J'étais en prison, ma copine avait décidé de me quitter, elle voulait pas attendre, c'était trop long. Et je me suis mis à trouver des noms de demoiselles qui écrivaient dans la Roulante, une sorte de journal qui allait de prison en prison et dans lequel chacun pouvait écrire ce qu'il voulait. Je me suis emballé à écrire à des femmes dont j'aimais les textes, à échanger avec elles des lettres. Il y en avait deux surtout avec qui je m'entendais bien, l'une à Bapaume, l'autre qui a d'abord été à Valence, puis à Fresnes. Dans nos lettres on parlait de projets, de voyages, de rendez-vous, parfois même de se marier. Et puis un jour, est arrivé ce qui devait arriver. Celle qui était à Fresnes a été transférée à Bapaume. Et mes deux histoires d'amour se sont terminées en deux secondes. Elles ont dû se rencontrer en cour de promenade. Tu connais Jean-Jacques ? Moi aussi ! Et j'ai plus jamais eu de nouvelles ni de l'une ni de l'autre. C'est là que je me suis rappelé un vieux proverbe qu'utilisait ma mère : faire d'une pierre deux coups.

Jean-Jacques

Don Juan à Courchevel

À un moment donné, j'étais animateur dans une station de ski très connue : Courchevel. Je suis obligé de taire les noms de demoiselles pour ne pas avoir d'histoires. Mais pendant une saison je fais des rencontres. Je sors avec des filles. Et à la fin de la saison je regarde mon carnet, j'avais les noms d'une dizaine de nanas. Je me dis bon, maintenant qu'on est au mois d'avril, maintenant que j'ai un peu de sous sur mon livret A, je vais m'enquérir d'une fille avec qui aller passer du temps.

Je me mets à téléphoner. "Allô c'est Jean-Jacques." "Qui ?" "Jean-Jacques, de Courchevel." "Jean-Jacques ! Qu'est-ce que tu deviens alors ?" "Et toi ça va ? Qu'est-ce que tu fais ?" "Ah Jean-Jacques, tu sais, j'ai rencontré un garçon". "Ah bon, ben désolé alors, je te dérange pas". Je raccroche, j'appelle la deuxième. "Ah Jean-Jacques, Jean-Jacques, je suis désolée tu sais, mon copain est rentré d'Espagne maintenant, on s'est retrouvés". La troisième "Ah non, plus de mecs ! moi j'ai arrêté les mecs, j'en avais ras-le-bol, je me suis mise avec une fille". Etc etc.

J'arrive à la dixième, je me dis allez celle-là c'est bon, je me frotte les mains, je me chauffe. J'appelle, elle me fait "Ah c'est toi, Jean-Jacques ! Mon mari est revenu tu sais..." Chou blanc. Les dix, chou blanc !

J'ai réalisé que pendant les quatre mois de vacances de l'hiver, j'avais été une roue de secours. Je suis tombé de haut. Quand pendant un hiver tu sors avec dix nanas, tu penses que tu es un Don Juan. En fait tu es Don Couillon !

Jean-Jacques

Ma femme dans le coffre

J'étais déjà marié avec ma femme. Je suis sorti avec une gadji. Ma femme s'en est douté. Et un jour elle s'est cachée dans le coffre de la voiture. Un coffre sans planche pour le séparer de la banquette arrière. Ce jour-là j'ai pris la voiture avec mon cousin et sa copine, on est passés prendre la gadji. Et on est partis tous les quatre.

C'est moi qui étais au volant. Et tout d'un coup dans le rétroviseur je vois ma femme surgir du coffre. Ma femme dans la voiture ! Je la vois se pencher sur la banquette arrière, attraper la bouche de ma copine et tirer dessus, comme on tire sur le mors d'un cheval, se mettre à lui arracher les cheveux... Mon cousin s'est mis à la taper, à lui dire "lâche-là, mais lâche-là !" La gadji a sauté hors de la voiture, elle s'est enfuie.

Je suis rentré avec ma femme. Je lui ai dit que c'était rien, que c'était juste pour jouer. Elle m'a dit "Pour jouer ? Pour jouer !?"

François

L'argent

Je suis ici un peu à cause de mon père. Quand j'étais petit, il claquait son salaire au bingo, puis il rentrait à la maison et frappait ma mère pour qu'elle aille demander de l'argent à mon grand-père. On était une famille pauvre, très pauvre, on vivait à Matusinhos, dans la banlieue de Porto.

Mon père ne paraît pas des fortunes, mais un gars qui touche 500 euros par mois, s'il en clique 200 au jeu, il est vite dans le rouge. Il perdait 100, empruntait 50 à un ami, puis les perdait à nouveau. Tous les jours de sa vie, il se levait endetté.

J'ai grandi en pensant que dans la vie on n'a pas de problème tant qu'on a du fric. Alors, très tôt, j'ai volé des mobylettes, des motos, puis des voitures. Avec une voiture volée, j'ai braqué une bijouterie, ce qui m'a mené pour la première fois en prison.

Paolo Martins

Les friandises d'Espagne

Quand j'étais petit, le Portugal était un pays très pauvre. Il n'y avait rien. J'avais un oncle accro au jeu, il devait traverser la frontière pour aller jouer en Espagne, au bingo, à la loterie, etc. Il me ramenait toujours un petit quelque chose, du *turrón* d'Alicante, des ananas ou des pêches en conserve, des friandises...

Chez nous, il n'y avait aucun luxe, sauf en période de fêtes, et encore. Ce n'était pas comme maintenant, où tu peux trouver du foie gras toute l'année au supermarché. Je me souviens, sur le chemin de l'école, il y avait une vieille qui vendait des bonbons et des chewing-gums : des choses qu'elle achetait en Espagne. Les Espagnols avaient pris de l'avance, ils avaient tout un tas d'industries. Depuis, la situation des deux pays s'est équilibrée, d'abord dans le progrès, puis dans la crise.

Mais l'Espagne reste le pays que je préfère pour vivre. Il y a aussi la Norvège, l'Italie, et puis le Portugal. La France vient loin derrière. En France, tout est compliqué, même s'arrêter pour manger quand tu es sur la route. Ici, on dirait que la belle vie est réservée aux riches.

Paolo Martins

Nos virées à Vigo

Pendant toute l'année 1997, avec deux ou trois copains, on avait pris l'habitude d'aller faire la fête en Galice, de l'autre côté de la frontière. On avait dix-huit ans, on partait avec l'équivalent de dix euros en poche.

Chacun mettait 500 escudos pour l'essence et en une heure et demie on arrivait à Vigo. Là-bas, l'ambiance était plus libre, les discothèques ouvraient à cinq heures de l'après-midi, chose inimaginable au Portugal. J'adorais les rues de la vieille ville, noires de monde jusqu'à très tard dans la nuit, avec des dizaines de bars collés les uns aux autres, chacun avec son style. Certains sont très anciens, on y boit de l'Alvarinho dans des coupettes en céramique blanche. D'autres sont plus modernes, avec de la musique à plein volume, où tu peux danser sans même avoir commandé un verre – au Portugal, c'est impossible, tu dois consommer dès que tu entres quelque part.

En début de soirée, on mangeait un hamburger-frites gros comme ça pour 300 pesetas. Après, on retournait danser. Et au matin, direction la plage, où on dormait. Les plages de Galice sont aussi belles que celles du Portugal, mais elles sont surpeuplées. En été, tout le monde y va. Au réveil, on s'achetait un chocolat au lait en bouteille, c'était notre repas pour la journée. Puis, on retournait à la disco. On était heureux sans argent. Brancher les filles n'était pas compliqué, et encore moins si tu étais étranger. Les petits décalages de langage nous faisaient délirer.

Je me souviens, une fois, j'embrassais une fille et elle a fait un geste de la tête pour écarter ses cheveux. Elle a dit : "¡ Ay, mi pelo !" Ça m'a fait rire, parce qu'en portugais *pelo* veut dire poil. On se marrait bien, c'était sympa.

Des années plus tard, j'ai pris l'habitude de retourner à Vigo avec ma femme, d'y aller pour manger des coquillages en bord de mer – on adore les couteaux. On se payait une belle chambre d'hôtel, on appréciait les bonnes choses, le confort...

Mais nos fêtes avec dix euros en poche, je ne les oublierai jamais.

Paolo Martins

Fou de moto

Depuis tout petit, j'étais fou de moto. Dès que j'ai eu seize ans, je me suis démerdé pour en avoir une, et ça a duré comme ça jusqu'à vingt-trois ans. Après, pendant quelques années, j'ai eu d'autres préoccupations. Jusqu'en 2007, où je me suis offert une Suzuki GSX-R 1000. Pour mes trente ans. J'ai attendu le jour de mon anniversaire pour l'étréner. C'est un engin surpuissant.

Mes motos d'avant pouvaient monter jusqu'à 270 km/h, mais celle-là dépasse facilement les 300. Pour fêter ça, avec des copains, on a décidé de se rendre à une concentration de motards, au bord d'une rivière, un endroit magnifique. Ma femme s'est assise derrière avec un sac-à-dos et on est partis, en bande.

On roulait sur l'autoroute quand un mec nous dépasse et me fait signe

qu'on a perdu quelque chose. Le sac-à-dos s'était ouvert et le passeport de ma femme s'était envolé, avec sa carte de crédit et son téléphone. Un coup dur, parce que ma femme est roumaine. Pour elle, refaire des papiers, c'est galère. Je préviens les copains et je prends la première sortie pour revenir en arrière.

Un malheur n'arrivant jamais seul, au moment d'entrer à nouveau sur l'autoroute, ma roue arrière éclate. Je me gare sur le bas-côté et on part à la recherche du passeport. Ma femme sur le terre-plein central et moi sur la bande d'arrêt d'urgence. Là où elle marche, c'est moins facile, alors elle prend du retard.

Au bout de quelques minutes, une voiture s'arrête et le gars me dit "Tu cherches quelqu'un ? Il y a une femme qui marche entre les glissières, là-bas !" En un quart d'heure, plusieurs véhicules se sont arrêtés comme ça. Au bout d'un moment, ma femme m'a fait signe, elle avait trouvé. Ouf ! J'ai appelé une dépanneuse et on est rentrés.

Paolo Martins

La moto amphibie

Sur une plage de Ténérife, aux îles Canaries, il y a une super attraction : des motos qui roulent sous l'océan. Tu plonges jusqu'à la moto, tu l'enfourches et tu passes la tête dans une espèce de casque de scaphandrier. Au départ, le casque est hors de l'eau, mais après, la moto s'enfonce dans la mer, c'est impressionnant.

À l'intérieur, il y a de l'oxygène, tu peux respirer. La moto avance tout doucement et on te filme pour que tu puisses repartir avec un DVD-souvenir. J'étais avec ma femme et mon frère. Mon frère a tellement paniqué que sur le film on le voit les mains crispées sur le guidon, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte derrière la visière, comme s'il allait manquer d'air. Qu'est-ce qu'on a pu se foutre de lui !

Paolo Martins

Le péage de la mort

On était deux, dans deux voitures différentes. J'allais devant, en éclaireur. J'avais un GPS et on devait arriver jusqu'à Rome, à 1 200 kilomètres de là.

À la hauteur d'Arles, je savais qu'il y avait un péage où la douane est souvent en embuscade. Effectivement, je vois cinq ou six douaniers qui dévisagent les conducteurs à la sortie des portiques.

Pendant que je fais la queue pour payer, j'appelle mon pote et je lui dis de sortir à Garons, la sortie juste avant, que je l'attendrai après Arles. Au

douanier qui s'approche, je montre ma carte d'identité. Le douanier me fait signe de me garer, juste pour un petit contrôle.

Je me gare et, à ce moment-là, le téléphone sonne. C'est mon ami. J'éteins sans décrocher. Le douanier part contrôler mon identité et quand il revient, le téléphone sonne à nouveau. Quel abruti ! Le gars me demande qui c'est. "Ah, j'en sais rien, peut-être ma femme..." La puce à l'oreille, il m'a demandé d'attendre un peu avec eux. Au bout de vingt minutes, le téléphone sonne à nouveau. Cet idiot ne pouvait pas patienter tranquillement au lieu de rendez-vous ?! Il fallait qu'il m'appelle toutes les cinq minutes !

Les douaniers ont examiné mon portable et quand ils ont découvert qu'il n'y avait qu'un numéro enregistré, ils ont compris. Ils m'ont embarqué. Trois heures plus tard, mon ami est arrivé avec une patrouille de flics. À force d'attendre tout seul sur un parking, il s'était fait repérer. Gaulé lui aussi, avec 93 kilos dans sa bagnole.

Le pire, c'est qu'on s'est retrouvés ensemble au Pontet, dans la même cellule. Je l'entendais ronfler toutes les nuits et j'avais envie de l'étrangler.

Paolo Martins

Les cartes

En prison, au Portugal, il y en a qui jouent aux cartes pour des cartouches de cigarettes ou pour 50 euros. C'est aussi le passe-temps des trafiquants. Ils vendent de la drogue aux autres prisonniers et claquent le fric au jeu.

En cellule, avec moi, il y avait un joueur professionnel de *sueca*, un jeu de cartes qui se joue deux contre deux. Il avait besoin d'un partenaire, alors il m'a proposé de m'associer avec lui, parce que j'étais un type tranquille. Il avait un truc pour plumer les trafiquants. Il ouvrait un paquet, marquait les cartes, puis refermait le jeu comme s'il était encore neuf. Les signes étaient si discrets que même quand un pigeon s'énervait et s'emparait d'une carte en gueulant "C'est pas possible, tu as triché !".

Les victimes n'y voyaient que du feu. Les gars perdaient, mais repiquaient au jeu le lendemain, dans l'espoir de se refaire. J'ai gagné beaucoup d'argent, pendant un bon mois. Après, plus personne ne voulait jouer contre nous, alors l'ami m'a proposé de monter la même arnaque aux dominos. J'ai dit non.

Paolo Martins

La BMW 316 Bauer Cabriolet

Un jour, un de mes amis m'appelle et me dit qu'il a eu un accident "Mais t'inquiète, je viens de refaire la carrosserie, on va aller se balader !" Il avait une BMW 316 Bauer Cabriolet. Il en était drôlement fier. Le carrossier avait bien bossé, elle était comme neuve, noir métallisé, magnifique.

C'était un mardi, je lui propose d'aller au Buffalo, une discothèque en périphérie de Porto fréquentée par de jolies filles. On dîne, puis on y va. Là-bas, l'ami croise son ex-fiancée. Séparés depuis déjà cinq ans, ils ne se calculent pas. Elle passe la soirée avec une bande de copains et nous on fait pareil, entre nous. On repart à l'aube, le jour se lève sur le parking. Je m'apprête à monter côté passager et au moment d'attraper la poignée, je découvre une belle estafilade tout le long de l'aile droite. Pas une éraflure accidentelle, c'était fait exprès, probablement avec une clé. Une longue rayure du phare avant jusqu'au phare arrière !

Je le dis à mon ami et je vois son visage se décomposer. Je me souviens de sa tête comme si c'était hier. Il crie "Nooon ! fille de pute ! sorcière ! je vais la tuer !" Il faisait peine à voir, j'ai rarement vu un mec aussi malheureux.

Nous, on pique une bonne colère, puis on oublie. Mais les femmes, elles ne pardonnent jamais.

Paolo Martins

Saint-Valentin sur le Douro

Une année, pour la Saint-Valentin, j'ai invité ma femme et ma mère à dîner sur le Douro, le fleuve qui débouche à Porto. Toutes les deux s'entendent très bien. C'était une surprise, spécialement pour ma mère, qui n'a pas eu une vie facile. Personne n'avait dû la féliciter pour la Saint-Valentin depuis au moins trente ans. Mon père n'est pas un homme très attentionné, il est un peu ours, taillé à l'ancienne.

J'avais juste dit qu'on allait se promener le long du fleuve. Quand ma mère a vu le bateau de la compagnie Cruzeiro das Cinco Pontes, ses yeux ont brillé "Regardez comme c'est beau !" Alors je lui ai annoncé que c'était là qu'on allait dîner. J'avais réservé une table pour quatre, 50 euros par tête. Mon père aussi était là. On venait de lui trouver un cancer.

Ce soir-là, la situation était étrange. Autour de nous, il n'y avait que des couples d'amoureux. Le bateau a dû faire deux ou trois aller-retour en trois heures, le temps du repas. Il glissait lentement sous les lumières de la ville, c'était très romantique. Ma mère était aux anges.

Paolo Martins

En amoureux au Mexique

Avec ma femme, on est allés à Playa del Carmen, au Mexique. J'avais payé 2 500 euros tout compris pour les billets d'avion, l'hôtel avec quatre buffets à volonté et un mini-bar dans la chambre. Ce n'est pas si cher, mais j'ai pas mal dépensé pour les extras.

On a visité les ruines mayas de Chichen Itzá, et les cenotes, ces énormes trous d'eau creusés dans la roche, comme des grottes verticales. L'eau est pure, transparente. On a aussi nagé dans un bassin avec des dauphins. J'ai la photo d'un dauphin qui pose un baiser sur la joue de ma femme, elle était affichée dans ma cellule en Italie.

Mais le plus beau souvenir, c'est la soirée au Coco-Bongo. La meilleure discothèque du monde ! Une scène du film *The Mask* a été tournée là-bas. Il y a six étages, un cinéma, un restaurant, plusieurs bars, des illuminations magnifiques, des bougies dans les alcôves, des petits feux d'artifice sur les tables... J'ai payé 65 euros pour chacun et on avait tout à volonté, repas, cocktails, cigares... On a assisté au combat de Spiderman contre Hulk, personifiés par des catcheurs qui se poussaient à travers la salle. Il y avait aussi un écran géant avec, par exemple, un clip de Madonna, et sur une scène latérale, des danseurs et des danseuses en chair et en os.

À un moment, alors qu'on était attablés, une employée est venue prendre ma femme par la main et l'a entraînée derrière elle. Quelques instants plus tard, je l'ai vue réapparaître sur scène, en train de danser avec les artistes ! Ça a été une nuit magique.

Paolo Martins

Ma femme devant la prison

Quand j'étais prisonnier en Italie, ma femme est venue du Portugal pour me rendre visite. Là-bas, c'est un peu comme ici, quand tu es en préventive, il faut demander l'autorisation au juge. Mon avocat avait demandé cette autorisation, mais comme on n'est pas mariés, on a dû attendre le procès.

Le jour du procès, ma femme était là, et quand ils m'ont ramené en prison, elle nous a suivis. Là encore, on lui a refusé l'accès. À cette heure-là, il était trop tard pour repartir. Le voyage avait été compliqué, elle avait dû prendre un avion de Porto jusqu'à Milan, y passer une nuit, puis prendre un autocar jusqu'à Cuneo, où elle avait payé une autre nuit d'hôtel. Elle a appelé mon avocat, qui lui a dit de ne pas se préoccuper, qu'il allait demander à nouveau l'autorisation.

Quinze jours plus tard, elle a refait le voyage. La pauvre, après tous ces sacrifices, elle arrive à la porte de la prison et on lui dit encore que non. Là, elle a fondu en larmes. Elle s'est assise sur un banc et elle a pleuré,

pleuré. Elle est restée une nuit entière assise en face. Ce n'est que le lendemain qu'elle a pu me voir.

Le problème, c'est qu'avant le procès, on dépend du bon vouloir du juge.

Après, une fois condamné, le dossier passe aux mains du directeur de la prison, il faut recommencer les démarches à zéro.

Ma femme a déménagé et loué un appartement à proximité pour me voir plus souvent. Mais même comme ça, on n'avait droit qu'à six heures de parler par mois. En tout cas, à cette époque-là, elle m'a donné une belle preuve d'amour.

Paolo Martins

Mon père et l'homme-bombe

Mon père est un survivant. L'histoire que je vais raconter lui est arrivée quand j'étais encore tout petit. Il partait souvent travailler en Israël. Là-bas, il logeait à Tel-Aviv et il prenait tous les jours le bus pour se rendre sur son chantier.

Un jour, parce qu'il avait une course à faire, il est descendu un arrêt avant. Le bus a redémarré, et quelques instants plus tard, boum ! Mon père a sursauté, les gens se sont mis à courir autour de lui, il s'est retourné : le bus venait d'exploser, il était en flammes. Un kamikaze s'était glissé parmi les passagers, un gars avec une ceinture d'explosifs, et il s'était fait sauter.

Encore un peu et mon père n'était plus de ce monde.

Paul E

Jours de match à Madrid

À Madrid, j'avais mon abonnement au stade Santiago-Bernabeu. Ça coûte un bras, mais je l'amortissais en louant ma carte quand je n'avais pas envie d'y aller. J'ai vécu de grands moments là-bas. Mention spéciale pour la venue de Manchester United en Champion's League. Ce jour-là, l'atmosphère d'avant-match sur l'avenue de La Castellana était incroyable. Autrement pour l'ambiance, il vaut mieux aller au Vicente-Calderón, c'est plus populaire, plus passionné, plus chaud-bouillant. Au Bernabeu, il y a beaucoup de touristes qui vont là-bas pour se faire un selfie et pouvoir dire "J'y étais".

Je suis du Real Madrid, mais j'aime avant tout le beau jeu, alors j'allais aussi voir des matches de l'Atlético. Je ne suis pas sectaire. C'est comme dans mon quartier, à Leganés, je fréquente un peu tout le monde, pas seulement des Roumains. Des Espagnols, des étrangers... L'origine, ce n'est pas important, du moment qu'on a la mentalité.

Paul E

Une histoire romantique

J'ai grandi à Afragola, au nord de Naples. Là-bas, j'ai connu une fille, Cinzia, elle avait dix-huit ans. Moi, j'en avais dix-neuf et son père voulait pas que je sorte avec elle, alors je l'ai enlevée. On s'est enfuis. Son père était grossiste en fruits et légumes et il voyait d'un mauvais œil que sa fille fréquente un gars comme moi, qui traîne les rues.

Pourtant, je travaillais. J'achetais des fruits, des oranges, des mandarines, des melons, et j'allais les vendre dans les quartiers ou les villages sur les collines des environs. Sur mon triporteur, j'attirais les clientes avec un mégaphone.

Au jour dit, Cinzia s'est échappée par la fenêtre. Il faisait chaud, c'était l'été, alors elle est partie avec ce qu'elle avait sur elle : un T-shirt, un short et des claquettes. On s'est installés dans un studio. Pendant deux mois, son père et ses frères nous ont traqués. Ils étaient fous de rage, ils disaient que le jour où ils me mettraient la main dessus, ils allaient me couper la tête. Cinzia était toute jeune, elle travaillait pas. Les femmes des quartiers de Naples travaillent rarement, c'est à l'homme de ramener le fric.

Quand j'ai su que le père posait des questions dans le voisinage, j'ai préféré prendre les devants. Je me suis présenté chez lui avec un grand panier plein de cadeaux : des pâtes, du vin, des fromages, de la charcuterie... Et les meilleurs desserts ! À Afragola, on a le meilleur fabricant de glaces de Naples, on l'appelle le glacier des amoureux. Si tu veux séduire une fille ou rendre ta femme heureuse, tu l'invites là-bas. J'avais acheté des petits gâteaux. Alors la famille m'a adopté. Un peu à contre-cœur, à vrai dire.

J'ai lâché le studio quand le père de Cinzia nous a prêté une maison à lui. C'était une petite bicoque avec un jardin.

À peine installés, je me suis lancé à faire un potager. On était bien. Dès que je revenais de mes voyages à Palerme, une fois le camion garé, je passais mes journées à planter, arroser, tailler. Si on avait eu un enfant, je serais resté avec elle pour toujours et ma vie aurait été bien différente. Oui, je pense que si on avait fait un enfant, à l'heure qu'il est je serais père de famille, à la maison, avec les gosses. Tranquille. Mais on était trop jeunes, on ne s'est pas mariés. On a fini par se séparer et j'ai filé à Milan.

Giorgio

Les amours de Giorgio

Je peux dire que toutes les filles que j'ai connues m'ont fait du bien, m'ont donné un peu de leur chaleur. Mais dans la vie y a pas que l'amour et les câlins, y a aussi les problèmes.

Moi, j'ai toujours été marié, à la colle, jamais seul. J'ai jamais eu une

copine d'occasion, toi dans ta maison et moi dans la mienne. Non, j'ai toujours vécu avec mes amoureuses. C'est là qu'on connaît vraiment la personne. Le caractère se révèle avec les embrouilles du quotidien, les factures à payer, les différentes façons de cuisiner, les courses, les dépenses... L'absence, aussi. La distance, c'est une épreuve, surtout avec mon boulot, toujours sur les routes, pendant des semaines sans se voir. Je dépends des saisons, du rythme des récoltes. Je passe souvent plusieurs semaines sur les routes, puis j'ai une semaine de repos. C'est pas facile, dans ces conditions, de garder un amour.

Les femmes du Sud sont jalouses, plus traditionnelles. À Milan, j'ai connu des étrangères, surtout des Sud-américaines. Aucune n'est pareille. Mais mon premier amour a été le plus beau, le plus romantique. Le premier amour ne s'oublie jamais, comme dit le dicton.

Giorgio

L'espoir

Aujourd'hui, si j'étais dehors, j'amènerais ma petite amie à Gardaland, un parc d'attraction près de Vérone, pour fêter la Saint-Valentin. Ou alors, on irait en bord de mer avec les copains. Mais je suis coincé ici et j'espère une bonne nouvelle.

À Palerme, il paraît qu'ils sont en train de construire un restaurant sous-marin, sous une grande bulle de verre. Pour 250 euros par tête de pipe, tu pourras dîner au milieu des poissons. 250 tout compris : entrées, premier plat, deuxième plat, dessert, digestif, café... Je raconte ça, mais le cœur n'y est pas. J'aimerais être avec Silvia, ma copine, et avec la mamma. Je voudrais les voir là, en face de moi. Et au lieu de ça, je suis enfermé ici, j'attends pour savoir si je vais enfin être expulsé. Ça sera assorti d'une interdiction de territoire français pour dix ans, mais c'est pas grave. Si je veux aller à Barcelone, je prendrai le bateau à Gênes, ou même l'avion, pas besoin de passer par la France.

S'ils me disent que c'est non, ça va être un sacré coup dur. Je voudrais retourner à ma vie normale, à mon boulot de camionneur. Je transporte des oranges entre Palerme et Naples pendant tout l'hiver, puis j'enchaîne avec les salades des Pouilles : Bari, Foggia, Lecce... Je pars pour une semaine, je dors dans la cabine, je me sens libre.

Ça fait dix-huit mois que j'ai pas vu ma copine, la belle Silvia. Elle me manque. J'ai besoin de sa présence, de sa chaleur amoureuse. Lundi, je saurai.

Giorgio

L'amour est un plat qui se mange froid

Quand j'étais au collège il y avait une fille qui me plaisait. J'étais en cinquième, j'avais 14 ans. Au bout d'un moment elle et moi on se met ensemble, ça dure un tout petit peu mais ça marche pas, chacun repart de son côté. Moi je lui dis que je veux me marier avec elle, qu'elle est ma princesse ! Me marier, carrément ! Mais ça marche pas.

Toute l'année se passe comme ça, j'essaie de la brancher, mais elle veut pas. Au bout de quatre ou cinq ans elle se marie, elle a une fille. Moi aussi je me marie, j'ai des enfants, je fais ma vie. Et puis un jour on se recroise et c'est elle qui m'aborde "Alors comment tu vas ? Qu'est-ce que tu deviens ?" Véridique ! Moi je lui répons qu'elle aurait dû me croire à l'époque. Je lui avais dit que si elle venait avec moi elle serait bien, elle manquerait de rien. Elle me dit "Hé oui, si j'avais su".

On se remet à fréquenter. Je me l'encape. Le temps de l'été, pendant deux ou trois mois. Et qu'est-ce qu'elle me dit au bout d'un moment ? Qu'elle veut rester avec moi, qu'il faut que je quitte ma femme et mes enfants, qu'on va faire notre vie tous les deux. Je te jure ! Bien sûr moi je lui dis non. Pas question. Et je la quitte. Je lui dis que tout est fini. Un peu comme si je me vengeais.

La roue tourne ! Autrefois elle voulait pas de moi. À la fin c'était elle qui mourait pour moi.

Patt

Le faux billet de 100 dollars

On m'avait donné un faux billet de 100 dollars, un billet mal fait, ça se voyait qu'il était faux. Je l'avais mis sans y penser dans mon passeport.

Et puis trois ou quatre mois plus tard je suis allé au Maroc, à Casablanca. J'étais sur la corniche avec des amis, il y avait une fille, elle se met à me demander "Ça va ? Tout va bien ? Tu n'as pas envie de venir avec moi ?" Elle entre dans la voiture, on va à la plage. Et puis on reste garés là toute la nuit, seuls sur le parking.

Tout d'un coup arrive une voiture. Les types sortent : Gendarmerie du Maroc ! Gendarmerie ! Ils me demandent si je parle français, je ne comprends rien à ce qu'ils disent, alors ils parlent à la fille, ils crient, il se mettent à nous demander "Vos papiers ! Vos papiers !" Je regarde la carte d'identité de la fille : 17 ans. À un mois près ! Un mois de plus et elle aurait eu 18 ans. Oh merde, je pense. Le policier me dit qu'au Maroc la prostitution c'est grave, très grave même, que je risque une lourde peine. Je me vois déjà en prison, en train d'appeler ma femme, je l'imagine en train de me demander ce que j'ai fait, je me vois lui répondre, ben je suis là à cause d'une prostituée mineure...

La fille continue de parler avec les types, je demande ce qu'on peut faire, s'il y a un moyen de régler ça, j'ai déjà eu affaire à des gendarmes sur la route entre Tanger et Casablanca, je sais qu'au Maroc les choses peuvent s'arranger. Le type recommence "Vos papiers, votre passeport". Alors je repense au faux billets de 100 dollars, je me dis oh merde de merde, je suis foutu, prostitution plus faux-billet. Je redemande s'il n'y a pas un moyen de régler ça d'une façon ou d'une autre, je me rappelle qu'à ce moment-là mon cœur bat fort, j'ai l'impression d'avoir d'un côté un petit diable qui me dit donne-lui le billet, il ne verra pas que c'est un faux, de l'autre côté un petit ange qui me dit non, surtout ne fais pas ça, n'aggrave pas ton cas.

Juste à ce moment le policier voit le billet de 100 dollars. Mon cœur bat très fort, je le vois qui regarde le billet, j'attends, ça me paraît interminable, finalement le policier dit "Bon, ne dites rien à personne hein, allez filez, filez vite". Et alors je démarre à toute allure, je me tire vite fait, vrouummm, ouf !

Paolo Caçaõ

La personne qui te caresse le dos

Dans la vie, les gens, il ne faut pas les écouter. Les gens qui rient de tes blagues, qui chantent tes louanges, qui te disent que tu es beau, que tu marques bien... Moi, je sais que je ne suis pas beau. Je suis un garçon qui a toujours travaillé pour ses enfants. Et j'aimais le travail, je suis un lève-tôt. J'achetais des voitures d'occasion et je les revendais. Une femme voulait un tapis et je lui trouvais un tapis. J'étais débrouillard et les gens le savaient. Je ne manquais de rien. Les gens étaient jaloux de moi, de ma maison. La mère de mes enfants m'avait prévenu "Zeppi, méfie-toi, les gens sont jaloux. Grâce à Dieu, on a tout ce qu'il faut, mais toi, tu fais trop confiance". Je répondais "C'est ma famille, mes cousins, mes amis, tu vois le vice partout !"

Maintenant, j'ai pris de la prison et la prison m'a ouvert les yeux. Ces gens me flattaient parce qu'ils avaient des intérêts. Chez moi, grâce à Dieu, il y avait à manger, à boire, de quoi dormir, tout. Quand on venait me voir, je comprenais de suite si la personne manquait. Je voyais comment les gens mangeaient puis repartaient avec des sacs pleins. Je les voyais et je ne disais rien. Ils pleuraient sur mon épaule "Zeppi, il m'arrive ça et ça..." Alors je mettais la main à la poche et je leur donnais 100, 200... Je donnais à droite, à gauche, 100, 100, 100... Je leur donnais à volonté, parce que le Seigneur m'avait tout donné. Eux, ils ne m'ont jamais rien rendu. Un jour, ma mère m'a dit "Arrête, Zeppi, arrête de donner. Le jour où tu seras dans la merde, il n'y aura plus personne". Elle avait raison : maintenant que je suis ici, même pas un mandat, même pas une lettre pour demander si je vais bien. Oui, la prison m'a ouvert les

yeux. Heureusement que j'ai ma mère et ma sœur. Pas un seul ami n'est resté fidèle. Ils m'ont trahi. Dehors, si mes enfants et mes petits-enfants n'ont pas de quoi manger, personne ne les aide. Et ça me fait mal. Je suis un homme et j'ai mal. Oui, en vérité, j'ai mal. Pour quelqu'un en qui j'avais confiance, j'aurais donné mon bras. Ma jambe, j'aurais donné ! Et ils font comme si j'étais mort. Ils m'ont enterré, mais je laisse ça entre les mains de Dieu. Je ne suis pas seul : Dieu m'a donné la santé, et mes filles, et mon fils. Dans la vie, méfie-toi de la personne qui te fait rigoler, qui te dit que tu chantes et que tu dances comme un prince. Méfie-toi de la personne qui te caresse le dos, qui te porte aux nues, parce que c'est la même qui va te faire tomber. Il vaut mieux une personne qui te dit la vérité en face. Si tu m'offres un café, toute ma vie je vais te le reconnaître. Et si je peux faire quelque chose pour toi, je le ferai. Mais il y en a, non. Tu peux leur donner des montagnes, leur donner des châteaux ! Ah, ils vont te sourire, ils vont te serrer dans leurs bras, mais ce n'est pas vrai. Pour moi maintenant, c'est fini. Quand je sortirai d'ici, il n'y aura plus que mes enfants. Le reste c'est fini, je ne veux plus.

Zeppi

Je pense à vous...



Zeppi

Les moments où ça patine

— Mais il y a trop de répétitions, là. Franchement tu veux pas le donner à Bruno le texte, qu'il l'améliore un peu, qu'il mette deux trois mots jolis pour le rendre plus beau ?

— Que je le donne à Bruno ?

— Ouais peut-être que Bruno il pourrait mettre un peu sa patte, rendre tout ça plus beau, tu vois.

J'encaisse, un peu groggy. Je temporise. Je souris. Avec Bruno on se marre de notre mieux. Autour de la table les autres détenus – qui heureusement se sont déclarés, eux, ravis de nos transcriptions de leurs récits – prennent gentiment ma défense, rassurent le rôleur, arrivé de mauvais poil ce jour-là (les nouvelles de ses remises de peine viennent de tomber, elles ne sont pas celles qu'il espérait).

— Sérieux elle est bien ton histoire.

— Véridique tu t'inquiètes pour rien, elle est super l'histoire.

Avec Bruno on creuse. On sonde. On entrevoit ce qui déplaît au mécontent : il voudrait des mots plus riches. Des phrases plus écrites. Que ça fasse plus "livre".

— On a essayé de rester le plus fidèles possible à tes mots, je dis. C'est ça qu'on trouve fort et qui n'est dans aucun livre : ta façon à toi de dire les choses.

— Mais moi je sais pas écrire ! Moi je parle mal, je me répète, regarde.

Défi de tous les transpositeurs d'histoires : garder la spontanéité, la beauté, les fulgurances irremplaçables de l'oral. Sans jamais non plus desservir celui qui parle. Jeu d'équilibriste, dont la première règle est que l'auteur du récit n'y perde pas la face.

— Là par exemple je dis deux fois la même chose, c'est lourd.

On relit. On pèse. On jauge. On élague. On relit à nouveau : c'est mieux. Le mécontent avait raison. La ronde des histoires reprend. Ça renchérit. Ça rigole. D'un avis commun on décide de renoncer à un récit qui nous ravit tous, mais qui risquerait, dans un improbable scénario catastrophe, de faire du tort à son auteur. Une histoire de guitare dérobée le matin et reperdue le soir, oubliée dans un coin d'un lavomatic – tout ça il y a bien vingt ans, mais on est jamais trop prudent.

Un autre jour un détenu reste sec.

— Moi je sais pas quoi raconter aujourd'hui.

Ça donne des idées à son voisin de table, qui se tourne vers Bruno et moi.

— Vous avez qu'à nous raconter, vous aussi.

— C'est vrai ça, rebondit aussitôt un autre. Allez, à votre tour un peu.

Avec Bruno on se regarde. On a raconté plein de fois, plein d'histoires, dès qu'on pouvait. Des souvenirs. Des scènes qui nous revenaient en écoutant tel ou tel récit. Mais là le détenu nous aiguille vers un terrain glissant.

— Vos pires bêtises, allez. Les plus grosses conneries que vous ayez jamais faites. Vous en avez fait, c'est obligé.

Bruno est comme moi : de bonne volonté. Le genre à plonger sans beaucoup hésiter. Nous voilà lancés chacun dans le récit d'un menu forfait qui nous revient. Scène surréaliste : entourés de détenus qui eux-mêmes n'en croient pas leurs yeux, nous entreprenons de briguer, comme devant un jury, notre brevet de mauvais garçons, auteurs nous aussi d'un minimum de faits d'armes.

Ça bafouille dans nos bouches. Ça piétine. Dans tout notre être nous sentons, à mesure que la scène se prolonge, l'absurde et le minable de la situation. Dérisoires les minuscules délits que nous allons repêcher dans nos souvenirs. Dérisoire notre tentative de nous défaire de notre auréole de saints, pour fraterniser sur ce terrain-là avec nos copains d'atelier – lesquels ont tout de même en la matière un autre pedigree que le nôtre.

— C'est tout ? C'est ça votre pire connerie ?

Nous les sentons perplexes : de nous découvrir effectivement si bleus. Mais aussi, et peut-être surtout, de constater que nous venons vraiment de le faire : passer aux aveux, tout balancer comme les débutants qui à la première question se foutent à poil.

Heureusement l'entente est bonne, nos camarades pleins d'indulgence.

La séance reprend son cours. Se termine.

Dans la voiture, sur la route du retour, nous nous mordons les doigts.

— La prochaine fois, motus pendant deux heures.

— Corleone dans son fauteuil.

— Réserve mâle, impénétrable. Langue tournée soixante-dix-sept fois dans nos bouches avant de lâcher une confidence.

— Le confort du silence, peuchère.

Sylvain Prudhomme

CHAPITRE 2 - SOMBRE ET COCASSE

Histoires collectées et restituées par

**Cédric Fabre, écrivain
& Lotfi Nia, traducteur de l'arabe**

Toulon La Farlède 2017

La prison du 9 avril (1) – Histoire de Halim

Avec Cédric nous sommes allés en prison pour recueillir des histoires. Parfois nous en racontions nous-mêmes pour amorcer les choses. Quand quelqu'un en avait une qu'il jugeait bonne, nous branchions l'enregistreur. Une fois l'atelier terminé, Cédric m'envoyait les histoires par mail (pas clair : en abrégé ? en français ? en enregistrement oral ? un premier jet ?) et je les mettais par écrit et en français. Généralement ça se passait ainsi, mais notre organisation a été un peu perturbée par le récit de Halim, que voici restitué de mémoire :

C'est l'histoire de la prison du 9 avril. Une prison en Tunisie. Halim y a séjourné. Bloc H, cellule 3, je crois. D'après ce que j'ai compris il s'agit davantage de grands dortoirs que de cellules comme en France. Un jour, dans cette prison du 9 avril, un homme est transféré du dortoir voisin et se met à expliquer à Halim les raisons de ce déménagement : dès qu'il allait aux toilettes, il était accueilli par un pluie de coups et de gifles alors qu'il n'y avait personne d'autre aux sanitaires avec lui. La cellule 2 était hantée. Halim nous a raconté pourquoi.

Tout commence quand un homme est mis en prison pour viol, il atterrit au 9 avril. Une fois à l'intérieur, le type raconte aux deux kabrâns (les chefs de chambrée) ce qui l'amène. Ils le mettent en confiance. Veulent en savoir davantage. Il leur raconte. Ce sont les frères de la fille qu'il a agressée mais ils ne le lui disent pas. La nuit, ils l'attrapent, le conduisent aux toilettes où ils le découpent en morceaux, à la hache de boucher. Autre détail : ils ont jeté ses morceaux aux toilettes, dans la cuvette. Ils ont gardé uniquement sa main, l'accrochant à la porte des WC, les doigts vers l'extérieur, pour que le disparu soit quand même comptabilisé par les gardiens le lendemain matin. Les personnes étant aux toilettes pendant l'appel devaient en effet se signaler en levant la main, aujourd'hui elles doivent taper dans les mains pour éviter les faux-semblants. C'est après cet événement que la cellule 2 du 9 avril est devenue hantée. Manifestations de cet esprit : avalanche de baffes aux toilettes quand certains y pénètrent, robinet qui coule tout seul, une main qui sort du trou des WC. pour vous nettoyer le derrière... Halim dit pêle-mêle que la cellule 2 a été fermée. Que la prison a été rasée. Que les pratiques carcérales ont changé après ce sordide fait divers : les familles des détenus n'ont plus le droit de faire entrer d'ustensiles de cuisine, les prisonniers aux toilettes doivent se signaler en tapant des mains quand vient l'appel. Certaines variantes de cette histoire existent : les gardiens auraient vu des doigts par terre, c'est ce qui leur aurait mis la puce à l'oreille. La prison était hantée parce qu'un grand nombre de personnes y avaient été pendues aux temps de Bourguiba et de Benali. Des criminels et des barbus. Le 9 avril a été détruite.

Halim nous a raconté cette histoire deux ou trois jours après qu'un des prisonniers de La Farlède a été retrouvé pendu, avec le câble télé de sa cellule. Je me suis dit que c'était aussi par cette autre mort que le récit de

Halim était hanté. La vérité de cette histoire se trouvait également dans les circonstances dans lesquelles elle a été racontée.

La semaine suivante, quand nous nous retrouvons, Cédric et moi, pour retourner à la prison, mon camarade romancier m'annonce que le magnétophone n'a pas enregistré l'histoire de la prison du 9 avril. Seuls les premiers mots d'introduction ont été captés. Le reste manque. L'histoire est décidément maudite. Nous décidons (un peu embêtés) de demander à Halim de nous la redire. Nous sommes alors le 7 février 2017 mais Halim n'est pas là. Comme à chaque fois qu'un participant manque, l'enseignante qui anime avec nous ces ateliers se lève pour intervenir auprès des gardiens afin qu'ils facilitent les déplacements de Halim et l'autorisent à assister à l'atelier. Quand elle revient, cette fois, elle nous apprend que Halim est au Q.D. – le mitard. Les autres n'étaient pas au courant semble-t-il. Je me suis permis de raconter son histoire pour qu'elle ne se perde pas, pour que ne se perde pas la contagion de l'angoisse en milieu fermé.

Lotfi Nia

La prison du 9 avril (2)

L'histoire racontée par Halim, sur la prison du 9 avril, sur le mec qu'ils ont tué, elle était vraie : le mec, ils l'ont coupé, ils l'ont jeté dans les toilettes, ils ont vu les doigts par terre. Ils pendaient les gens tout le temps. Les condamnés à mort. Les surveillants venaient à trois heures du matin chercher les gens, les condamnés à mort, et après ils les pendaient. Quand j'y étais, ils en ont pris sept ou huit devant moi, ils les pendaient à l'arbre. Je pense que c'était l'esprit de ces morts qui venait : on pend la personne, elle s'énerve et elle revient. Dans cette prison, il y a des milliers de gens qui sont morts. C'était à l'époque de Bourguiba, de Ben Ali ; ils ont pendu 3 200 personnes, c'étaient des barbus.

François

La rue, la débrouille

C'est une histoire de jeunesse et de misère. J'étais jeune, mes parents étaient divorcés, on était deux frères et deux sœurs. Mon grand-père s'est occupé de nous, il travaillait pas beaucoup. Donc moi, j'ai grandi tout seul dans la rue. J'avais onze ans et demi, je n'ai pas été à l'école. Depuis tout jeune, je voulais pas aller à l'école. On n'a pas les moyens, on n'a pas à manger... J'ai quitté la ville où j'habitais, je suis monté dans un train, je savais pas où il allait, et je suis arrivé à la capitale, Tunis. Et c'est là que je me mets dans un marché de gros, on y vendait des légumes et tout ça, et je suis resté à côté, je vole dans les voitures, je dors dans la rue, je dors dans le cimetière, je vole avec des jeunes, avec trois ou quatre copains, ils ont pas de famille, rien, on monte dans le train, on dort le soir dans le train, le matin on descend, on va faire la manche, on va voler, on se débrouille tout seuls... Après, j'ai commencé à faire des conneries, à l'âge de quinze ans.

Quand je travaillais un peu, ou quand je volais un peu, j'avais un peu d'argent, j'allais voir mon grand-père et mes sœurs et mes frères, je restais avec eux une semaine ou quinze jours, après je retournais à la ville, parce que là où j'habitais, moi, à la campagne, à la frontière de l'Algérie, il y avait pas de moyens, il y avait pas d'électricité, pas d'eau, il y avait rien, on vivait au jour le jour, c'était dur. On rentrait de l'école, il y avait pas de quoi manger. Le matin, à l'école on nous donnait à manger, ça ressemblait à du ciment, tu manges ça après tu as pas besoin de manger pendant deux jours, mais sinon c'était la misère, il n'y avait rien. J'ai la haine contre cette société-là, on n'a pas de moyens, donc j'ai dit je vais pas rester ici, je me débrouille tout seul, et j'ai pris le train. Le danger, c'est tout le temps, dans la rue ; on dort partout, je vole, je fais n'importe quoi. Je suis parti en Algérie, après, pour vendre des affaires, faire du business, ramener de

l'argent, c'est là que j'ai amené des passeports à vendre, je me suis fait attraper là-bas, je suis rentré en prison, en Tunisie. J'amenais des passeports tunisiens pour les vendre en Algérie, on les a vendus un peu, mais mon collègue en a laissé un sur le matelas à l'hôtel ; la femme de ménage l'a trouvé et elle a appelé la police... Après, son frère à mon collègue, il avait peur, il lui avait donné son passeport à vendre pour qu'il lui achète des chocolats, des baskets... C'est là que je suis entré à la prison du 9 avril. Après, il y avait un ami à moi qui travaillait à l'ambassade française, il m'a rempli les papiers, les certificats d'hébergement, moi je trouvais un peu d'argent, j'avais un visa, et c'est comme ça que je me suis retrouvé en France, mais j'avais pas de famille. Je connaissais personne...

Quand j'étais enfant, mes parents étaient séparés, ils ont plus eu de nouvelles de moi, je les voyais une fois par an, après mon père est décédé ; ma mère, je la voyais trois jours, et puis je m'en allais. Elle a refait sa vie, elle a eu des enfants, j'ai des frères, des sœurs, mais moi je me suis débrouillé autrement, je compte pas sur la famille. Mon grand-père, il voulait que je reste avec lui à la maison, mais moi ça me faisait de la peine, il y avait beaucoup d'enfants, moi je voulais lui donner un coup de main, je parlais et quand je revenais, tous les deux mois, je donnais de l'argent pour mes sœurs ; c'est moi l'aîné, c'est moi le plus grand. Je voulais pas laisser mes frères et sœurs sans rien, comme ça ils pouvaient aller à l'école. Je suis resté dans la rue deux ans et demi, puis j'ai travaillé à Sousse, pour un poissonnier, il me laissait la maison, j'ai travaillé avec lui trois ans, je travaillais bien, je gagnais bien de l'argent. Après j'ai rencontré un autre ami qui travaillait à l'ambassade française, justement pour venir ici, je lui amenais des gens qui voulaient un visa, à ce moment-là j'ai payé pour moi pour venir ici, et je suis venu.

J'ai dormi dans des hôtels meublés pendant douze jours, après j'avais plus d'argent, un mec m'a montré un squat dans le Panier, rue Saint-Antoine, c'est une merde. C'était les années 90, je me débrouillais un peu dans la rue, seul, c'était dur ; ici, la rue c'est plus dur qu'en Tunisie ; chez nous, ils te dépannent, tu vas dans un restaurant, ils te donnent à manger ; ici, si tu connais pas, si tu n'as pas d'argent, tu ne manges pas. En Tunisie, dans la rue, on me disait "Mais pourquoi tu voles ?" Je disais "Parce que j'ai pas d'argent". Ils me donnaient de l'argent, là-bas ils comprennent. Les autres, avec qui j'étais à l'école, ils sont devenus profs, policiers, commerçants, il y en a un qui est allé travailler en Allemagne. Il y en a un, je l'ai croisé à Paris vingt ans plus tard, il est devenu responsable de magasin... Les autres enfants, dans la rue, ils étaient dans la même misère, celui qui trouvait des sous partageait, on allait tous ensemble au restaurant, c'était une équipe soudée, on était dans la même misère. On cirait les chaussures des gens pour gagner de l'argent. Le plus dur, c'était la honte, la faim, un jour tu manges un jour tu manges pas, je pensais à mes frères et sœurs, j'avais pas mes parents. Peut-être un jour je meurs, un jour je rentre en prison. Ce qui a été extraordinaire, c'est quand ce patron qui avait un

commerce m'a fait travailler, il m'a fait confiance, il me laissait garder le magasin, il m'a donné la responsabilité, ça m'a fait plaisir, à ce moment j'ai gagné beaucoup de sous pour faire vivre ma famille. En France, j'ai passé presque un an dans la rue, j'ai rencontré une fille, sa famille avait une boulangerie, elles étaient trois sœurs. J'ai vécu avec elle cinq ans, après elle a commencé à se droguer ; elle est morte d'overdose, elle avait 24 ans, j'avais eu une fille avec elle... Quand elle est partie, la petite avait 4 mois, je suis resté avec elle, c'est moi qui l'ai gardée, j'avais personne, c'est moi qui l'amenais au pédiatre, avec le carnet de santé, je trouvais du lait, je trafiquais, volais, pour pas tomber en panne pour le loyer. Puis la DDASS me l'a prise, j'avais des problèmes avec le loyer, j'avais pas les papiers ; heureusement il y a des gens qui m'ont aidé, avec le juge, et c'est moi qui ai gardé ma fille jusqu'à l'âge de onze ans, après j'ai trouvé une famille d'accueil qui la garde. Sa mère, je l'ai perdue, c'était le 14 juillet 1995. Ma fille, elle a 22 ans et je la vois toujours. Voilà.

François

Les dents

On habitait un quartier pauvre, il y avait un voisin, c'était un pauvre, il avait pas de moyens. Et un jour il est allé voir le dentiste, il lui a dit "Tu m'arraches tout". Le dentiste, il lui dit "Waow ! T'as des bonnes dents, de belles dents, pourquoi tu veux les arracher ?" Il lui a dit "J'ai pas d'argent, je mange pas de la viande, je mange pas de pistaches, je ne mange ni viande ni poisson, ni fruits, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Donne-les à des gens qui ont de l'argent". Le dentiste lui fait "Et quand la roue aura tourné et que tu auras de l'argent ?" L'autre lui dit "À ce moment-là, j'en planterai ou j'avaleraï tout rond".

Moi, quand j'étais petit, toujours ma grand-mère elle me disait "Si tu rêves que tu perds une dent", ça veut dire que tu vas perdre quelqu'un de la famille proche. Moi j'y crois. Tu demandes à un vieux, il te le dit. Moi, la grand-mère de ma femme, elle avait 84 ans ; ma femme, était enceinte, une semaine après elle accouché de ma fille ; c'était le 13 mars 2011. Un mois après, la grand-mère, elle est décédée. Ma femme m'a dit, après la naissance "Je suis sûre qu'on va perdre quelqu'un de la famille proche". Elle avait rêvé qu'elle perdait une dent. Un mois après, la grand-mère elle est décédée. Je te jure.

François

La femme en blanc

Est-ce qu'il y a des fantômes dans les cimetières ? Je dormais dans un cimetière, on était trois ou quatre copains, j'avais 11 ou 12 ans. On a dormi dans une petite pièce individuelle, un caveau, il y avait des bougies dedans, on allumait des bougies, il faisait froid, le mur du cimetière donnait sur le marché... Nous, on restait là jusqu'à quatre, cinq heures du matin, puis on attendait que les voitures et les camions arrivent et on allait voler les camions du marché. Des fois on aidait à vider les camions, on nous donnait un dinar. Ça nous durait une semaine, un dinar, à l'époque. Jamais on n'a vu des fantômes au cimetière... Par contre, il y a une histoire qui m'est arrivée, à moi et mon collègue. On allait des fois au marché de gros pour voler des légumes, faire des conneries... On marchait, à deux heures du matin, parce qu'on entendait tout le temps qu'il y avait un fantôme et on voulait y aller justement pour voir le fantôme. On allait faire le marché, on voulait vendre les œufs aux gens ; il y avait des contrôles, la nuit, alors on avait les œufs pour pouvoir passer le contrôle : si on nous demandait où on allait, on pouvait dire qu'on allait vendre les œufs. Et même ce soir-là, on s'est fait arrêter. Puis on est passés, on traverse le pont, un pont en métal, et on voit un truc, on sait pas si c'est une femme, en tout cas elle était habillée en blanc, on a pris une pierre, on l'a jetée sur le pont pour que ça fasse du bruit, tu voyais cette femme qui traversait, habillée tout en blanc, on jetait des pierres devant nous pour que ça résonne. On a passé le pont et on est partis en courant, on a couru jusqu'au marché, jusqu'au matin, dès qu'il y a eu le soleil. Un jour, je suis tombé de ce pont, en m'amusant, je suis tombé dans l'eau. Ce pont, il faisait cent mètres. Tout le monde croyait que j'étais mort, j'avais le bras cassé, je me suis réveillé à l'hôpital. Des gens étaient descendus et m'avaient sorti de l'eau. J'ai passé presque six mois dans le plâtre.

François

Le possédé

C'était de la famille, une voisine de Tunisie, elle habitait maintenant dans un endroit pas loin de Félix Pyat, à Marseille, dans le 3, il y avait plein de maisons, ça ressemblait un peu au Mexique. Et il y avait un gars, je le connais depuis longtemps, depuis quinze ans ; il a une petite mobylette, il joue aux courses ; c'est un vieux, il s'est remis avec une femme marocaine. À mon avis, elle profitait de son argent, elle lui mettait des choses dans son verre, dans son manger... Des fois je dormais là-bas, et un soir, d'un coup, il a pété les plombs, il s'est réveillé, il a ouvert la porte et il s'est mis à crier "Sarkozy, Sarkozy, on va le tuer, il est là, il vient de sonner à la

porte !" Je lui ai dit "Va dormir, où tu l'as vu ? Il est passé à la télévision, c'est tout...". Il m'a dit "Il vient de passer devant la porte, regarde, il est rentré, regarde, j'avais garé ma mobylette ici, il l'a touchée, il va tout me prendre". Tous les soirs à deux heures du matin, il court et il ouvre la porte, il court dans tous les sens, il cherche Sarkozy, il me dit que Sarkozy est venu ici, qu'il est passé par là... Il me dit qu'il vient de le voir, je lui dis que c'est pas Sarkozy, que c'est deux heures du matin, je lui dis "Va dormir". Il me demande de quoi je me mêle...

Et puis, il y a une ambulance qui est venue et ils l'ont pris, ils l'ont mis dans une maison de retraite ; pendant une semaine, quand il voyait un monsieur qui passait, il disait "Ah, voilà, il est là, Sarkozy !". Il courait derrière lui avec un truc à la main, il voulait le frapper. Il a pété les plombs, il a insulté Sarkozy tous les soirs pendant une semaine. Il a choisi Sarkozy, je sais pas pourquoi, peut-être qu'ils lui ont mis des PV sur sa mobylette, c'était la loi de Sarkozy... À un moment il était ministre, il avait relevé le prix pour les trains, les bus, ils mettaient des PV partout, il a même mis une TVA sur les cocos, et une TVA sur les tickets de tiercé. Peut-être un jour il avait gagné 15 000 euros mais il devait payer la TVA, Sarkozy l'a niqué et il a pété les plombs. Il gueulait "Sors, dégage de chez moi !" On lui disait "Sarkozy, il va venir à Félix Pyat à deux heures du matin ?!" Avant, il était pas comme ça, mais il était allé se faire baptiser, à soixante ans, il a mis une djellaba, il s'est fait circoncire, il s'est converti. Ou bien c'est sa femme qui mettait des trucs dans son verre...

François

Les serpents sur le pare-brise

On était devant chez mon grand-père, un monsieur s'arrête, son pare-brise était cassé. C'était à cause des serpents, il nous a dit. C'était des serpents qui attaquaient les voitures, un mâle et une femelle. Il a tapé contre le pare-brise pour les chasser, il l'a cassé. Deux gros serpents. C'est arrivé plusieurs fois et chaque fois que les gens passaient, ils disaient "C'est par là, vers la rivière, qu'ils sont". Tout le monde cherchait le trou des serpents, sous les feuilles.

Moi, j'étais jeune, j'avais 10 ou 11 ans. Je suis descendu en ville, à pied, j'ai volé et vendu le sarouel de mon grand-père pour acheter de l'essence. C'était l'été, il faisait au moins 40 degrés. J'ai jeté l'essence partout, j'ai fait un feu, il est monté presque au ciel. Il y avait que moi dehors, j'ai tapé sur la tête des serpents avec un fer à souder, ils sifflaient, c'est dangereux.

Les jeunes du village sont venus, après, les gens m'ont donné des bonbons, ils m'ont félicité, ils m'ont dit "T'as pas peur, toi !".

Mon grand-père il a su que j'avais volé son sarouel, mais plus tard.

François

Une histoire de chiens

C'est un type, un zawali, un miséreux. Au pays ils ont rien. Tu connais, t'es Tunisien, un peu, El Manzah 6, El Manzah 7, y a que des bourges qui habitent là-bas, ouais, que des riches. Le type, qu'a pas de quoi se payer un casse-croûte, va se promener dans le coin, à Manzah 6, et des chiens lui sautent dessus, ils le mordent. Des chiens de bourgeois. Le chien miteux, il coûte 4 millions chez eux à la maison. Et l'autre, un naze, qui a rien, pas 500 francs sur lui...

Il rentre, va raconter à la famille, chez eux "Je suis passé à Manzah 6, aujourd'hui et j'ai été mordu par les chiens des bourgeois". Ils lui ont répondu "Va te plaindre à Ouled Chadli², tu nous casses les pieds à te plaindre, et si ça se trouve si tu portes plainte tu pourrais en tirer un peu de flouze". Il leur a dit "Ça c'est une idée". Il est allé porter plainte au commissariat et il leur a dit "Je passais par-là et les chiens m'ont sauté dessus, des chiens de bourgeois". Ça a fait une affaire, c'est remonté jusqu'au tribunal !

Au tribunal, quand il a comparu, voilà que les chiens ils ont trois avocats alors que lui il n'en a pas un. Les autres, ils manquent de rien, ils ont de l'argent. Les bourges, ils ont fichu deux-trois avocats pour leurs chiens et ils se sont mis à gueuler comme des avocats "Cet homme qui est au chômage, il ne travaille pas, il a terrifié les chiens !" Tu vois ce que je veux dire, un chien respectable, qui bosse dans sa maison, chez lui, qui monte la garde, et l'autre qui rentre il leur a filé une crise cardiaque !?

— Attends ! Le chien il m'a mordu, comment tu me dis que je l'ai terrifié, le chien ?

— Tu as terrifié le chien et le chien est hospitalisé, il est à la clinique, ça fait une semaine qu'il y est.

— Je retire ma plainte.

— Le chien a porté plainte contre toi.

— Comment, il me mord et il porte plainte ?...

François

² La police

Au café

C'est une histoire de *c'est pas la peine*. C'était en 1994, c'est une histoire qui fait rire. On va draguer les filles, on donne rendez-vous à la terrasse d'un bar, on discute, on boit un coup. On commande, un café, un coca, moi je dis "Je vais prendre un Pac à l'eau", une fille prend une glace, un truc comme ça, et une autre fille dit "C'est pas la peine". Alors le mec qui vient du bled - il comprend pas bien le français - il dit "C'est pas la peine" et après il attend. Le serveur arrive, il nous sert, moi et la fille, et l'autre non. Et l'autre dit "Oh, j'ai demandé un *c'est pas la peine* et il me l'a pas donné ?"

François

Le volant

Là-bas, l'alcool c'est les bières, d'accord, mais il y a pas d'alcool fort. Ils ont pas l'habitude, là-bas c'est pas comme ici, tu vas boire des vodkas, des whiskys, eux ils ont pas d'alcool fort.

Ils arrivent pour acheter la voiture ici et la revendre au bled. Lui, c'était un mec de la campagne, il a acheté une voiture 308 cinq portes. Il est resté quinze jours : il fait les courses, il va au bled, il les revend et il revient. Il me dit "Je vais sortir un peu". Je lui dis "Moi, je connais, je te sors un peu, j'ai des amis, mes amis ils ont des boîtes de nuit, des bars..." Je l'emmène en boîte, on fait la fête, après on va au cabaret et il boit des vodkas, mais la vodka, c'est fort... On va au cabaret avec sa voiture, mais en sortant, il a bu trop de vodka. Moi je suis en train de discuter avec le vendeur et j'entends "Oh, ils m'ont volé le volant !?" "Quel volant ?" je dis. Lui, comme il est empégué, au lieu d'ouvrir la porte de devant, il est monté par la porte arrière...

François

Le 4x4

Des mecs allaient chercher une personne âgée pour l'enterrement. Ils avaient un 4x4 pour aller chercher un vieux à l'hôpital, il était mort à l'hôpital. Ils ont pris le 4x4 avec le cercueil vide derrière et ils sont allés le chercher pour l'emmener chez lui. Entre-temps, il y avait un mec, il faisait du stop. Ils se disent "Nous, on fait une bonne action". Ils l'ont monté à l'arrière. Il est monté dans le 4x4 et tout à coup il pleut. L'autre il a peur, il ouvre le cercueil et s'allonge dedans. Il a ouvert le cercueil comme ça, il s'est caché. Et puis, un autre type fait du stop, ils se disent "On fait une bonne

action". Il monte derrière. Le 4x4, il roule à 120, 130, 140. Le type dans le cercueil, il ouvre, il sort "Ça y est, il a fini de pleuvoir ?" Et le deuxième alors il a peur et il saute !

Une autre histoire avec les deux mêmes mecs.

Ils travaillent comme ça, ils t'amènent avec le 4x4, si tu veux aller chercher une personne âgée à l'hôpital, tu leur donnes vingt dinars et ils viennent. Toi, si tu veux descendre ton veau au marché pour le vendre, tu loues le 4x4, tu leur donnes quelque chose. Donc, avec le 4x4 ils trouvent un mec — un type comme toi, là, qui comprend rien — et le mec monte avec le veau. Ils montent la montagne, une pente comme ça, alors le veau, il glisse, il tombe. Ils arrivent au marché, ils ouvrent le 4x4, pas de veau.

— Quoi ? On te fait monter avec nous, il est où le veau ? Et pourquoi tu frappes pas contre le 4x4 pour dire que le veau est tombé ?

— Et moi, si j'étais tombé, il vous aurait prévenus, le veau ?

François

Comment j'ai arrêté l'école

Bismilleh³. J'étais un bon élève, j'avais jamais recommencé une classe, jamais redoublé une classe, 14 de moyenne, 15, 13, ça va. J'ai passé le brevet, normal, j'ai eu 12. Je suis passé en première année de lycée, on m'a dit "Tu choisis quoi, Sciences ou bien Maths ou Économie- Comptabilité ?" Moi j'ai choisi Comptabilité.

Avec moi, quand je suis passé, dans ma classe, y avait quoi ? vingt gars environ. Il n'y avait que quatre filles. On a passé le premier examen, j'ai eu neuf, je suis tombé sur le cul, j'y ai réfléchi, j'y ai réfléchi et je me suis dit "Le deuxième examen, il faut que j'ai une bonne note, que je fasse un effort pour avoir 13, 14 de moyenne, comme ça au troisième examen, j'aurai pas peur". Le deuxième examen arrive, je m'y prépare fort, normal ! On passe la première épreuve, le matin, pas de problème. L'après-midi vient le tour des maths.

Il y avait avec nous deux enseignants qui nous surveillaient — tu sais à cause de ceux qui trichent. Le copain derrière moi, me parle, il me dit "Quoi ! Adam alors t'as fini ou pas ?" Je me retourne et je lui dis "Pas encore, presque". Il me dit "Eh bien, quand tu auras fini, on sortira ensemble". Lui, il continuait de son côté et moi je soulignais. Tu sais, je faisais joli, j'arrangeais ma feuille, je soignais la présentation.

L'autre, qui me voit parler, nous dit "Qu'est-ce que vous avez à parler, arrêtez de tricher". On lui dit "On triche pas". Et lui "Celui que je reprends à parler, je lui fous une patate, je lui mets mon poing dans la figure". Je

³ "Au nom de Dieu", formule d'introduction qu'on pourrait traduire par "Je me lance !"

le regarde et puis je baisse les yeux, je voulais pas discuter avec, j'avais presque fini. Le mec derrière moi, il me dit un peu après "C'est bon, Adam, j'ai terminé, j'y vais". Et voilà que le prof vient droit sur lui, direct. Il lui attrape la feuille, il lui dit "Pourquoi tu parles ?" L'autre lui fait "Je parle pas, je parle tout seul..." Le prof repart avec la feuille mais l'autre le laisse pas. Il la lui reprend de force et la feuille se déchire, la feuille de l'examen. Autrement dit, son examen était foutu.

Ils en viennent aux mots. Celui qui était dans ma classe lui parle un peu mal, sur un ton voyou, au professeur, qui lui en retourne une, direct, et l'allonge par terre. Je me retourne pour parler avec lui et il me pousse moi aussi. Comme il me pousse alors un autre élève s'en mêle et balaye le prof. L'autre prof entre dans la bagarre. Il fonce dans mon autre copain. Et comme ça... On était plein de la même classe. On s'est tapé dessus. Et puis y avait les filles. Les filles ont commencé à crier, elles criaient, elles criaient. Y en a une qui était malade du cœur, elle a eu une crise ou je sais pas et... boum, elle tombe. Ils se sont mis à quatre pour l'emmener. Et voilà pas que les gendarmes sont arrivés et ils nous emmènent, menottes, embarqués... Qu'est-ce que tu crois ? Et il y a eu dépôt de plainte. Le maître, là, qui a frappé le premier, il a déposé plainte, le deuxième a dit "Je dépose pas". Il nous a mis dedans, l'autre.

Les autres étaient plus grands, déjà majeurs, moi j'étais le plus jeune. J'ai ramassé un procès et six mois de sursis. Les autres y en a qui ont eu un an de prison, d'autres ont eu un procès et du sursis. C'est moi qui ai écopé le moins.

En plus de ça, ils nous ont dispatchés, tu vois par exemple comme si j'étais à l'école à La Farlède, ils m'envoyaient à Marseille, d'autres à Toulouse, à droite et à gauche. Du coup, on se levait à quatre heures du matin pour prendre un transport et aller au lycée. Le troisième trimestre, j'ai eu 13 de moyenne, et au premier j'avais eu 9. Et le deuxième, celui où il y avait eu le problème, normalement ils auraient dû l'annuler, pas le compter. Ils m'ont mis zéro. J'ai redoublé.

Alors je me suis énervé, j'ai arrêté l'école. Je me suis dit "J'y remets pas les pieds". Et j'ai commencé à bosser de mon côté. Ceux qui étaient avec moi, certains ont repiqué, ils ont accepté, moi j'ai pas voulu, ils ont eu le baccalauréat, ils sont allés à l'université, ça baigne pour eux, ils travaillent, y en a même qui sont peut-être enseignants et ils enseignent. Moi qu'est-ce que j'ai eu ? L'Europe. Je me suis retrouvé en Europe, ici.

Adam

Dans la cheminée du navire

Je suis entré en Turquie d'abord, j'avais donné à un type dans les 300 euros, en monnaie turque, il devait nous faire passer en Turquie. On appelle

ça un *qajaqji*. On a tracé jusqu'en Grèce, et en Grèce on s'est mis à guetter les bateaux. On en a repéré un qui allait en Sardaigne, on n'a pas voulu le prendre. Après, on en a vu un pour Rome, un grand bateau. On y est allés. On était sept en tout. On est restés tous ensemble, à part un qui a voulu y aller seul. Moi et mon copain, on est entrés dans le dernier container après avoir aidé les autres. Trois jours on est restés dans la cheminée avec les odeurs de gasoil, la fumée noire. Après, on est arrivés à Rome. On est sortis, les carabinieri nous ont dit tout de suite de nous arrêter "Aspetta", ça veut dire "Stop". On s'est arrêtés sur place parce qu'on avait la tête qui tournait, l'envie de vomir. L'odeur de fumée, la faim... Après, ils nous ont emmenés au Centro de Rome, on a fait six mois. Après, ils nous ont dit "Demandez l'asile politique". On l'a fait, ils nous ont lâchés.

L'enjeu, quand tu rentres dans un container, c'est de savoir qui va le refermer, parce que si tu laisses le container ouvert, tu te fais attraper tout de suite. Il faut que quelqu'un reste dehors pour fermer derrière toi. Dans cette histoire, c'est moi et mon copain qui l'avons fait. On est entrés dans le dernier container, parce que c'est celui qu'ils mettent en haut et au-dessus il y a une bâche – pas du fer. Du coup, quand tu veux entrer dedans, t'y entres par le haut. Mais le truc c'est que tu dois en sortir très vite : dès que le bateau démarre, tu dois sortir tout de suite parce qu'à partir des miradors ils peuvent voir que la bâche est trouée, surtout que quand il y a du vent, ça se voit. Ensuite un gars vient, il regarde dans le container, il trouve personne et il peut chercher pendant un mois il trouvera jamais personne, il y a trop de containers.

Il y a les cheminées, tu peux te cacher en bas... En même temps, ils pourraient t'attraper, c'est un coup de chance. On est donc montés et après, quand le bateau est parti, on est ressortis, moi et mon copain, on est allés dans la cheminée. Ça a duré quelque chose comme trois jours. Une vraie misère. On mangeait de la pâte de dattes, *l'ghers*, avec ça tu peux passer deux jours sans manger ! On est restés là, il fallait tenir le coup, le temps qu'on arrive. Impossible de boire, tu buvais une coupelle ou deux, tu vomissais tout de suite. Impossible. Y a rien qui passait. Voilà, c'est ça l'histoire. Trois jours, il fallait tenir pendant trois jours.

Adam

Une arnaque

J'avais un copain. Je lui ai dit "Je veux travailler. Même quarante euros, cinquante euros par jour". Il m'a dit "Y a du travail au Vieux-Port, dans ce quartier-là. Le Chalet rose, tu connais ? Dans le même immeuble." Ils faisaient du placo, des enduits, la peinture, la dalle de sol. Mon pote il m'a dit "On va travailler avec un Algérien et un type, un Pakistanais. Tu vas te mettre au boulot dès demain et tu vas faire du placo". Au bout de trois

ou quatre jours, le Pakistanais est venu nous dire "Faites attention, les contrôles, ils vont commencer à venir ici, et vous êtes des sans-papiers..."

Je lui ai dit "C'est bon, je suis là-haut à faire du placo, si j'entends quelque chose, je m'arrange pour me sauver". Un peu après, j'entends quelqu'un qui crie d'en-bas "Adam Adam, attention les contrôles !" C'était le Pakistanais. Moi, qu'est-ce que je fais ? Y a un rez-de-chaussée et un premier étage, je suis sorti par la fenêtre, j'ai mis mes mains, je me suis laissé tomber et boum. Une femme m'a vu. Il y a un coiffeur par derrière, tu vois où ? Une femme, elle fumait ou quoi, elle se met à crier "Non ! Non ! Il est mort !" Moi je me suis relevé comme ça, direct, pour lui dire "Y a rien ! Y a rien ! C'est pas grave". Je me mets à courir, une voiture déboule.

Lui s'est arrêté sur place, mais ce qui s'est passé, c'est que j'ai foncé dans la voiture, je suis tombé encore un coup et la dame s'est remise à crier "Non ! Tu l'as tué !" Je me suis relevé, je me suis faulfilé dans le Carrefour, j'ai fait genre j'allais acheter quelque chose, genre il se passe rien. Normal. Après je suis revenu et plus rien, normal et le type me dit "Ils sont partis". Même pas je les avais vus, je savais même pas de quoi ils avaient l'air, ces contrôleurs, des chiens, des êtres humains ou quoi. L'après-midi, je vois trois hommes qui viennent vers moi, avec eux le Pakistanais et l'autre Algérien. La femme, elle va porter plainte, parce que tu lui as fait un choc, tu l'as terrorisée, et elle est malade du cœur et je sais pas quoi, tatata tatita. "Ok c'est bon !" je lui ai fait "Combien de jours j'ai travaillé pour toi ?" Il m'a dit "Quatre jours. Je lui ai dit "Combien, la journée ?" Il m'a dit " 50 euros". "Paye-moi" je lui ai dit. Il m'a dit "Non, on a donné l'argent à la femme pour qu'elle se taise". Ils m'ont pris deux cents euros comme ça. Une escroquerie complète, il n'y avait ni contrôleurs ni rien, j'ai failli mourir en sautant du premier étage, puis à cause de la voiture. Je me suis dit, je travaillerai plus.

Adam

Boire dans une maison hantée

Il y a eu une nuit, j'ai pris une bouteille d'alcool, je suis entré dans la maison, la vieille maison de mon grand-père. J'ai commencé à, comment... à boire. Un peu.

La lumière était allumée. Quelqu'un a éteint. Je me suis levé, je l'ai rallumée, il a encore éteint, deux fois ou trois fois comme ça. Je me suis dit : laisse tomber, je vais rester dans le noir.

Après, il s'est mis à me faire le coup d'ouvrir la porte. El-bab⁴. Je la refermais, il rouvrait. Je la refermais encore, il la rouvrait encore... C'était

⁴ La porte

en hiver, en janvier-février, il caillait. Il s'est mis à pousser. Lui il pousse, moi je pousse. J'ai fini par me dire : je laisse la porte ouverte. Je suis revenu, j'ai fini ma bouteille, normal ! Le matin, le deuxième jour, je me suis réveillé, la porte était fermée, la lumière allumée.

J'ai rien compris et personne m'avait rien expliqué, il y avait quelque chose avec cette maison. Le troisième jour, le soir comme ça, j'ai interrogé mon oncle. Je lui ai dit "Hier, à la maison, j'étais en train de boire et ça, ça ça..." Il m'a dit "La prochaine fois, tu fais pas entrer à boire là-bas, tu dis pas d'insultes, tu fumes pas de *shit*. Tu fais rien de *haram*⁵. Parce que la maison elle est habitée par un être, il est musulman, il aime pas que ce genre de bricoles se passe à l'intérieur de cette maison". Depuis, je ne suis pas retourné dans cette maison.

Adam

La maison hantée

On a parlé des fantômes, mais des fantômes, il y en a en bien ou en mal. Moi une fois, je suis allé chez mes grands-parents à la montagne, j'ai pris la bouteille de champagne, l'alcool avec moi, tranquille. Et là allez, boum ! J'ai appelé ma mère, je lui ai dit "Mais qu'est-ce qui se passe, là-bas ?" Elle m'a dit que c'était parce qu'il y avait des choses pas bien... L'alcool. Elle m'a dit "Les gens là-bas, c'est des gens bien, les fantômes, ils vivent là-bas, ils aiment pas que tu ramènes l'alcool, une fille, que tu parles mal. Par exemple, le soir, si tu fais à manger, mais que tu laisses le bordel..." Je suis entré une fois, deux fois, après, fini. Je suis plus jamais rentré dans cette maison et mes grands-parents, ils sont morts, et après, la maison a été fermée. C'était une maison différente d'aujourd'hui, une maison en terre. Ils ont le pouvoir qu'ils veulent, ils m'ont dit que certains sont des juifs, d'autres c'est des musulmans, ils font la prière et tout, mais c'était un esprit bienveillant, sinon, les autres, ils te frappent. Moi, ils m'ont pas frappé, mais il y a eu des trucs bizarres. On va aux toilettes, à la cuisine, il y a des choses bizarres... ça m'est arrivé deux fois.

Nabil

Le serpent apprivoisé

À la maison, chez mes grands-parents, dans la montagne, on a des champs, du raisin... Des carrés pour cultiver. Mon grand-père avait un

⁵ Interdit

carré là-haut qu'il appelait Hmar Bou Amar où il y avait du raisin, du bon raisin, du muscat. Il me disait "Je t'interdis d'y monter. Tu montes pas là-bas". Je lui disais "Mais pourquoi ?" Et puis, quand on montait c'était uniquement avec lui, qu'avec lui : il y avait un serpent là-bas, c'était le sien, il l'avait apprivoisé. Il lui mettait de l'eau. Un serpent !

Je m'en souviens bien, mon grand-père me disait "Jamais tu tueras le serpent, hein ?" Le serpent, si tu le touches pas il vient pas.

On a beaucoup de champs là-haut. On a des raisins, du muscat rouge. Et au-dessus, il y a la *jabya*,⁶ le truc avec l'eau, là où ils pressaient les olives. Et mon grand-père il me disait que le serpent venait là pour boire l'eau et il restait là. Alors il lui ramenait parfois des souris, comme s'il l'avait apprivoisé. Mon grand-père, ça faisait des années et des années qu'il le voyait, depuis qu'il était petit. Et toujours au même endroit.

Mon grand-père, jamais il tuera un serpent.

Nabil

Panne de bateau en pleine mer

J'étais à Alger à ce moment, et un jour je suis revenu voir trois amis. Moi je travaillais avec mon père, quand j'étais jeune, il avait un bateau de pêche, il pêchait la sardine. Ça faisait longtemps que j'avais pas vu mes amis et on est partis en mer, on est restés deux jours à Rengada, on est arrivés à Sidi Abdel Aziz (à Bouharoun). Moi, j'étais militaire à l'époque, alors j'étais là tranquille, on a amené à manger, la lune s'est levée, et on a levé les filets, on était en train de relever les filets et un hameçon est entré là, il est ressorti. Après, on a déchiré les filets, on est allés direct au port. Quand on est arrivés au port de Cap de Fer, il fallait qu'on rajoute douze heures au minimum, douze heures. C'était loin.

On est partis à l'hôpital. On a été obligés de retourner à la pêche, parce que ça coûte cher les filets, et là, c'est les problèmes qui commencent : ils reviennent du supermarché, il y en a un qui ramène du vin, l'autre des bouteilles de whisky, j'ai dit "Oh les gars, on boira après, moi j'ai peur en mer". On a bu, on a commencé à prendre le matériel, il y avait plein de poissons, moi je rigolais, j'avais jamais vu des gars comme ça, c'est des fous, j'avais jamais vu des malades mentaux comme eux, jusqu'à maintenant. Et le moteur il fait beuh, beuh, comme ça, il s'arrête à Cap de Fer, il n'y avait même pas le grappin...

Le vent s'est levé, le moteur marchait pas, je voyais que le ciel et la mer, on est restés trois jours comme ça. On a commencé à boire l'eau du moteur, et le troisième jour, vers quatre heures du matin, le vent est devenu fort,

⁶ Réservoir d'eau traditionnel en milieu agricole

il s'est mis à pleuvoir, c'était le mistral qui venait de Marseille, le vent qui peut te jeter sur les rochers, et vers cinq ou six heures, j'ai commencé à voir les lueurs de Sidi Abdel Aziz, en face. C'est des petits villages, moi je connais, j'y allais avec mon père, j'ai des repères avec les montagnes. Je dis aux autres "Ce village, c'est le village de Helala, à côté de Jijel.

Allez, on va partir, on va pas rester là avec les gars, on y va, on va pas rester ici, parce qu'après je te mange..."

On a plongé, un collègue et moi, vers sept heures du matin, et on arrive vers trois ou quatre heures de l'après-midi, et là, la peau, laisse tomber, elle est abîmée, heureusement que c'était un peu avant l'été. On a monté sur la montagne, on arrive à Helala, il n'y a pas de téléphone ni rien, moi je connaissais des gens, là. J'ai appelé un taxi, pas un taxi, un camion bâché, il m'a amené direct à Collo, el Qoll. Je me disais que si je faisais une déclaration à la Marine nationale, j'allais entrer en prison, parce qu'avec le code maritime, t'as pas le droit de quitter le bateau, c'est interdit, même si tu vas mourir, mais je l'ai quand même déclaré à la Marine, et ils ont ramené le bateau.

Trois jours, on est restés. Avec deux malades, ils sont complètement fous. Ils étaient restés sur le bateau. C'est moi et l'autre copain qui avons ramené les secours. C'est la Marine qui m'a dit que j'avais pas le droit de quitter le bateau. J'ai dit "Mais il n'y avait même pas de grappin, sur le bateau". L'autre, il avait laissé le grappin avec la bouée au port... C'était le bateau à mon pote. Moi, j'ai pas eu peur, mais sur le moment j'avais pas envie de mourir. J'ai nagé dix heures.

Nabil

Une autoroute, des oranges, un serpent

À l'époque on était petits – c'est une histoire qui m'a marqué jusqu'à maintenant. On allait, on marchait, quinze kilomètres, pour cueillir des oranges dans des jardins ; on allait voler des oranges.

Avant d'arriver dans les jardins, tu te retrouves devant une autoroute, les voitures elles allaient à 120, 140. Il y avait un tunnel, mais on voulait pas le prendre. On faisait des paris, on disait qu'il fallait traverser cette autoroute, tu comprends, pour voir qui avait pas peur. Une fois, on traverse. Normal. On arrive dans les jardins et on prend des oranges. Un d'entre nous voit un serpent... Il avait la tête dans un arbre et la queue là-bas dans un autre. Ouais ! il avait élu domicile là. L'un d'entre nous crie. On devait être cinq ou six. Il a crié le pauvre, j'ai vu le serpent, on a eu peur et on s'est sauvés en courant. On est arrivés à l'autoroute et on était tellement terrorisés qu'on a traversé vite et un d'entre nous une voiture lui est rentrée dedans. Elle allait à 160, elle lui est rentrée dedans, c'était une femme... Le pauvre, handicapé jusqu'à maintenant, il marche pas.

Il a quarante ans. Le pauvre, il se déplace en fauteuil roulant depuis ce moment-là, quand on était petits.

Voilà. Cette histoire, j'arrive pas à l'oublier. C'était mon voisin, on allait ensemble à l'école, le pauvre.

Samir

Ma copine était ensorcelée

Ma copine, elle faisait des choses bizarres. Elle dort, elle crie toute seule, elle voit des choses, surtout au coucher du soleil, elle crie, elle parle. Je suis devenu fou avec elle. Je me souviens, le matin elle était normale, toute la journée elle me parlait. Et la nuit, elle entrait dans le lit, elle commençait à le faire. Elle était possédée. Envoûtée, ensorcelée. Elle me sortait des trucs "Ils parlent de moi, ils me font des choses". Je lui disais "Qui parle de toi ? Y a personne, on n'est que nous deux". "Ils parlent de moi, regarde". Bizarre, cette fille.

Je suis allé voir un imam, Boulevard National à Marseille. Je lui ai dit "Cheikh !"⁷, voilà l'histoire..." Il est venu à la maison, il a vu ce qu'il y avait. Il a regardé son visage et il a dit "Elle a une tête normale, c'est sa mère qui lui a jeté un sort". Il l'a désenvoûtée. Il a parlé avec elle, dit que c'était pas elle qui parlait, il lui a lu des passages du *Coran*.

On aurait dit une voix, pas la sienne, la voix d'un autre. On l'a attachée à deux, avec mon copain. Au bout de trois jours, une semaine, ça allait mieux.

Samir

Camping à Oum Tbour

On était petits, on avait 15, 16 ans, on a fait du camping. On est allés vers el-Qala, tu connais ? el-Qala, c'est la frontière avec la Tunisie. C'est derrière el-Qala, un coin qui s'appelle Oum Tbour.

On arrive, on se gare et un type vient nous prendre en flouka⁸. On charge nos affaires dans la flouka et il nous emmène sur une plage. On peut pas y aller à la nage, on peut pas passer par la forêt – dans la forêt, il y a les hyènes ; la hyène, ça me fait peur. Il nous a donc emmenés, on avait notre nourriture, nos affaires, notre tente, on a tout mis dans la flouka. C'était une mer tout le temps agitée, tout le temps ouverte, pleine de vagues. On est arrivés sur place, on a mis notre tente, on l'a bien dressée

⁷ Marque de respect.

⁸ Barque.

et tout. On a passé un jour, deux, trois, impec. Tu pouvais pas nager trop loin, c'était une mer avec beaucoup de courant.

Au bout d'une semaine, c'était une nuit, il a fait une chaleur, tu aurais dit qu'il y avait le feu dans la mer. Le vent s'est mis à souffler et tout est devenu d'un rouge ! C'est devenu tout rouge sous la mer qui s'est mise à dégager de la chaleur. On a eu peur, nous, on s'est dit : c'est la fin du monde. Le monde était rouge, le ciel rouge, le vent chaud, chaud, chaud. On aurait dit un volcan, tu vois, comme un volcan. On a eu peur, nous, on n'a pas pu se sauver, on s'est dit : on se sauve par la forêt. Mais on a peur, il fait noir, pour aller par où ? On est restés, on s'est enfermés dans la tente, on a passé toute la nuit à avoir peur. Jusqu'au matin. Puis on est sortis, il y avait plus rien, la mer était retombée. Le temps s'était éclairci, normal. Voilà l'histoire.

Et la fin de l'histoire c'est qu'on était deux groupes à camper. Nous, après ça, on est partis mais dans l'autre groupe, ils ont eu deux morts, noyés. Oui. Ils les ont emmenés à l'hôpital d'el-Qala et leurs copains nous ont appelés au téléphone pour nous le dire, les pauvres. Une mer comme j'en ai jamais vue de ma vie.

Aujourd'hui, c'est interdit de camper là-bas. Deux gars sont morts, les pauvres.

Samir

Chems el-Hamra

Écoute ! J'ai une histoire à raconter. J'ai perdu mon ami, mon ami intime. Moi j'ai arrêté l'école en 95, je travaillais avec mon frère, grâce à Dieu, avec mon grand frère pompiste. Chaque week-end on sortait le soir, j'avais 18 ans, il y avait une discothèque qui s'appelait Chems el-Hamra. Soleil rouge, ouais.

C'était en 98, cette histoire. J'avais un pote, il s'appelait Samir, c'était lui mon ami intime, on était tout le temps ensemble. Son père avait pas à se plaindre, il avait acheté à ce moment-là une 306, à l'époque c'était pas rien, une 306, en 98 tu vois bien ! On sortait souvent, je le suivais à Chems el-Hamra, et le week-end, c'était le jeudi soir à l'époque. Jeudi-vendredi.

Une fois, j'avais fini le boulot, on avait trimé toute la journée, je suis rentré à la maison pour me doucher et me saper, alors ma mère m'a dit "Chaque week-end, le soir tu sors, par-ci et par-là et je sais pas où tu vas...". Tu connais nos parents, ils aiment pas... Et lui, il est venu avec deux autres copains. Ils étaient en bas, il m'a appelé, il sonnait "Allez, viens, on sort ce soir". J'ai enlevé mes fringues et je lui ai dit "Laisse tomber, je me suis bagarré avec la mère, j'y vais pas". Il m'a dit "Comment ça ? Quoi ?" Je lui ai dit "Laisse tomber, emmenez machin avec vous. Ils sont allés chercher un quatrième type et ils y sont allés. Moi, je me suis dit ils sortent, c'est bon.

Le lendemain, je me réveille, je descends, je vois du monde devant chez lui, devant leur bâtiment, vraiment beaucoup de monde. Qu'est-ce qu'il y a ? Je m'avance pour demander et on me dit "Samir est mort". "Quoi ?... Comment il est mort !?" Ils m'ont dit "Il a eu un accident".

Je voulais pas le croire. Ils m'ont dit "Il est mort, lui, Raouf, Tarek et le quatrième était handicapé. Ils ont eu un accident, ils sont rentrés dans un arbre". Il y avait un virage, ils sortaient de discothèque, il a tiré le frein à main, il s'est encastré dans un arbre, le pauvre. Je voulais pas le croire. J'étais en état de choc. C'était mon pote, mon ami intime, pendant une semaine j'ai rien dit, rien, j'ai pas mangé, pas bu.

Depuis ce jour-là j'ai arrêté l'alcool. Depuis 2001, rien, j'ai plus rien bu jusqu'à maintenant, rien, j'ai arrêté la boisson, tout. Il a laissé une fille, la pauvre, une petite, quand je la vois je repense à lui.

Samir

L'étranger malade

Tu sais, j'ai un copain au pays, le pauvre, il est tombé malade, du jour au lendemain, à 27 ans, ils lui ont dit "Tu as le cancer". Il avait un boulot, bien, ça allait pour lui, ils avaient un magasin et tout... Il était dégoûté de la vie, plus rien ne comptait... Le médecin lui avait dit "Toi, dans six mois, c'est bon..." Un mec fini. Il était anéanti.

On l'encourageait, normal. "Ça va aller mieux !" "Dieu te vienne en aide !" "Inchallah", jusqu'au jour où des types sont venus avec des barques. Lui, il leur a dit "J'en ai marre, condamné pour condamné, je vais en Europe, peut-être qu'ils pourront me soigner et tout". Il est monté dans une barque, il a pris la mer et il est arrivé ici. Il est venu en Italie, puis d'Italie à Marseille.

Il a fait un bilan, ils lui ont dit "T'as rien, qui t'a dit que t'avais le cancer ? T'as ni cancer, ni rien". Il leur a répondu "En Algérie, on m'a diagnostiqué un cancer !" Il est comme revenu à la vie. Il a appelé sa mère pour lui dire "J'ai fait un bilan, j'ai vu un médecin et il m'a dit "tu as pas le cancer". On aurait dit une seconde naissance pour lui, le pauvre. Il était heureux, il a changé d'humeur, il a repris du poids. Il a fait la connaissance d'une Française, ils se sont mariés et ils ont eu une fille. Et puis il a eu un problème avec elle. Il l'a frappée, elle l'a dénoncé et il s'est sauvé en Suisse.

Moi j'ai plus eu de nouvelles de lui, jusqu'à ce que j'entende dire qu'il était mort du cancer, qu'ils l'ont retrouvé mort dans son appart en Suisse. Bizarre. J'ai eu du mal à le croire. En Algérie, ils lui ont dit qu'il était malade, en France qu'il avait rien et il a eu un cancer en Suisse. Ils l'ont ramené mort au pays, Dieu ait son âme.

Samir

Des entrailles de la mer

Tout le monde est au courant de cette histoire. Écoute, laisse-moi te raconter. La mer à Bizerte, elle est pas comme partout ailleurs. Rapport au matos qu'elle recrache.

Une fois, j'étais petit, je suis allé en vacances à Raf Raf. Moi, papa et toute la famille. On marchait au bord de la mer, sur la plage. On regardait la mer, les vagues, comme ça et on voit un type gonflé. On s'est approchés, il était mort. La mer elle fait aussi ressortir de la poudre et du shit, c'est connu, tout le monde le sait. Les gens marchent au bord de la mer, ils trouvent du chichon, ils le ramassent.

Un jour, un type trouve de la poudre, il se dit que c'est de la peinture. Il l'embarque, rentre chez lui, prend un seau, met la poudre dans le seau, rajoute de l'eau et se met à peindre. C'est une histoire vraie.

Halim

Les craies de couleur

J'étais en quatrième année élémentaire, ou cinquième, j'ai oublié. Je suis allé voir la maîtresse, elle m'a dit "Va voir l'autre maître pour qu'il te frappe". Je lui ai dit d'accord, alors j'y suis allé et je devais lui dire "Mets-moi une raclée". À la place je lui ai dit "Vous devez me donner deux bâtons de craie de couleur, c'est la maîtresse qui a demandé". Je suis retourné en classe avec mes deux bâtons de craie de couleur en faisant comme ça, genre j'avais pris des coups. Après, on est sortis dans la cour, et avant de revenir en classe, elle lui a demandé "Halim est venu te voir, tu l'as frappé ?" Il lui a dit "Non ! Il m'a demandé de la craie de couleur". Après ils m'ont exclu trois jours.

Mais je venais quand même. Je demandais au surveillant de ne rien dire et quand le directeur venait me chercher, je me cachais sous la table pour pas qu'il me voie. Et puis je continuais à suivre les cours. Il me disait "T'amèneras ton père", "T'amèneras ta mère". Je lui répondais "Maman est en France", "Papa est en France", "Y a pas mon frère" pour pas que mes frères me frappent. Après il m'a fait peur. Il m'a amené la statue-là, il me faisait peur avec la statue, il me poussait vers elle. Après j'ai amené ma mère.

Halim

Retour de la plage

Une fois on est allés à la mer, mes copains et moi, quatre mecs en voiture. On a dragué deux filles, elles habitaient vers chez nous à la Goulette, et on est repartis vers Sidi H'ssine.

Mon copain il était défoncé, on en avait tous pris, des cachets. On était six avec les deux filles. Et dans le virage quand tu arrives au rond-point de la Goulette avec les rails, tu sors, avant el-Battah (ils l'ont enlevé maintenant), il y avait un virage. Je lui ai dit "Fais gaffe". Mais il est monté sur le trottoir et moi j'ai eu peur, je te mens pas, j'ai eu peur de passer par le pare-brise. Je me suis accroché à la voiture, j'ai passé ma main par la vitre et là, la voiture se retourne de mon côté, à droite.

Pas une blessure, personne n'a rien eu, à part moi, je me suis bousillé la main en m'accrochant.

Halim

Accident de moto

J'étais fin bourré. Ça m'est arrivé, officiel ! Ma sœur était derrière, en voiture, moi devant, à moto et je suis rentré dans une voiture ou je sais pas... Je n'ai aucune idée de comment ça s'est passé. Il y avait quelque chose dans mon ventre qui se soulevait, ils se sont dit "ça y est, il est mort". Et c'est là que tu crois en Dieu : il y avait une femme à la pompe à essence à côté, elle était infirmière ou docteur, elle est venue en courant et elle leur a dit "Poussez-vous ! Poussez-vous !" Elle m'a ouvert la bouche et m'a tiré la langue pour que je meure pas.

Je te jure que c'est comme ça que ça s'est passé. Et le lendemain je me suis retrouvé allongé à l'hôpital. Je savais pas où j'étais. Je vois ma mère. Je lui dis "Qu'est-ce que je fais là ?" Elle me dit "T'es presque mort".

Après on s'est mis à retourner ciel et terre pour retrouver la femme pour lui offrir un demi agneau, parce que c'est elle qui m'a sauvé la vie. S'il y avait pas eu cette femme... Dieu bénisse ses parents !

Les gens croyaient que j'étais mort, je tressautais de tout mon corps, je te dis pas ! Tu comprends, je pouvais pas ouvrir la bouche moi-même. Mais elle, elle savait faire, elle m'a attrapé comme ça, ma langue je l'avais presque avalée, elle l'a attrapée et elle a tiré. La trace de son ongle est restée dedans. Après elle leur a dit "Il vivra".

Halim

Harga

C'était en 2007, des types de mon quartier ils ont pris un zodiac. La première fois, ils sont allés à Bizerte pour passer en Europe et ils se sont fait arrêter par la police. La fois d'après, je sais pas d'où ils sont partis, en zodiac pour aller en Italie. Ils sont restés quelque chose comme quatre jours ou cinq jours, au milieu de la flotte. Ils avaient cassé leur moteur. Ils étaient perdus au milieu de la flotte. Ils ont allumé un feu et tout. Un d'entre eux, il s'appelait Saksaka, Dieu ait son âme, il est mort. Il est mort de peur. Après, la police est arrivée en bateau et elle les a ramenés au sec.

Trois types de notre quartier, et l'autre, il était mort, Dieu ait son âme, Les deux autres, l'un s'appelait Marwan et l'autre on le surnommait Ouled Khemis. Le mort ils l'avaient gardé avec eux tout le long du voyage, ils l'avaient tiré de là, l'avaient ramené sur la rive mais avec la police, après, ils ont fait semblant d'avoir la tête qui tourne et ils se sont échappés. Après ils l'ont enterré en Tunisie, Saksaka, Dieu ait son âme. Quatre jours ça a duré, j'étais pas avec eux mais il m'ont montré les traces, ils se sont fait bouffer par les poissons.

Halim

La belle vie

Papa est parti tôt, on était petits... Il est parti et, Hamdullah⁹, il a subvenu à nos besoins. Dieu soit loué, on était six frères, trois filles, on a jamais eu besoin de personne, il nous a donné une belle vie, il nous a tout acheté, il venait en vacances, il nous achetait tout, nous ramenait des bonbons, on était petits, il nous emmenait à Raf Raf, à Raouad, partout. Hamdullah. Une belle vie.

Et il buvait pas. J'ai 31 aujourd'hui et jamais j'ai vu mon père avec une bouteille de bière ou boire quoi que ce soit. Et comment t'appelles ça en français le "haj"... il y est allé avec ma mère, il sont allés à la maison du Seigneur, ils y sont allés, et c'est bon. Il est tranquille à la maison maintenant. Il fait des aller-retour, il ne supporte pas la France, il vient ici, vite-fait, il vient pour les papiers et il repart au pays. Même pour la mer ici, il y va la nuit, en France, la mer, il y va la nuit, il vient, il reste dans son coin, il nage tout seul et il repart.

Avant, il ne nous emmenait jamais en France. Mais aujourd'hui il nous loue une maison, ici, à Sainte-Maxime, il nous a dit que c'est chez nous. Il s'en veut maintenant, quand il a vu qu'on n'avait pas les papiers.

⁹ Grâce à Dieu

Il a dit "Mes enfants, pardonnez-moi".

Mon père, je lui dis "Donne-moi de l'argent" il me donne. Aujourd'hui encore, je lui dis que j'ai besoin d'argent pour rentrer, il me donne. Et puis on a une ferme à la montagne, on a des oliviers, on a tout, Hamdullah mon Dieu.

La belle vie.

Il nous mettait dans la voiture et on allait à la mer. Parfois il faisait deux voyages, sinon mes frères, les autres, avant qu'ils n'aillent en France, les grands, parfois ils restaient à la maison, et puis quand ils voulaient nous rejoindre, en vacances, ils prenaient une moto, normal ! Ils venaient à Raf Raf, pas loin de Bizerte, à côté. Raouad. Ils prenaient une moto de location. Ils passaient le week-end avec nous, après ils rentraient, sinon on se ferait voler après. Ils volent la maison, si on part tous. Toute la famille. Ma mère porte beaucoup d'or.

Moi-même, je suis fou d'or. J'ai quatre bagues, moi. J'ai une Cartier comme ça. Depuis que je suis petit, j'adore. L'or. Même ici, au greffe, j'en ai. Normal ! Ma mère, elle en a plein, de l'or. Ma mère des fois, les gens ils la voient, ils veulent le lui arracher, mais ils savent qu'elle est à moi – je veux dire que c'est ma mère, c'est la mère de Halim... – laisse tomber ! Parce que moi je suis un maboul au bled. Je frappe à coup de barres de fer, de tout, moi. Hamdullah, j'ai été pris et j'ai pu sortir du poste.

J'ai fait plein de trucs. Après ils m'ont dit, mes grands frères et papa "Tu as épuisé ta mère, tu nous fatigues tous, allez !" Papa, il m'a dit "Si tu veux, va, fous le camp, prends la mer, vas te tuer, tu veux combien ?" Il m'a donné trois millions. Je suis parti en Libye, en 2009. Je lui ai dit "Papa ! Y a un type, je le connais, il fait passer les gens". Il m'a dit "Et il va pas te piquer l'argent ? Je veux voir ce garçon !" Je lui ai ramené le garçon. Je l'ai laissé lui parler. Il lui a donné l'argent et j'ai tracé. J'ai passé trois mois à Lampedusa, après j'ai trouvé une voiture, direction Vintimille. Je retrouve mon frère, il me prend dans ses bras, il m'embrasse, il m'emmène chez lui, jusqu'à présent il y habite, au centre-ville. Ici en France. Il est venu en 2001. À Sainte-Maxime.

Au centre-ville. Tu connais le Bar de la Gare ? La Poste nouveau ? J'habite derrière le parking où le type vend des fleurs. Je vois tout le monde, des fois je veux pas qu'on me voie, je me recule et je fume alors qu'il y a tout le monde qui passe, et tout. Je te jure. Jusqu'à aujourd'hui, on vit la belle vie. On se bourre la gueule, mon frère et moi, on boit ensemble, on fume ensemble, normal ! Mais je l'estime, je peux pas dire de mots inconvenants devant lui, je peux pas... tu vois ! On boit, on prépare le dîner, on rit. Ils en reviennent pas les gens, ils nous disent "Vous êtes pas frères, vous êtes amis". Jusqu'à aujourd'hui.

Hamdullah voilà.

Une fois, avant, je suis allé chercher un travail, un travail légal, j'y suis allé en espadrilles comme celles-là mais déchirées un petit peu. L'autre il me regarde. "Quoi ? T'es habillé en baskets et tu viens..." Il m'a parlé mal.

Dehors, je te pisse dessus, frère ! Je travaille pas pour soixante euros, vas-y. J'aime pas qu'on me crie dessus, c'est tout. C'est une éducation. Depuis que je suis petit, j'aime pas qu'on me crie dessus. Travaille ! Travaille ! C'est bon, je suis pas un âne moi. Jamais j'ai travaillé, moi, au bled.

Avant, quand j'étais petit, j'ai été mécanicien de voitures. Maintenant je connais un peu la mécanique. Moi, un scooter, un cinquante, je le démonte complètement, et je le remonte. Tout seul j'ai appris, parce qu'à 17 ans j'ai acheté une mobylette, neuve. Une Peugeot. Une 103. Aujourd'hui j'ai 31, et je l'ai eue à 17 ans. Ma mère me l'avait achetée toute neuve. Parce que je voulais aller en France. Je te raconte pas de salades : mes frères étaient montés en France. Ils l'avaient fait dans mon dos. Le dernier, je le croise, Nasser, il était en costume, je lui dis "Tu vas où comme ça, frère ?" Il me dit "Tiens, de l'argent !" Qu'est-ce qu'il lui prend ? je me suis dit. Il me donne de l'argent, il est fou ? Après il me dit "Je vais me fiancer". Sa copine, je la connaissais. "Dieu t'accompagne", je lui fais. Je te jure. Et puis je suis allé à la mer, c'était le pied, j'ai pris un car – il y avait un car qui faisait sidi H'ssine La Goulette direct, ça coûtait quoi, six cents francs. Et le soir, mon frère a appelé, au fixe "C'est Nasser". "Nasser ! Alors, t'es fiancé ?

Tu reviens tard ?" Il m'a dit "Tu vas rester tout seul maintenant, tu vivras tout seul". "Comment ça, je vivrai tout seul ?" je lui ai demandé. Il m'a dit "Je suis en France, là. Je suis en France avec papa et mes oncles, me casse pas les pieds". J'ai pris le téléphone et baam. J'ai dit "Moi aussi, je vais en France". Ma mère m'a dit "Non, reste avec moi, je t'aime mon fils". J'avais 17 ans. Elle m'a dit "Qu'est-ce que tu aimerais ?" "J'aimerais une mobylette" je lui ai fait. Elle m'a dit "D'accord, tu vas bosser". Elle m'a emmené travailler dans un truc de pièces détachées, une dame qui vendait des scooters de mer. Elle aussi elle m'aimait bien, elle s'appelait Hanan. Et j'ai travaillé chez eux quelque chose comme trois, quatre mois... J'ai dit à ma mère "J'en peux plus de prendre le bus. Les gens, tous les jours, je leur fais des problèmes, ils vont me mettre en prison. Y en a marre !" Elle m'a dit "Dimanche je t'achète une mobylette". Elle a mis neuf cent mille sur la table. "Allez, prends ta mobylette", elle m'a fait. Neuve. Hahaha ! Je la ramenais dans le salon. La mobylette, la 103 Peugeot, je la ramenais dans le salon, et ma mère qui faisait "Ça sent l'essence". "Mais non, c'est ma mobylette." La voilà, la belle vie.

Halim

Courses de mobylette

C'est pas une histoire de la belle vie. La belle vie c'est bien, sauf qu'on est en prison. Alors c'est plutôt une histoire de mobylette. La belle vie, c'est quand on est dehors. À chaque fois, on essaie de se faire une belle vie et on se retrouve à dormir ici.

J'avais des copains qui s'achetaient des mobylettes ; moi je travaillais

puis mon patron m'a payé et j'ai acheté un cadre. Comme il n'y avait pas les magasins là où j'étais, je montais à chaque fois jusqu'à Blida pour trouver les pièces. J'achetais les pièces, je redescendais chez moi, je remontais, tout avec mon frère. Après on l'a démarrée la mobylette, on l'a essayée, elle marchait presque bien, on a fait un rodage pendant un mois et demi parce que les pièces étaient neuves.

On l'a testée, elle allait presque jusqu'à 130. Mais on l'a gardée même pas deux semaines, mon frère a eu un accident avec. Parce que ça freinait pas... À force de marcher à 130, tu freines, mais il y a plus rien. Mon frère il a freiné avec le guidon. Avec l'embrayage au pied, pour la ralentir. Il est tombé, la mobylette est partie sur le côté. Là, lui et moi, on a arrêté. Lui, il est resté un mois et demi à l'hôpital, il avait pas de casque, il est tombé sur la tête, il a failli mourir. Et moi, j'étais là, je rigolais, je savais pas... Je l'ai rejoint avec la mobylette de mon collègue, lui, mon frère, il était par terre, comme ça, je suis devenu fou. Sur le coup, je l'ai même pas regardé, lui, j'ai regardé la mobylette. Je l'avais payée presque 9 millions, les pièces et le cadre. Je l'ai emmené à l'hôpital, puis après j'ai racheté un cadre, je l'ai remontée et j'ai pu faire des courses.

On faisait des courses sur l'autoroute, il y avait des voitures, mais pas beaucoup. C'était la route entre Ténès et Chlef, il y avait beaucoup de virages. On était quinze ou vingt mobylettes mais sur l'autoroute les voitures restaient derrière nous, il n'y en avait pas devant, comme ça, si quelqu'un tombait, il passait pas en dessous d'une voiture. Le guidon, il était serré, le conducteur il était presque couché sur l'avant de sa mobylette, la tête sur le guidon et sans casque, des fois avec un casque de l'armée. Moi, j'ai eu des accidents dans ces courses.

Certains bloquaient la route, des fois pendant des heures. C'étaient des jeunes qui voulaient s'amuser et il y en a qui faisaient ça pour gagner de l'argent, la plupart, avec des gens qui pariaient. Il y avait des spectateurs qui nous suivaient avec les voitures.

Hanifa

Perdus au Mali

J'ai fini l'école à 13 ans. Pendant six mois j'ai pas été à l'école et je traînais avec mon oncle ; mon oncle, il fume du shit, il boit de l'alcool, il faisait du business et tout. Il m'a proposé d'aller avec lui au Maroc, moi j'étais petit, j'avais pas de père, pas de mère, j'étais chez lui. Je l'aimais bien, c'est lui qui m'a élevé parce que mon père était en France, il travaillait, et ma mère était avec mes frères. Mais moi je m'entendais pas avec eux, je restais avec mon oncle à boire de l'alcool, à fumer du shit, et mes frères ils aimaient pas que je parle avec mon oncle. Si j'avais dit à ma famille que j'allais vivre avec mon oncle, ils m'auraient

attaché... Mon oncle c'est un niqué dans sa tête. Alors je suis parti avec lui au Maroc, on a fait la route et après c'est parti en couille, là-bas... Parce qu'on est partis chercher des trucs là-bas.

Il traitait avec des Marocains et les Marocains ils ont retourné l'affaire contre nous, contre mon oncle, alors que mon oncle ça faisait des années qu'il travaillait avec eux. Ils voulaient pas donner la marchandise, ils ont vu que mon oncle avait de l'argent, ils voulaient l'argent avant de donner les trucs ; mon oncle il a dit non, il a dit "Donnant-donnant". Il a tiré sur eux et les Marocains ont tiré sur mon oncle, ils ont tiré sur la voiture, j'ai failli mourir. J'ai pris le volant, alors que j'étais petit, j'avais du mal à avoir les pieds sur les pédales. Mon oncle il est rentré dans la voiture en vitesse, j'ai démarré d'un coup, on est allés jusqu'au Mali. On y est restés presque trois mois avant de rentrer en Algérie.

Mon oncle, il savait se débrouiller mais au Mali, on était en galère, on n'avait pas de sous pour remettre de l'essence dans la voiture. On a travaillé sur les marchés, on a volé et des gens nous ont aidés. Ma famille ne savait pas si j'étais vivant ou mort, on n'avait pas de téléphone ni rien. Moi, je connais pas le Mali, c'était une petite ville près de la frontière, on est restés presque trois semaines là-bas. On dormait dans la voiture, on n'avait plus d'essence, j'ai maigri, je suis devenu comme ça. On a mis trois mois pour rentrer.

Après, dès qu'on est arrivés à Oran, mon oncle s'est fait arrêter par les gendarmes et moi aussi ils m'ont emmené au poste de police, parce qu'il y avait des balles sur la voiture. Mon oncle, il a pris presque huit ans, il était recherché en Algérie, et moi ils m'ont relâché.

On me reconnaissait pas, ma mère me reconnaissait pas tellement j'avais maigri. Pour moi, après, c'était fini, je voulais plus faire ça. J'ai travaillé trois ans comme receveur des bus puis je suis venu en France, mais je voulais pas être en France, j'étais bien en Algérie.

Mon oncle, il est ressorti. Il m'envoie des lettres, je parle avec lui. Il fait la prière, il est marié, il a des enfants et tout, et moi je suis là, en prison.

Hanifa

Le plafond de la prison

En fait, j'étais ici à La Farlède, j'avais fait à peu près six ou sept mois, après ils m'ont transféré aux Baumettes. En tout, j'ai pris quinze mois de prison, j'en ai fait sept ici et le reste je l'ai fait aux Baumettes. Et quand je suis arrivé là-bas, c'était pas comme ici, ça avait rien à voir. C'était pas propre, il n'y avait pas de douche dans la cellule, il y avait de la merde, des cafards... Je croyais que ce serait comme ici, mais la douche on la prenait deux fois par semaine, lundi, mardi ou vendredi.

Ils m'ont mis dans une cellule avec un collègue à moi, un mec de mon quartier et c'est lui qui m'a dit "Regarde le plafond". J'ai dit "Pourquoi tu me demandes de regarder au plafond ?". Il m'a dit "Tu connais pas ce signe ? C'est le signe du cercueil". Il a commencé à m'expliquer et à force de regarder, j'ai vu : le plafond avait la forme d'un cercueil ! C'est le plafond, il est pas droit, il est comme ça, il a la forme d'un cercueil.

Le soir c'était toujours pareil, j'entendais des bruits sur les barreaux comme le font les surveillants, j'essayais de regarder et il y avait personne ; des fois j'entendais des bruits, des trucs bizarres, j'essayais de regarder, il y avait personne. C'est un truc de fou, là-bas. Et ça a duré dix mois comme ça.

Après, j'ai changé de cellule, mais c'était pareil. Même du côté travailleurs c'était pareil. J'entendais des gens qui marchaient, des bruits sur les barreaux et il y avait personne. C'était sur le coup d'une heure et demie du matin... Je sais pas expliquer ça. Alors moi j'avais un livre de prières, le *Coran*, à chaque fois je lisais et je faisais la prière pour me protéger de ça.

Il y a personne enterré là-dedans, c'est la structure, la forme de la cellule. Vous allez dans n'importe quelle cellule c'est comme ça. Moi, j'ai pas demandé aux gens pourquoi c'était comme ça mais mon codétenu, les bruits ça lui faisait ni chaud ni froid. Il me disait : "Ferme ta gueule et dors".

Hanifa

L'école à l'abandon

Quand j'étais petit, près de chez nous, il y avait une école. Ils la refaisaient complètement. La reconstruisaient. On y allait, on enlevait le carrelage de l'école, le carrelage par terre, pour faire une cour devant la maison, ça aurait été bien, pour jouer au ballon...

Mon grand frère il me serrait la vis. Quand il m'attrapait, il me frappait. Il me frappait tout le temps. Il me disait : "Tu vas pas là-bas. Va pas chercher de carrelage". Moi j'y allais pour le carrelage mais pour nager aussi, il y avait une piscine. Chaque fois qu'il m'attrapait, il me frappait, mais moi j'avais pas peur de lui. Normal ! Je lui disais "Cogne toujours". Il me frappait fort. Pour de vrai. Mais j'y retournais encore. J'enlevais encore du carrelage, je me baignais, il m'attrapait encore un coup, il me frappait, il repartait et je reprenais du carrelage jusqu'à ce qu'il finisse par ne plus rien me dire. Quand il a arrêté de m'embêter j'ai continué à prendre du carrelage, à nager et je rentrais chez moi. Normal !

On a fini par se faire une cour pavée devant la maison où on jouait au ballon, tranquilles. Et puis les gens de la mairie ont commencé à venir à l'école pour attraper ceux qui prenaient le carrelage. En principe, ils avaient rien à dire, ce carrelage devait être détruit de toute façon. Les gendarmes sont venus et ont attrapé des types que je connaissais.

Moi et quatre autres copains on a réussi à s'en tirer, en sautant à un endroit... Voilà l'histoire, mon frère voulait être sévère avec moi, il me disait "Tu vas pas là-bas", mais moi j'y allais. J'avais pas peur.

Anis

Traversée en mer

J'avais 17 ans, je vivais en Syrie. Je restais dans mon coin, je cherchais pas les problèmes. Après j'ai pensé, je me suis dit : il faut que je parte parce qu'il y a la guerre. J'ai quitté la Syrie pour aller en Égypte. Je suis arrivé, je devais travailler et me faire de l'argent pour entrer en Libye. J'ai travaillé un peu, j'ai dû rester trois mois et je suis entré en Libye, j'y suis resté un peu, là aussi.

J'ai commencé à poser des questions, à demander aux gens comment on faisait pour partir en Europe, j'ai rencontré un type, il s'appelait Hocine, il m'a montré. Il m'a dit "Tu veux partir en Europe ?" Je lui ai dit oui. Après il m'a dit "T'inquiète pas, je t'appellerai". En attendant, j'ai trouvé un boulot, je bossais sur un chantier. Je travaillais dans la peinture et la maçonnerie. Puis il m'a appelé, il m'a dit "Si tu veux sortir par la mer, y a quelque chose de possible". J'y suis allé, j'ai rencontré les gars qui devaient partir avec nous. On était dix-sept personnes. On s'est mis d'accord. C'était la route de Dieu. On a attendu dans les rochers que la barque arrive. Il y avait deux copains, deux types que j'avais connus en Libye. Après on s'est levés, on a prié – deux génuflexions. Vers onze heures et demie, la barque est arrivée, on est montés et on est partis.

On est restés en mer trois jours. Le premier jour s'est déroulé normal. La mer était un peu agitée. Le deuxième jour il a éteint le moteur, la mer était démontée. Les vagues étaient hautes, tout le monde avait peur. Après, celui qui conduit nous a dit "C'est bon ! Il est possible qu'on meure. On s'en remet à Dieu". Il nous a demandé "On revient ou on continue ?" Tous, on lui a dit de continuer, à la vie à la mort. Qu'on arrive ou pas. Puis le moteur s'est arrêté et c'est l'histoire de la bougie, la bougie qui fait marcher le moteur. Il devait la changer pour relancer le moteur mais elle est tombée à l'eau la bougie, alors que c'est elle qui devait nous amener au bout ! Mais il a rattrapé la bougie, il l'a montée et le moteur a démarré. La mer était en furie. Il nous a dit "Ça y est on est morts". On lui a dit "Fais pas attention, continue. À la vie, à la mort". Et puis on a vu un bateau, un gros bateau. On crie, on crie, on crie, rien. Personne ne nous a entendus. On a continué à avancer vers notre but, et puis on a vu une montagne, Cagliari, et il a dit "On est arrivés en Italie !". Ça c'était le matin, on est arrivés en Italie l'après-midi.

La première plage, elle était comme pleine de bombes – tu vois ? – interdit d'y accoster. On est repartis, on a trouvé une deuxième plage.

Il y avait des gens qui nageaient, des Italiens. On est descendus les voir, certains ont donné de la nourriture, d'autres de l'argent mais ils se sauvaient. Je ne sais pas ce qu'ils pensaient de nous. On s'est arrêtés sur une troisième plage. Un type est venu vers nous, il nous a dit "Non, vous accostez pas là, retournez d'où vous venez". "Comment ça, on retourne ? on lui a dit. Où retourner ? On est venus en Europe, personne n'a le choix". Il y avait un Palestinien avec nous.

À la plage d'après, on s'est fait pincer. La police est venue, certains se sont fait arrêter. Moi et deux autres on s'est sauvés dans la montagne. On a tourné, tourné et le lendemain on est allés dans un hôtel, on a pris une chambre. Ils nous ont dit que si on appelait la police ce serait mieux. On l'a fait, ils sont venus et ils nous ont emmenés au Centre. Après ils nous ont laissé partir et on est venus directement du Centre en France.

À Cagliari, moi, ils m'ont emmené dans une maison. J'étais mineur à l'époque. Je vivais avec deux enfants en Italie. Après ils sont venus me voir, ils m'ont dit "On va te faire des analyses, peut-être que tu n'es pas mineur, que tu es majeur". Moi je les ai pas attendus, je me suis sauvé. Ils m'ont dit ça la police, alors j'ai filé. J'ai pris le bateau. J'ai acheté un billet. Je suis allé à Genova et de Genova je suis venu ici en France. Voilà.

Anis

La Place d'Armes

— C'est pas une histoire d'un personnage, c'est une histoire d'un lieu.
— Ça se trouve en Algérie, ça ressemble un peu à Marseille, au Panier, à la Canebière, il y a un port à côté. Moi j'y suis allé, j'étais jeune, j'y allais pour vendre les passeports, là-bas... J'avais un peu d'argent, j'étais allé voir un jeune à l'hôtel, il m'avait fait un tatouage et là j'y suis retourné pour effacer le tatouage, avec l'allumette et de l'acide. J'avais peur que mon grand-père et ma mère ils voient ça, alors il l'a effacé. Un hôtel sur la place d'armes. Je l'ai fait à la Place d'Armes et après je l'ai effacé à l'hôtel.

- C'était dans la Rahba !
- La Rahba !
- Elle existe encore !
- La Rahba, ils l'ont rasée. Ça existe plus.
- Ça existe encore, la Rahba !
- Ils l'ont enlevée.
- Il y a les escaliers...
- Comment ça ? J'y étais en 2011 !
- Ça existe plus.
- Moi je te parle... c'était pas hier.
- Ils l'ont enlevée, ils ont fait le Sheraton à la place.
- Il y a trente ans, vingt-six ans.

— C'étaient les années chaudes, à l'époque.

— C'était la bonne époque. C'était il y a trente ans, à la bonne époque. Il y avait du mouvement, du marché, les gens ils vendaient des baskets par terre, d'autres des survêtements, des Marlboro, de la drogue, et il y avait des femmes. Moi, j'avais jamais vu les tapins, j'avais vu à la télévision, et là, j'étais allé, parce que je voulais les voir en face, j'avais 14 ou 15 ans...

— Même à 14 ans, tu rentrais comme ça : c'était à l'Etat.

— Moi, je voyais des portes, c'était fermé, des portes, des portes... Il y avait des portes ouvertes, il y avait des belles femmes ; des blondes... Des femmes, moi j'étais perdu, touriste, je connaissais pas, j'étais tunisien ! Il y en a un, il m'a tapé, il m'a dit "Sors". J'ai dit "Je cherche mon oncle". Il m'a dit "Sors". Ça ressemblait à Marseille.

— Il y avait des Français qui habitaient là-bas.

— Moi c'est pas mon quartier. Mais j'habite à même pas 3 kilomètres dans la même ville. Et je connais bien. Personne n'entrait dans ce quartier. C'était un quartier dur. Un endroit où on vendait la drogue, il y avait que des bandits qui le fréquentaient. Moi quand j'étais petit, j'y allais, je vendais, j'achetais. C'était ouvert. Y a pas un jeune qui ne soit pas passé par cet endroit, à Annaba. Tu voulais acheter des baskets, un pantalon... Je vendais, j'achetais. Il y a une belle mosquée à la Place d'Armes. Très ancienne. Ils vendent de la bonne nourriture là-bas, de bons gâteaux aussi. Tu trouves de bonnes choses et de mauvaises choses. Tu trouves du bon bouzelouf¹⁰ chez Mourad el-Jijeli. Tout le monde se connaît, là-bas. Il y a même une salle de jeux pour sourds – avec billard, babyfoot. Je passais regarder. Ils se donnaient rendez-vous là-bas. Il y a un immeuble peint en rouge. Tu connais la famille Bou-Yemma, des gens de Jijel, tu connais Jijel ? Eh bien ils ont une boulangerie là-bas. Le fils, c'est mon copain. Ils ont une boulangerie à côté du bordel. On les voyait monter. Tout peint en rouge. Des gens venaient de loin, de toute la région. Et quand ils voyaient que c'étaient des gens du dehors, ils les agressaient, les habitants de la Place d'armes ils les agressaient. C'étaient des vieux, ils sortaient un couteau et volaient leur argent. J'avais 13 ans.

— Ils ont un pont là-bas... un pont qui part de la Place d'Armes... Tu sais, le pont d'où ils tuent les gens, ils les jettent, qui va... qui ressort vers Caroubier... Les gens se suicident là-bas. C'est un pont qui a, comme les ponts de Constantine, quatre siècles, cinq siècles ! Ce pont, tu montes et de là-bas tu vois tout Annaba, Caroubier, tu vois la mer. C'est un endroit bien, sauf qu'il y a quelques années les gens montaient pour se suicider. Des femmes, ça m'a rendu fou, plein de femmes, tous les deux ou trois jours, t'avais un suicide. Quand Hasni il est mort, y en a plein qui se sont suicidées là-bas. Après c'est pas la question de Hasni. Les gens se suicidaient de là.

¹⁰ Tête d'agneau

Une qui s'est fait briser, une autre qui s'est fait baiser par machin et qui s'est sauvée, elle s'est mariée, il l'a pas répudiée... C'était dans les années 92.

Ils ont mis un grillage pour les suicides.

Histoire collective, avec François, Nabil, Samir

Un portrait de Bab El Oued

Hanifa : J'ai grandi à Bab El Oued, je suis resté là-bas presque un an chez mon oncle et c'était bien, c'était une bonne ville, ça me plaisait trop. Un jour, j'étais chez mon oncle, il pleuvait, c'était l'hiver, il pleuvait trop, trop fort. Il y avait des inondations et ça emportait tout, tous les gens qui habitaient là-bas ça les emportait jusqu'à la mer... Il y a des gens qui ont disparu, jusqu'à maintenant. On sait pas s'ils sont morts ou vivants, ça a fait beaucoup de dégâts. C'est une pluie qui a duré longtemps, de une heure à trois heures du matin. On a attendu et le matin quand on s'est levés, je suis descendu pour voir. Les pompiers ils sont restés longtemps, deux mois...

Nabil : Même plus ! Chirac il est venu là-bas. Tu te rappelles pas Chirac avec sa femme et tout, à Bab El Oued ? Même le président algérien il entrait pas à Bab El Oued et Chirac il tourne à Bab El Oued avec sa femme ! Chirac leur a dit "Je marche à pied à Bab El Oued, je monte à pied". Wallahi¹¹ il est monté. Si le président Bouteflika il montait à pied... bing.

Hanifa : C'est un quartier de pauvres. Enfin, des gens normaux, pauvres, tu comprends, ils n'avaient pas les moyens d'acheter une maison en ville alors ils habitaient là-bas. Il y avait tous les métiers. Tu trouves tout là-bas, des maçons, des chauffeurs, des travailleurs...

Nabil : Des braqueurs, des voleurs... Hahaha !

Hanifa : Comme mon père il habitait en France, j'habitais là-bas. Il y avait 3 000 ou 5 000 personnes, c'était une belle ville. Il y a de la solidarité, mieux qu'ici. Même s'ils te connaissent pas ils t'aident, normal. Pas ici.

Nabil : J'ai de la famille qui habitait là-bas. Le soir, je montais et j'allais fumer le joint à Notre-Dame d'Afrique, avant ils l'appelaient Notre-Dame de France. C'est bien Bab El Oued, il y a la mer en face et il y a un stade. À l'époque je jouais pas au foot, je fumais des joints. Mais Bab El Oued c'est un endroit où il s'est passé beaucoup de choses pendant la guerre de l'Algérie avec la France. Ils se cachaient là-bas, ils tuaient les Français avec la Casbah à côté...

Je sais pas comment dire, si tu es allé à Alger et que tu connais pas Bab El Oued et la Casbah, tu connais pas Alger, t'es pas un Algérien. Aller à Alger

¹¹ Je vous jure

pour voir Sahat Chuhada¹², pour quoi faire... ? Bab El Oued, ça c'est une ancienne ville. La Casbah c'est bien et c'est un peu spécial. Je connais plein d'Algériens qui habitent à côté et ils sont jamais entrés dans la Casbah. Parce que tout seul tu entres pas : ni en voiture, ni avec un scooter, ni avec un vélo, ni avec rien, que à pied. Tu montes à pied et tu peux voir la mer, le port, tu vois tout Alger devant toi.

J'y suis allé plusieurs fois à la Casbah, je rentrais.

Samir : Ils ont tout dit. En plus, le quartier de Bab El Oued a donné des joueurs, des stars et des chanteurs. Des intellectuels aussi, ce n'est pas qu'un quartier de pauvres, ça a donné des gens qui comptent. Ils y habitent et ceux qui y ont vécu ils l'oublient pas. Déjà que nous, les gars de l'est du pays qui n'y avons pas vécu, on en entend parler. Même s'ils vont habiter ailleurs, quand t'es de ce quartier ça s'oublie pas. À Hydra par exemple, quartier riche, il reste toujours dans leur cœur, ils continuent à l'aimer, avec leurs souvenirs d'enfance.

Moi j'étais à Blida. Des fois j'allais à la Casbah, à Alger, Maqam. Obligé ! De notre génération, y a personne qui y est pas allé. C'est pas possible d'aller au centre d'Alger sans aller à la Casbah et Bab El Oued.

Nabil : Les ânes ! Pour nettoyer il y a des ânes, même maintenant, parce que les machines elles rentrent pas.

Histoire collective, avec François, Nabil, Hanifa et Samir

Soleil rouge

- Tu lui racontes celle du mec de la Place d'Armes ?
- Ils étaient trois. Le videur et deux autres, des voleurs. Ils se sont mis d'accord avec le videur et ils ont volé le téléphone portable du patron. Un Samsung D-500 quand il est sorti, à l'époque. Le patron de Chems el-Hamra il leur a lâché les chiens et ils ont sauté le mur sur la mer. Ils sont morts les pauvres, ils sont tombés sur les rochers.
- Y en a un qui était de la Place d'Armes, c'était un copain.
- Je connaissais le videur.
- Ils sont morts, c'était de sa faute à lui.
- Ouais.
- Il a même pas eu un jour de garde à vue le mec.
- Il a rien fait oui.
- Pas un jour.
- Mais c'est normal ils sont rentrés le voler, il envoie les chiens...
- Non non non non !
- Il est blindé il est milliardaire.

¹² La Place des Martyrs

- Eh oui ! Proprio de la discothèque ! Il est passé sur M6, y a eu un reportage sur lui.
- La première discothèque à Annaba et lui.
- Fouad, il le connaît.
- Il le connaît. Qui connaît pas H ?!
- H. ouais.
- Une discothèque dans la montagne, là-haut. Tu montais à l'époque, tu partais avec un couteau gros comme ça. La première discothèque à Annaba.

Histoire collective

L'histoire est dans les plis

C'est la deuxième année, avec Lotfi Nia, que nous animons ces ateliers à la prison de La Farlède, que nous recueillons des histoires auprès des détenus. Des histoires dites vraies. Des histoires de vies, des histoires originales, tristes ou drôles, des histoires qui disent ces parcours et ces chemins ordinaires ou extraordinaires, des histoires qui disent qui nous sommes, ce que, collectivement, nous avons perdu et ce que nous devons conquérir encore. Des histoires qui sont notre mémoire vivante. Des vies partagées.

Et pas forcément, comme c'était si fréquent l'an dernier, des histoires qui disent la cause de l'incarcération.

Pour le romancier, l'histoire naît d'abord, paradoxalement, d'une rétention d'informations. Nous gérons ce que nous disons, mais surtout ce que nous ne disons pas – et que nous dirons plus loin dans le texte. C'est quasiment un travail d'occultation des faits que nous menons sciemment, qui exige de la minutie, du temps et de la patience. C'est notre processus de création.

L'histoire n'est pas immédiatement apparente, elle est entre les plis, il faut la trouver, lui donner une forme, la révéler.

À l'origine de l'histoire, il y a toujours un partage consenti des non-dits.

Cela, plus qu'ailleurs, on le ressent en collectant des histoires en milieu carcéral.

Cette deuxième expérience en prison fut, à titre personnel, une nouvelle exploration ; une tentative de définir, de comprendre ce qu'est une histoire : où et quand commence-t-elle vraiment ? Elle passe aussi par l'élaboration d'un pacte en temps réel entre celui qui raconte et ceux qui écoutent, sur des temps impartis, dans des délais limités. Soit un cadre et des contraintes qui fixent l'histoire vraie, alors qu'on tend à opposer la liberté de l'histoire à la réalité contraignante de l'incarcération. Dans ce contexte, fatalement, l'histoire vraie – vitale – n'est pas celle qu'on réclame ; elle n'est pas, de façon évidente et automatique, au cœur de l'atelier, elle est dans ses marges, dans les propos tenus hors-micro, elle est dans les gestes, dans les chuchotements.

Ce qu'on entend d'abord, de façon brute, ce sont souvent des histoires impossibles à collecter, pour leur dureté, pour leur niveau d'intimité, d'engagement et d'exposition, à cause de la façon dont elles bousculent les règles fixées auxquelles nous avons, en tant qu'animateurs d'ateliers, accepté d'adhérer. Je parle ici d'histoires qui ont, très souvent, un lien avec la vie à l'intérieur de la prison, qui consistent souvent en des témoignages. Les histoires personnelles ne sont jamais loin derrière, elles sont accrochées discrètement à ces témoignages bruts. Elles apparaissent peu à peu, elles sont racontées de façon fragmentaire, distillées de façon audacieuse, détournée, de sorte qu'elles échappent au cadre imposé. Il devient vite difficile de savoir ce qui constitue la vraie trame de l'histoire : ce qui est dit de façon brute et brutale sur la vie en prison – soit de l'authenticité en barre – ou une anecdote reconstituée liée à l'enfance au bled ?

L'histoire vraie définit – portraite – celui qui la raconte. Elle n'est donc pas aisée dans un lieu où l'on est privé de liberté, loin du regard du monde, où la dissimulation est aussi une nécessité.

Finalement, nous avons cohabité avec une foule d'histoires sans toujours les voir ni les entendre. Elles étaient omniprésentes, imprégnaient presque l'atmosphère de la salle, mais ne collaient pas toujours à notre "cahier des charges". Nous devons établir, selon celui-ci, ce qui constituait une histoire collectable et ce que nous devons écarter.

Sur une dizaine de séances hebdomadaires, entre janvier et avril, nous avons ainsi côtoyé avec un certain plaisir des personnes auxquelles, pour bon nombre d'entre elles, nous nous sommes attachés, mais qui ne se sont pas attachées, elles, à raconter les histoires que nous voulions entendre, ni à les raconter de la façon dont nous voulions qu'elles soient racontées. Il y avait, me semble-t-il, une question de rythmes, de tempos différents – nous n'étions que provisoires en ces lieux – et de priorités aussi, parce que quand l'histoire, le fait du jour, c'est un participant envoyé au cachot, le suicide d'un autre détenu, le refus d'une liberté conditionnelle, la déception d'un jugement défavorable, nous ne sommes définitivement pas au même diapason que nos interlocuteurs. Et c'était à nous, collecteurs d'histoires vraies, de nous adapter : l'histoire que le collecteur aimerait recevoir n'est pas forcément, pour le détenu, une délivrance ; alors souvent, pour le détenu, pourquoi la raconter ?

"Histoires vraies du dedans" ... "Dedans la prison" ? Je n'ai jamais pu retenir ce titre correctement, car je songeais toujours que c'étaient aussi des histoires du dehors, qui racontaient des épisodes de la vie et des anecdotes qui s'étaient déroulés, pour la plupart, hors de la prison. C'étaient aussi des histoires que les participants aux ateliers portaient en eux, qui étaient "dedans" eux ; et une fois racontées, c'étaient des histoires délivrées, rendues libres, elles étaient dehors, offertes à tous.

D'une année à l'autre, cela reste difficile, de demander à des gens de raconter une histoire personnelle. On a peur de forcer leur intimité, de les obliger à se dévoiler. De quel droit puis-je demander une histoire à quelqu'un que je ne connais pas et qui ne me connaît pas ? C'est toujours une question que je me pose. Alors nous avons beaucoup échangé sur l'importance de ces histoires, nous étions d'accord pour dire que c'est grâce aux histoires que nous avançons, que nous nous débarrassons de nos préjugés, de nos certitudes ; les histoires sont des repères et des directions, elles réorientent le regard, celui que nous portons sur le monde, et celui que nous portons sur nous-mêmes. Je ne sais pas si les histoires apaisent et pansent les plaies, mais elles nous rapprochent des autres, de nos contemporains. Raconter une histoire demande une grande confiance mutuelle ; je suis heureux d'avoir vu s'installer cette confiance ; je ne suis venu que pour écouter, pas pour porter la bonne parole du dehors.

En guise de conclusion provisoire, on citera le romancier américain Jim Harrison "Il n'y a pas de vérité, il n'y a que des histoires".

Cédric Fabre

CHAPITRE 3 - FAITS D'ESPOIRS

Histoires collectées et restituées par

**Arno Calleja, écrivain
& Mohamed Khounche, traducteur**

Marseille Les Baumettes

C'est une barbe et c'est des cheveux, c'est comme ça !

C'était la troisième ou la quatrième séance de l'atelier. Un homme se présente, il dit vouloir rejoindre le groupe et participer à l'activité, espérant, ajoute-t-il, qu'il y aura un bénéfice cette fois-ci. La quarantaine, l'homme semble motivé et quelque peu revendicatif. Il a des cheveux longs et une barbe à la façon Daech. Je lui explique le projet, il reste attentif et observateur tout le long de la séance.

La fois suivante on le sollicite pour qu'il nous raconte quelque chose à son tour. Il hésite un peu puis dit qu'il ne sait pas pourquoi il est là, qu'il n'a rien à voir avec le terrorisme. Il allait à Pôle Emploi chercher du travail en tant qu'électricien, on lui disait qu'il devait d'abord parler le français. Il suivait des formations en français puis revenait, mais on trouvait qu'il ne parlait toujours pas assez bien la langue.

Après quelque temps de va et vient il va se plaindre au commissariat et demander à la police qu'on lui trouve un travail, qu'on défende ses droits. La police finit par le chasser du commissariat, il prend le métro, sans ticket, les contrôleurs le ramènent au même commissariat qui avait déjà fait un rapport sur son passage. On le diffère au tribunal et lors de sa comparution, il crie "Je vais tout faire exploser ici. Ils m'ont humilié, voilà tout" conclut-il.

Tout le monde lui pose des questions et l'homme répond avec l'enthousiasme de celui qui se sent enfin écouté. Je lui pose la question sur la barbe et les cheveux et il répond quelque peu embarrassé : c'est une barbe et c'est des cheveux, c'est comme ça.

La semaine suivante, juste avant le début de la séance, son compatriote syrien arrive avec un sac, l'invite à s'asseoir sur une chaise à l'écart, sort une tondeuse et des ciseaux. L'homme fait semblant d'hésiter puis se laisse faire. Il lui tond la barbe, lui coupe les cheveux et lui donne un survêt avec l'écusson Bayern de Munich.

Il dit que ce n'est pas son club préféré et sourit pour la première fois.

Mohamed Khounche

Pas d'adresse

Je suis parti d'Alep en 2009. Je voulais découvrir le monde. Mon idée c'était de venir à Marseille, de prendre un appartement et de travailler pour envoyer de l'argent à ma famille.

Je suis d'abord passé par la Turquie. J'y suis resté cinq jours, puis je suis arrivé en France, à Marseille.

Comme à Alep j'étais électricien, en arrivant à Marseille, je pensais pouvoir travailler dans la même branche. Je suis allé à Pôle Emploi. Ils m'ont dit qu'avant tout je devais apprendre le français. Je me suis rendu compte que je ne trouverais jamais de travail sans parler la langue. Je suis allé apprendre le français puis je suis revenu à Pôle Emploi. On m'a dit que je ne parlais pas français assez bien. Ça a duré sept ans comme ça. Au bout de sept ans je me suis senti humilié de n'avoir rien appris. Mon moral a commencé à tomber. Et puis je n'avais plus d'argent. J'ai dit à Pôle Emploi "Vous vous moquez de moi ? J'ai besoin de travailler pour vivre !" J'ai commencé à m'énerver comme un hystérique. Ils m'ont dit "Va-t'en !"

Pôle Emploi m'a envoyé à Besançon pour apprendre le français. De mon côté je cherchais du travail, mais je n'en trouvais pas. Je me sentais humilié.

À la préfecture de Besançon, j'ai dit "Je voudrais ramener ma femme et mes enfants ici." On m'a dit que ma femme devait faire un passeport. Mais à Alep c'était la guerre, la ville était bombardée et, pour faire son passeport dans ce contexte, il faut corrompre beaucoup de monde, et ça coûte cher. Finalement la préfecture m'a dit "Non, ta famille ne pourra pas venir ici car tu ne travailles pas, tu ne parles pas la langue et tu n'as pas de logement pour l'accueillir".

Je parlais quand même un tout petit peu français, mais mal. Je me suis mis à détester le peu de français que je parlais. Les Syriens sont connus pour travailler, ils ne tendent pas la main, ils ne font pas la manche. Moi je suis comme ça.

J'ai déposé un visa pour la Turquie. Mais j'étais fatigué, énervé par Pôle Emploi. Je suis même allé à la police demander de l'aide et du travail. Les flics m'ont dit "Dégage !" j'ai dit "Comment ça dégage ? Moi, je cherche mon droit !" On s'est énervé. Ils m'ont envoyé à Édouard Toulouse, à l'hôpital psychiatrique.

À l'hôpital on m'a donné des médicaments. Je ne savais plus si j'étais mort ou vivant. Ils m'ont entravé sur un lit, ils m'ont attaché pour me donner leurs médicaments. Ils m'ont mis avec les fous. C'est la colère qui m'a mené à l'hôpital psychiatrique. Là-bas je voulais téléphoner à ma mère mais on m'a dit "Non, il n'y a pas de téléphone". J'ai dit "Je vais tout casser ici !" J'ai ouvert la fenêtre, je me suis évadé. Il pleuvait à mort. J'ai couru sous la pluie pendant trois heures. Je suis allé voir un ami. Je lui ai dit "D'abord je mange, ensuite je prends une douche, je dors, et demain je vais voir les flics".

Le lendemain, chez les flics, ils m'ont dit "On te prend en photo et on fait un dossier sur toi, parce que tu es un évadé". J'ai été considéré comme dangereux. Ils ont appelé l'hôpital psychiatrique. On m'a attaché pour me ramener à l'hôpital psychiatrique. Ils m'ont fait prendre un médicament en arrivant. Je ne voulais pas mais ils me l'ont donné de force. Je ne savais pas si j'étais vivant ou mort. Ils m'ont emmené à la grande prison de Besançon. Je voulais téléphoner. Pas de téléphone on m'a dit. Je suis resté là deux mois.

Au bout de deux mois on m'a dit "Va en Allemagne". Sans procédure, ils m'ont donné un billet de train pour quitter la France et aller en Allemagne. Moi, je voulais prendre un billet pour Paris. Je suis allé dans une agence prendre un autre billet, pour Paris. Dans le train le contrôleur m'a dit que mon billet pour Paris n'était pas bon. Le contrôleur m'a descendu du train dans une ville, je ne sais plus laquelle. De cette ville je suis revenu à l'agence de Besançon pour leur dire qu'ils m'avaient vendu un mauvais billet. Ils m'ont dit "Sors d'ici, on t'a vendu un bon billet". J'ai commencé à hurler. Les gens me disaient d'arrêter. La sécurité est venue. J'ai dit "Rendez-moi mon argent !" Ils m'ont dit "On va appeler la police". J'ai dit "Appelez même l'armée si vous voulez ! Je suis dans mon droit ! Je veux récupérer mon argent !"

Ils m'ont finalement donné un autre billet, et avec, je suis parti en Allemagne. Je n'ai pas eu de chance là-bas et je suis vite revenu en France.

En France, j'ai voulu faire un visa pour rentrer en Syrie. Je suis allé voir l'assistante sociale pour lui dire que je n'avais pas d'argent. Elle n'a rien fait pour moi. Je suis allé à la Préfecture pour que ma carte de séjour de Besançon soit échangée contre une carte de séjour valable à Marseille. Ils m'ont dit "Tu n'as pas d'adresse. Pour avoir ta carte de séjour, il te faut une adresse." Alors j'ai donné l'adresse de l'hôtel où je dormais.

J'attendais un papier pour être logé dans un appartement à Marseille. J'allais dans les administrations tous les jours. Tout le monde me mentait. Ce qu'on me demandait changeait tout le temps. Mon adresse n'était pas valide, je ne sais pas pourquoi. Ce problème d'adresse a duré cinq mois.

Je leur ai dit "Tant pis pour la carte de séjour, est-ce que je peux avoir le RSA ?" J'ai attendu trois mois pour avoir le RSA, mais ça n'a pas marché.

Alors j'ai pris une domiciliation dans un centre social. L'assistante sociale m'a dit "Votre adresse n'est pas valide". Ce n'était jamais bon. Une fois, j'étais venu voir l'assistante sociale avec un ami qui parlait français et, au bout de dix minutes, j'ai dit à cet ami de partir parce que je commençais à m'énerver sur lui. J'ai pensé prendre la chaise pour casser la vitre. Ils m'ont dit qu'ils allaient me mettre en prison.

Je suis allé à la police. Je tournais autour des policiers en leur montrant un papier avec mon adresse écrit dessus en leur demandant "Qu'est-ce qui ne va pas avec mon adresse ?" Je leur ai dit "Je vais tout casser et vous chier dessus !" Ils m'ont dit de partir. Je suis parti.

Dans le tramway je n'avais pas de carte de transport. Le contrôleur m'a

dit "Il faut que tu payes." Je n'avais rien. Le contrôleur m'a emmené au commissariat. Au commissariat, j'avais déjà un rapport. On m'a emmené dans un autre commissariat, puis devant un tribunal.

C'est à cause de cette histoire que je suis en prison. C'est à cause de l'état d'urgence. Parce qu'au tribunal je m'étais énervé en disant "Je vais tout exploser !" Et comme je suis syrien on m'a pris pour un terroriste. Mais moi je n'ai aucun rapport avec les terroristes.

Ici, il n'y a de droits que pour les citoyens français. Les autres n'ont aucun droit.

Normalement, en tant qu'étranger, on devrait pouvoir me donner n'importe quel travail pour que je puisse vivre.

Maintenant, je veux retourner en Syrie, même si c'est la guerre là-bas. Au moins, il y aurait ma famille avec moi. Même si on est sous les bombes, c'est là-bas que je préfère être.

Leila

Mon voyage préféré

C'est l'histoire de mon premier voyage. Ça se passe en 1978 à Anaba, en Algérie. J'avais 18 ans. Je sortais de deux ans d'armée. J'en avais marre et je me suis dit : je me casse !

On était six personnes. On avait repéré un gros bateau de marchandises qui partait pour Marseille. À cinq heures du matin on est montés dedans, on est allés direct se cacher dans les cales. Les dockers ont commencé à charger le bateau : des sacs d'oranges, des dattes, des tas de choses. Il y avait même des chevaux. Nous, on ne bougeait pas.

Le bateau est sorti du port à sept heures du matin.

Le voyage a duré six jours. La traversée n'a duré qu'un jour mais on est resté cinq jours au mouillage, à attendre qu'une place se libère au port de Marseille. Au sixième jour, un mécano algérien est descendu à la cale. Il nous a vus. Il a été sympa, il nous a fait sortir un par un, discrètement. Il nous a protégés de la douane.

Quand je suis sorti du port, j'ai levé la tête, j'ai vu Notre-Dame de la Garde, c'était la France ! J'étais heureux !

Le métro venait d'être construit. On l'a pris. Les copains sont partis directement à la gare Saint-Charles : certains allaient à Paris, les autres à Lyon. Moi, je suis allé Rue Nationale, où mon oncle Sergent avait un bar, et où tout le monde se retrouvait. J'y ai retrouvé mes frères et mes sœurs, qui étaient sur Marseille.

Je connais un copain qui, lui, avait embarqué comme ça sur un bateau sans savoir où le bateau allait. C'était un bateau chargé de charbon. C'est con pour lui, mais le bateau allait aux USA. Il est resté trois mois en mer. Dès son arrivée au port de Chicago, on l'a renvoyé direct d'où il venait !

Mais moi j'ai eu de la chance, c'était un voyage tranquille.
Voilà, c'est mon premier voyage. Il y en a eu beaucoup d'autres ensuite mais, celui-là, c'est mon voyage préféré.

M.A

Jeter le GPS

J'ai 21 ans. À 13 ans je suis parti d'Anaba, en Algérie, sur un bateau de pêcheurs. Je suis arrivé en Sardaigne. Je vais raconter mon départ d'Algérie, mon passage en Italie et mon arrivée en France.

Enfant j'étais toujours dehors, je volais, je buvais de l'alcool. J'ai commencé très tôt. Je traînais toujours avec des plus âgés que moi.

Un soir, c'était un jeudi je me souviens, on était en juin, en 2007. Il y avait un mariage dans un village à côté du mien. Avec un collègue on s'est dirigé vers le mariage. Là, je vois quelqu'un avec des rames dans les bras. C'était la nuit, j'ai compris : il y avait des clandés et un passeur qui allait les embarquer.

On s'est avancés vers le bord de mer, on a vu des bateaux cachés. J'ai dit au passeur "Je veux partir". Mais il me connaissait, il connaissait mon père aussi et il m'a dit "Non je ne te prends pas". Il y avait trois bateaux avec trois passeurs. J'ai demandé aux trois passeurs, ils m'ont tous refusé.

Parmi les clandés j'ai vu un gros, et un autre avec un bras dans le plâtre. Je me suis faulfilé entre les deux. J'étais tout petit, personne ne m'a vu. C'était la nuit. Vers deux heures du matin le bateau est parti, doucement, tout doucement. C'était un bateau de pêcheur qui devait faire sept mètres de long. Je suis allé me cacher au bout du bateau. Une fois au large, le moteur a accéléré, on est allés plus vite.

Je savais que le bateau allait en Italie. Je l'avais entendu.

Au matin, quand le soleil est monté, tout le monde m'a vu. La mer commençait à bouger, le bateau prenait l'eau, on devait écoper. J'étais trempé. Le passeur s'est mis en colère, il m'a insulté. Mais c'était trop tard, j'étais là.

Le voyage a duré trois jours. On est partis le jeudi à deux heures du matin, on est arrivés le samedi dans la nuit.

On a eu de la chance d'arriver. Je connais des copains qui ont fait la traversée sur un Zodiac, un peu avant moi. La traversée avait duré quatorze jours, sans GPS, sans rien à manger. Il y avait eu un mort. J'avais entendu aussi une autre histoire où le bateau avait complètement disparu, tout le monde était mort.

Quand je suis arrivé, j'avais un GPS, je l'ai jeté, comme ça si je me faisais prendre, je n'avais plus de preuve sur moi, de preuve que j'étais un clandestin.

On est arrivés en Italie de nuit. C'était une plage, il y avait des rochers et la montagne derrière. Pas de village, pas d'habitants. J'ai suivi le groupe, on était quinze, de toutes les régions d'Algérie.

Je suis parti avec quatre personnes de mon village. On a dormi dans la montagne. Le matin la police italienne est venue nous embarquer dans un centre de rétention pour mineurs, à Cagliari. Les autres, les adultes, ont été transférés à Bari.

Je n'étais parti qu'avec un T-shirt, un pantacourt et des claquettes, c'est tout. Au centre on m'a donné des habits. On est restés au centre quelques jours puis on nous a emmenés dans un foyer religieux. On s'est évadés de ce foyer. On s'est fait choper. On nous a remis dans un autre foyer de mineurs. On était une dizaine dans ce nouveau foyer, des mineurs italiens et étrangers.

C'est là que j'ai appris à parler italien. Je suis resté dans ce centre un an et demi. Puis je suis parti à Naples, seul. J'ai rencontré des Algériens sur place qui m'ont logé. Puis je suis venu à Marseille, en bus. J'avais 15 ans.

À Marseille je ne connaissais que des Algériens qui étaient venus comme moi en bateau. Là, je suis tombé malade. Je faisais beaucoup d'épilepsie. On m'a emmené dans un foyer pour mineurs. Ce foyer n'était pas bien, je me suis enfui. Je suis retourné en Italie pendant huit mois. Puis je suis revenu à Marseille chez un ami. C'était dur. Je prenais de la drogue et je faisais de l'épilepsie. Pour me protéger je suis retourné encore dans le foyer.

Ensuite j'ai rencontré ma femme. Enfin, c'est elle qui m'a rencontré. Un copain m'a dit "Une gadji veut te voir". Je suis allé la voir, porte d'Aix. Elle avait trois enfants, elle était divorcée.

On a été ensemble un moment. Mais elle m'énervait beaucoup, et je criais beaucoup. Un jour je l'ai quittée et c'est là qu'elle m'a dit "Je suis enceinte".

Maintenant mon fils a deux ans. Je suis heureux d'avoir un enfant, mais pas trop heureux des conditions dans lesquelles il est né.

Maintenant j'ai 21 ans. Je voudrais avoir une vie tranquille.

Baby

Tout pour faire la fête !

Toutes les années on faisait le voyage en Turquie. On partait de Marseille, direction Istanbul : 3 000 kilomètres.

Mes parents, mon petit frère, ma petite sœur et moi on partait avec une Renault 25 qui parle ("*porte arrière droite mal fermée*"). On s'arrêtait à Monaco, puis la frontière : Vintimille, Gênes, Milan, Venise, Trieste, Ljubjana en Slovénie, Zagreb en Croatie, puis on traversait la Serbie, puis Sofia, Plowdiv en Bulgarie et enfin on arrivait à Ipsala, la dernière étape avant Istanbul.

Au début on avait la R25, après on a eu une 307, après une BMW 3 30 D.

On chargeait la voiture de cadeaux pour toute la famille : des paires de

baskets, des chaussures pour mon oncle, des jeans, des robes de mariée s'il y avait un mariage, des habits et des jouets pour mes cousins, des panisses, des chocolats, des médicaments, des compléments alimentaires pour ma grand-mère, etc.

En 2010 c'est avec une camionnette que je suis parti, seul avec ma future femme.

On est restés un mois à Istanbul. On a tout acheté pour le mariage et la maison, et au retour on a chargé le fourgon : des rideaux, des tapis, des petits meubles design, des ustensiles de cuisine, tout. Et pour le mariage : la robe de mariée, des confettis, des drapeaux turcs, tout pour faire la fête. J'ai même ramené un DJ turc, et un orchestre avec le chanteur ! On a loué le Florida Palace, il y avait 1 200 personnes, trois terrasses, du punch à volonté, kebab à volonté, mais un vrai kebab, pas le kebab commercial. Ça s'est passé le 2 mai 2011.

Turkish

Le droit à l'oubli

J'ai passé mon enfance à regarder les bateaux entrer et sortir du port de ma ville natale Syrienne, Lattaquié.

À mes quinze ans, j'ai eu la chance de pouvoir travailler sur un cargo grec, l'Alexandrie. J'ai travaillé sur ce cargo de mes 15 à mes 19 ans, trois mois chaque été. Très vite, ce cargo est devenu mon nouveau chez-moi, et l'équipage ma nouvelle famille.

Le capitaine, Yannis, m'a tout appris du travail de matelot, qui consiste à obéir et faire tout ce qu'on lui demande. Je devais nettoyer, faire briller le vaisseau. Le capitaine avait une fille de 22 ans, il me disait "Tu dois faire reluire le parquet jusqu'à voir la culotte de ma fille dans le reflet !"

À mes 19 ans, j'ai passé le diplôme de militaire marin. J'ai travaillé des années dans la Marine nationale et, à mes 30 ans, je suis devenu Capitaine. Ce qui est fou, c'est que je suis devenu capitaine sur ce même cargo où j'avais embarqué à 15 ans ! L'équipage avait changé, le nom du bateau aussi (il appartenait maintenant à un armateur arabe), mais mon cœur s'est mis à battre quand je suis monté à bord : j'ai reconnu le bateau.

Quand je commandais les jeunes matelots, je me revoyais à leur place quinze ans plus tôt. Je m'attendais à voir apparaître Yannis, le capitaine, à tout moment, comme un rêve, comme l'empreinte d'un fantôme.

J'ai été commandant de bord quelques années, puis j'ai démissionné de l'armée pour entrer dans la Marine marchande. J'ai navigué longtemps sur mon propre cargo puis j'ai souhaité le vendre et créer ma propre compagnie marchande, travailler sur terre, être plus proche de ma famille.

Avec ma femme et mes enfants on vivait en Égypte à l'époque. J'ai eu une proposition de vente au Maroc alors j'y suis allé pour vendre mon cargo.

Arrivé là-bas, je me suis rendu compte que les "acheteurs" ne souhaitent pas du tout me l'acheter. C'était des mafieux, des militaires, des membres du gouvernement libyen.

Ils m'ont dit "On sait où vit ta famille. Tu vas travailler pour nous. On a 28 tonnes de haschich à transporter et tu vas les transporter pour nous, jusqu'en Lybie". Ils m'ont forcé à charger mon bateau et à transporter toute cette drogue. Je n'avais pas besoin de l'argent qu'ils me proposaient, je m'en foutais, je gagnais ma vie sur mer et ça me suffisait.

La pression sur ma famille a été trop forte : j'ai fait ça pour qu'il ne leur arrive rien.

Mon cargo a pris la mer. Pendant qu'on naviguait, je voyais dans le ciel des avions qui volaient au-dessus du bateau. Je trouvais ça louche.

Je téléphonais aux "commanditaires", ils me répondaient "T'occupe pas, continue".

Une heure avant d'arriver, entre l'Égypte et la Libye, la douane et la police m'ont appelé pour me dire d'arrêter le bateau. Je leur ai dit "Ne venez pas tout de suite". J'incendie le bateau.

Je savais que, si je me faisais prendre avec la marchandise, c'était 100 millions d'amende et des années de prison. J'ai brûlé la marchandise. L'équipage a pris mon chien, est allé à l'arrière du bateau, et j'ai tout brûlé à l'avant.

C'est les Libyens qui m'avaient fourni des bidons de pétrole, cinq cents litres. Si jamais on t'intercepte tu brûles tout. Je n'avais pas le choix, j'ai dû le faire.

Je suis celui qui a pris le plus, sept ans. J'ai eu des circonstances atténuantes. Les membres de mon équipage ont pris deux à trois ans. Les "commanditaires", eux, ne se sont pas fait choper par la justice. Ce sont des gens de l'Armée et de l'État, ils sont intouchables.

Cette histoire a été très médiatisée. Ça a été la plus grosse saisie jamais réalisée en Méditerranée. On m'en parle tous les jours de cette histoire. Moi, je veux juste oublier, tourner la page. Raconter, c'est avoir le droit à l'oubli.

Capitaine Abdul

La prison m'a sauvé

En 1979 j'avais 17 ans. J'ai pris un mois de prison. J'étais chez les mineurs. Je fréquentais une fille, j'étais fou d'amour, c'était mon premier amour. On voulait se marier et tout. Je ne la vois pas pendant un mois.

Deux jours avant que je sorte, boum, une deuxième affaire tombe. On avait retrouvé mes empreintes sur un cambriolage. J'ai pris 18 mois ferme. À l'époque, c'était dur. À l'époque, il n'y avait rien en prison, pas de télé rien, maintenant, il y a tout.

Du coup, ma fiancée m'a laissé tomber. J'étais démonté, mais ça m'a endurci.

Je pense encore à elle.

Elle a arrêté de m'écrire quand elle a su que j'avais pris 18 mois. Les copains qui venaient me voir aux parloirs me disait "On l'a vue en boîte, on l'a vue là-bas ..."

C'était la période héroïne à Marseille, il y en avait de partout.

J'ai commencé à lire la trilogie de Pagnol et un livre sur la drogue aux USA, le vol, la prostitution.

J'ai fait un pas en arrière au niveau des drogues, tous mes copains se droguaient.

Ça a été un mal pour un bien d'avoir été en prison. À ma sortie, j'ai vu des zombis, des troupeaux devant les dealers, des morts dans les caves, beaucoup de morts.

Ma fiancée, pareil, elle était toute maigre, plus de dents...

Le destin, la prison, m'ont sauvé.

Je suis sorti en 81, gracié par l'arrivée de Mitterrand.

J'ai neuf enfants. C'est mon soleil.

Nourredine

Le CDI

J'ai grandi au Castellàs. C'est une histoire du passé, j'avais 18 ou 19 ans. À cette époque, j'étais jeune, un peu foufou. Je vendais des barrettes, chez moi au Castellàs. Il y a eu une enquête dans la cité, les flics ne m'ont pas chopé directement, ils m'ont chopé après, lors d'une seconde enquête.

On est tombés à plusieurs. Ils m'ont relâché.

J'ai été incarcéré, mais pas jugé. Pendant quatre mois. Au bout de quatre mois je suis sorti (on était en 2007) et je me suis réinséré, je travaillais dans le bâtiment, la rénovation. Pendant deux ans j'ai travaillé.

Puis le procès est arrivé. Il a duré plusieurs jours (en 2009).

Pendant le procès avec tous les prévenus, certains étaient incarcérés, d'autres dehors, pendant une pause au tribunal, une femme vient me voir "Vous m'avez agressée", elle m'accuse. Il y avait un policier avec elle, il sentait le vin. Je dis à la femme "Non". Ils me mettent les menottes.

Au commissariat, on me dit "Confrontation".

Je n'avais jamais vu cette femme. Elle ne démordait pas. En garde à vue.

Le lendemain, on m'amène au tribunal. J'ai attendu de quatorze heures à minuit, c'était long. Devant le juge, la femme re-dit que je l'ai agressée. Il y avait une vidéo dans le parking où je l'avais soit-disant agressée. Elle me dit que je venais de l'agresser dans l'après-midi.

En attendant : un mois de mandat de dépôt. Alors que j'avais un CDI.

Pendant qu'ils me mettaient en prison pour cette affaire, l'affaire du

Castellas était toujours en cours. Les vidéos n'étaient pas exploitables. Maintenant, ce n'était plus une agression mais une "dégradation de véhicule" sa plainte avait changé. C'est passé.

J'ai pris un mois ferme.

Je venais de faire un mois et deux jours et l'autre affaire arrivait. J'avais fait deux jours de plus. Je me suis pris deux ans pour l'autre histoire de la Castellas.

Alors que dehors j'avais un CDI.

Mustapha

La naissance

Je suis tombé à Besançon pour un braquage dans une fonderie d'or.

Je ne savais pas si j'allais entrer en prison ou aller voir mon fils qui venait de naître.

À l'époque je bossais, j'étais grutier, mais j'étais quand même dans le besoin et j'ai accepté le "boulot".

Le "boulot", c'était ça : on avait repéré une fonderie d'or à Dijon. L'idée, c'était de faire un casse "bélier", rapide. Les copains avaient déjà tout repéré. Moi, je faisais le conducteur.

Quand les copains sont arrivés ils ont pris les bijoux puis ils ont exploré le bâtiment et ils ont découvert au second étage les diamants. Là, ils ont eu les yeux plus gros que le ventre. Ils sont montés, ils ont traîné. L'alarme a sonné, la sécurité est arrivée. Les copains sont restés dedans, ils ne pouvaient plus sortir. Moi je me suis vite tiré.

En redescendant sur Marseille, j'ai été filmé dans une station-service en train de faire le plein. C'est comme ça que les flics m'ont chopé, six mois plus tard, directement sur mon lieu de travail.

Le juge était mandaté par le juge d'instruction de Besançon, c'est pour ça qu'on m'a emmené directement à Besançon, avec les menottes, dans la camionnette, comme un chien. On m'a mis en mandat de dépôt à la prison de Dijon, une vieille prison du Moyen-Âge.

J'y suis resté un moment.

Il y avait une surveillante qu'on appelait *Caniche* : elle fouillait tout le temps. Un jour, elle chope mon téléphone dans ma cellule. Dans cette prison, pour un téléphone tu pouvais prendre deux ans. Ils sont fous là-bas.

Je m'explique auprès du Directeur "Mes parents sont à 700 kilomètres, on m'interdit de téléphoner, il faut bien que je me débrouille pour communiquer avec eux !"

J'étais vu comme *le Marseillais*. On était en 2012, en plein dans les règlements de compte à Marseille. Le directeur m'a convoqué : "Aujourd'hui on trouve un téléphone dans votre cellule, demain c'est une Kalachnikov !" J'ai été jugé comme dangereux : quinze jours de cachot.

Au bout de treize jours de cachot, un surveillant vient me voir. Je croyais qu'il me ramenait dans ma cellule, mais non : j'étais libérable. Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais fou de joie. J'ai laissé toutes mes affaires et je suis sorti comme ça, direct, en claquettes, sous la pluie. Au bout de quelques heures ma mère était là. J'étais fou de joie.

Un an et demi plus tard, j'ai été jugé, en 2014. Ma femme allait accoucher. Je suis monté à Besançon me faire juger. Je travaillais, j'étais rangé, je n'avais pas du tout envie de retomber.

Ma femme accouchait au moment-même où j'étais jugé.

J'ai vu la photo du bébé arriver sur le téléphone de ma mère, au tribunal. Je voulais vite rentrer voir mon fils et ma femme. J'avais peur du jugement, en même temps, j'avais la joie de mon fils.

Le juge m'a donné deux ans, dont dix-huit mois de sursis. Les six mois ferme je les avais déjà faits. J'étais content.

Alors je ne suis pas retourné en prison, je suis allé voir mon fils qui venait de naître.

On a tracé en voiture, on est arrivés à une heure du matin à Marseille, à la maternité. J'arrive, on me dit "C'est vous le père de Jeremy ?" Je vois mon fils, ça m'a fait une émotion. Le petit dormait. C'était le bonheur.

Bagdad

Les autres choses

C'est une histoire récente.

C'était l'automne.

Chaque semaine, sur le lieu de leur détention, je devais écouter des hommes privés de liberté. Je devais les écouter, noter leurs mots et repartir ensuite avec des feuilles remplies de leurs récits.

C'était un travail. Il devait durer deux mois.

C'est le début de l'histoire.

Chaque fois, à l'entrée du lieu de privation de liberté, c'était la fouille. Il ne fallait pas que j'entre avec autre chose que des feuilles de papier et des stylos. Si j'avais dans mon sac d'autres choses (téléphone, couteau, brosse à dents, livres, etc.), on mettait mon tas d'autres choses dans un casier fermé à clef, dans l'entrée du lieu de privation de liberté, qu'on ré-ouvrait, une fois ma journée finie, afin que je remette dans mon sac mon tas d'autres choses.

On ne rentrait pas avec les autres choses mais toujours avec les mêmes choses, qui sont des feuilles de papier et du stylo.

À cette époque de ma vie j'étais nomade. Ma voiture était mon grand sac de métal. Mon grand sac adoré. Je dormais chez les uns chez les autres. Ma voiture était mon principal allié. Et j'avais donc autour de moi pas mal de sacs et, dans ces sacs, toute une assez grande armada d'autres choses.

Je n'arrivais jamais, je ne sais pourquoi, devant le lieu de privation de liberté, avec un simple sac rempli de feuilles de papier et de stylos. Non. J'oubliais à chaque fois, je ne sais pourquoi, que je ne pouvais rentrer qu'avec les mêmes choses et, donc, devant la porte du lieu de privation de liberté, j'arrivais toujours avec mon sac bourré, en plus de feuilles de papier et de stylos, de toute une armada d'autres choses.

C'est le milieu de l'histoire.

Durant les deux mois, j'ai laissé tout un tas d'autres choses dans le casier fermé à clef de l'entrée du lieu de privation de liberté : des fruits secs, du riz, du linge, des cahiers, des chargeurs électriques, des pinceaux, des listes, du chocolat, de la musique, du plastique, du métal, du bois, des huiles essentielles et des choses inutiles : tout le domaine obscur des choses autres.

Le casier fermé à clef dans l'entrée du lieu de privation de liberté aura été le coffre, la chambre de dépôt de mon surplus et de mon angoisse.

Le casier fermé à clef dans l'entrée du lieu de privation de liberté aura été ma Béatrice.

Sans lui, je n'aurais pu passer du complexe au simple, du confus au concis.

Sans lui, je n'aurais pu faire le travail que je devais.

Sans lui, je n'aurais pu comprendre qu'il est simple, après tout, de passer du domaine des choses autres au domaine des choses communes.

Je tenais à le remercier.

C'est la fin de l'histoire.

Arno Calleja

CHAPITRE 4 - JE ME SOUVIENS

Histoires collectées et restituées par

**Thomas Azuélos, auteur illustrateur
& Mo Abbas, traducteur**

EPM La Valentine Marseille

Des verrous

*Les heures coulent
comme du sable entre les doigts
oh ! Quel beau début de printemps*

*De la peine en dedans
les collègues sont dehors
week-end de Pâques*

*Petits gestes
grandes pensées
te regarder écrire et dessiner*

*Moi dehors
Toi dedans
main au milieu*

*Rêve en plein jour
murs de la prison qui s'écroulent
disparition*

*Au milieu de la salle
soudain, une apparition :
l'autre*

*Une main
te tend la main
traces de pas sur le chemin*

*Ne pas lâcher
s'accrocher
voix du collègue qui pousse à se surpasser*

*Chanson
Paroles qui s'envolent
Larmes qui coulent*

*SOS
j'ai besoin d'aide
je suis là*

*Courage de dire
envie d'écrire
quelques mots, quelques lignes*

*Ta voix
comme une bombe qui explose
dans mon cœur*

*Merci
pour quoi ?
pour rien*

*Le temps passe
vite, trop vite
tristesse de se séparer*

*Tristesse des au revoir
Espoir de se revoir
rue du Musée*

*Face à face
trois numéros d'écrou
font sauter les verrous*

Mo Abbas



Carnet d'écriture et de dessin



Le carnet
de
Blanc
et 'anabi



La maison

Je me souviens de la maison de la rue Rachi dans le centre ville de Annaba.

Je me souviens de la cour intérieure et des escaliers qui montaient au premier étage et à la terrasse.

Je me souviens de Diana, un chien qui vivait sur la terrasse et qui, un jour, a disparu.

Je me souviens que j'habitais au premier étage avec ma mère et mes deux frères dans un deux pièces cuisine et de mon oncle qui habitait avec sa belle famille.

Je me souviens des murs blancs, du plafond bleu et du carrelage avec des fleurs rouges.

Je me souviens d'un aquarium avec des poissons de toutes les couleurs.

Je me souviens d'un cadre avec la mer et un bateau de pirates barbaresques.

Je me souviens d'un cadre avec une sourate du Coran.

Je me souviens d'une pendule qui sonnait les heures.

Je me souviens que le matelas était par terre et que je dormais avec mes frères. Je me souviens d'une table en bois et de deux vases vert et rose avec des fleurs en plastique rose.

Je me souviens d'une grosse télévision Téléfunken sur laquelle on regardait *Captain Majid*.

Je me souviens d'une banquette en bois où étaient posés le linge de maison et deux





matelas pour les invités.

Je me souviens d'une veilleuse de couleur rose.

Je me souviens d'une armoire en bois à deux portes avec mes affaires et celles de mes frères.

Je me souviens d'une fenêtre qui donnait sur un balcon de quatre mètres de long avec une barrière en fer rouge et des carreaux de la même couleur.

Je me souviens que le balcon donnait sur la rue et qu'en face il y avait un immeuble comme le nôtre et un grand arbre qui montait depuis le trottoir de la rue Rachi.

Je me souviens que la rue Rachi était à double sens.

Je me souviens de la rue inondée et des voitures qui ne pouvaient plus circuler quand la pluie tombait.

Je me souviens du vendeur d'herbes qui criait « Mahednous !

Mahednous ! », du vendeur

de poissons qui criait

« Sardines ! Sardines ! »

et du vendeur de gaz qui criait « El gaz ! El gaz ! » en tapant sur ses bouteilles.

Je me souviens que je jouais au ballon tout le temps.

Je me souviens que mon père était en prison et que mon grand-père est venu habiter chez nous.

Je me souviens que mon grand frère était marin et qu'il subvenait aux besoins de la famille.

Je me souviens que, tous les jours, quand je m'endormais, je pensais à partir en France pour régler ma situation.

Je me souviens que j'avais six ans et que je suis resté dans cette maison jusqu'à mon départ, à seize ans.

أمي

Bougie

السَّعَّة

Qui illumine ma vie

المُضِيَّةُ حَيَاتِي

Maman





تمر حلیب ○

Dattes, lait

فی حایق مہ ذہب ○

Plateau doré

صاحب مہ اکہ ○

Collègues du quartier



أمي
قبل كل شيء

Maman
Avant
Tout

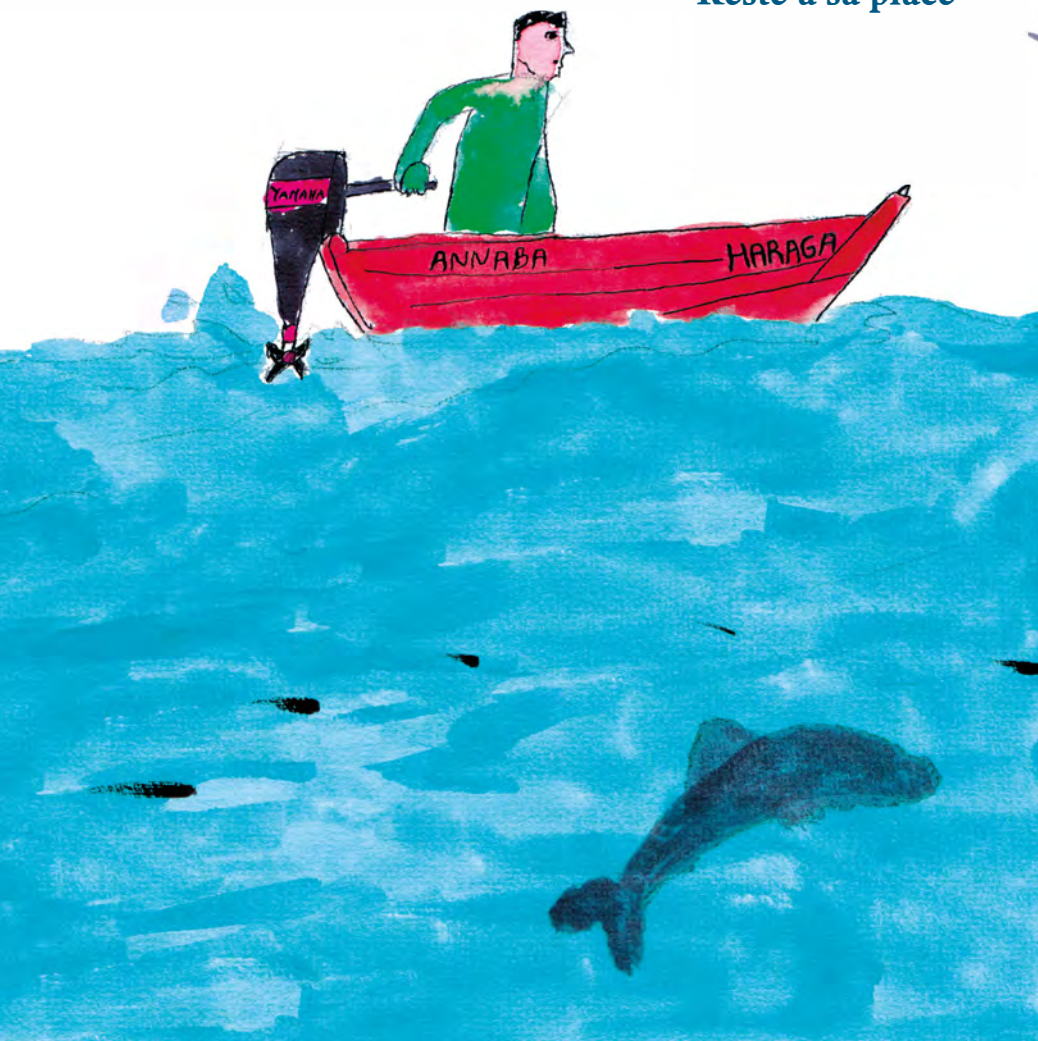


Au cyber
Téléphoner
À mon frère

Je suis ici
Tu es là-bas
Manque

Une fois on est allés à la plage pour faire du camping, moi et des collègues, et la mer elle était trop vaguée, elle a cassé la tente. On était tout mouillés, on avait tout perdu, tout le linge, tout le manger. Et après, toute la nuit, moi et les collègues on a cherché à faire du feu, on a cherché un endroit pour passer la nuit car la mer était trop vaguée. Cette histoire est restée dans un coin de ma tête parce que c'était juste avant que je m'en aille.

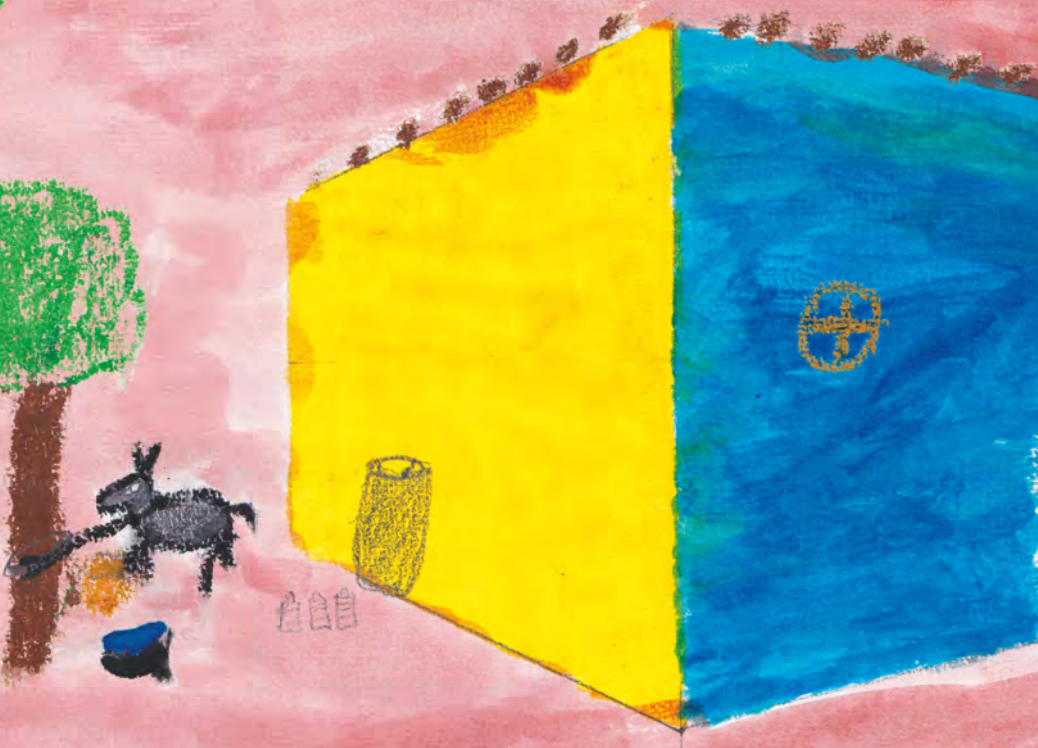
Tout passe
Et la prison
Reste à sa place



Le carnet de l'Oujdi



Petite maison



Je me souviens que la ville la plus proche de la maison était à dix kilomètres, qu'elle s'appelait Bni-Drar, près de la frontière algérienne.

Je me souviens que j'avais six ans, que j'habitais avec ma mère, mon père et ma petite sœur dans une petite maison qui n'avait qu'une seule pièce.

Je me souviens que le sol était en terre et en





cailloux et qu'il y avait un tapis en osier.

Dans un coin, je me souviens d'une toile d'araignée.

Je me souviens que, sur les murs, il y avait des fissures, beaucoup de fissures, que le plafond était en bois et que des gouttes d'eau tombaient à l'intérieur quand il pleuvait.

Je me souviens que, dans un coin, il y avait une petite cuisine avec des bouteilles, du sucre, de l'huile, de la farine et une petite table posée à côté.

Je me souviens que je dormais seul, dans un coin à gauche de la pièce.

Je me souviens que ma famille dormait dans l'autre coin.

Je me souviens d'une porte en bois, ancienne, sans couleur.

Je me souviens que, devant la porte, il y avait nos chaussures et nos claquettes

Je me souviens que dehors il y avait un tas de bois avec lequel on faisait la cuisine, et des bouteilles d'eau, beaucoup de bouteilles d'eau, qu'on allait chercher

loin, très loin, avec un âne.

Je me souviens que l'âne était attaché à un arbre à côté de la maison.

Je me souviens que l'on s'éclairait à la bougie, avec un chandelier accroché au mur et un *fanous* posé sur la table.

Je me souviens d'un chien sauvage que l'on appelait Jack.

Je me souviens d'un petit chat qu'on appelait « Bech Bech ».

Je me souviens d'un balai en paille, comme un balai de sorcière.

Je me souviens que la vie était très dure.

Quand j'avais dix ans,
je me souviens du mois de ramadan, ramadan
el moubarak, et dans mon pays, toutes les
fins de ramadan on fait la fête, tous les
enfants achètent de nouveaux habits. Mais
moi, mon père et ma mère étaient pauvres,
on avait pas de sous pour m'acheter des
habits. Et un jour, un matin comme tous
les jours je me suis réveillé, je suis
sorti pour jouer avec mes amis et j'ai
trouvé un sac, un petit sac plastique.
En ouvrant le sac, j'ai trouvé cent
euros : mille dirhams dans mon
pays ! Et, comme ça, j'ai acheté
des habits et j'ai fait la fête
avec mes amis.
Et ça se passe bien...



La voiture

C'était une grosse bouteille d'eau de cinq litres sur laquelle j'accrochais une tige de roseau et de petites roues découpées dans des semelles de claquettes. Je la poussais comme une voiture et j'y jouais tous les jours avec mes amis.



Ça s'est passé à Oujda

Un collègue m'a raconté l'histoire d'une famille pauvre qui avait deux enfants. Un jour, ils ont déménagé et, depuis, tous les jours le mari s'alcoolisait et rentrait tard à la maison, à minuit, quelque chose comme ça. Dans cette maison, il y avait une pièce dans laquelle personne ne rentrait, une sorte de débarras. Une fois, le mari rentre tard comme à son habitude et il entend une voix qui sort de cette pièce qui lui dit : "donne-moi ta main, donne-moi ta main, donne-moi ta main !" Et comme il était saoul, il répond : "tiens, tiens mes mains." Et dans ses mains il découvre alors un sac d'argent. Avec cet argent, il a acheté une maison et ils ont bien vécu...



**Pour moi
Et mon avenir**

**Ne pleure pas
ma mère**

الحزن والسعادة
الفرد والبقاء
دائماً معاً

**Le bonheur et le malheur
Les sourires et les pleurs
Tous les jours ensemble**

فجأة! افترقنا
إسبانيا وفرنسا
الأثناء في السجن

**Soudain séparés
L'Espagne et la France
Tous deux en prison**

أريد تعظيم الذاكرة
أطير مثل طائر
أدخل



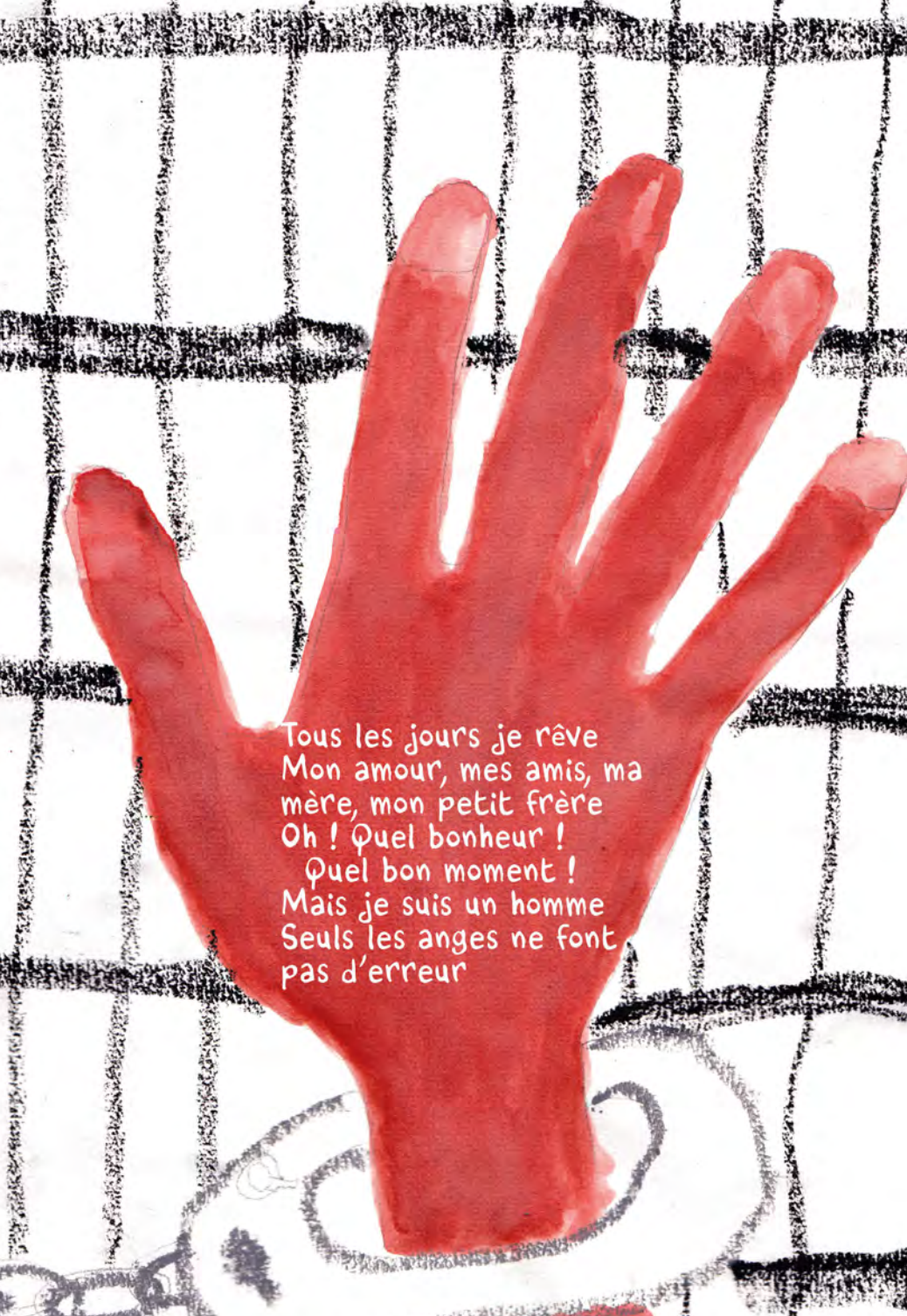
**Envie de casser la fenêtre
Voler comme un oiseau
Rentrer**



Pour Zakaria

A red handprint is centered on a background of a black and white grid. Below the handprint, a simple cartoon face is drawn with black lines, featuring large eyes and a small mouth. The text is written in a white, sans-serif font across the palm of the hand.

Avant, je pensais
Mais je me trompais
Que l'argent
c'est la vie
Maintenant je sais
Que la liberté
Vaut plus que tout

A red handprint is centered on a white background with a black grid pattern. The handprint is oriented with fingers spread. Overlaid on the lower part of the handprint is a block of French text in a white, sans-serif font. The text is arranged in seven lines, with the first three lines being larger than the last four. The grid lines are thick and slightly irregular, suggesting a hand-drawn or chalk-like style. At the bottom of the page, there are faint, dark scribbles that look like a signature or a drawing of a face.

Tous les jours je rêve
Mon amour, mes amis, ma
mère, mon petit frère
Oh ! Quel bonheur !
Quel bon moment !
Mais je suis un homme
Seuls les anges ne font
pas d'erreur

Le carnet de **Doucouré**



La maison



Je me souviens

de notre maison dans le village de Gory.

Je me souviens qu'à partir de sept ans je ne dormais plus avec ma mère mais avec mes collègues.

Je me souviens que nous étions quatre collègues et que nous avions deux lits et que ces lits étaient fabriqués avec des branches et des feuilles de la forêt.

Je me souviens que les murs étaient en terre et qu'il y avait une couverture au plafond.

Je me souviens des draps blancs que l'on clouait aux murs pour décorer la pièce.

Je me souviens que les draps étaient dessinés et brodés, avec des arbres, des carreaux ou des fleurs.

Je me souviens qu'il y avait un grand pied au milieu de la

pièce, un tronc d'arbre avec ses branches, qui faisait comme un Y et qui supportait le toit.

Je me souviens que l'on coupait des feuilles de papier, qu'on dessinait sur ces feuilles et qu'on accrochait des fils pour les suspendre.

Je me souviens que l'on prenait ces feuilles dans de vieux cahiers parce qu'on n'avait pas de sous pour acheter des cahiers neufs.

Je me souviens que c'était des cahiers de français, parce les cahiers d'arabe étaient des cahiers de religion où était écrit le nom de Dieu.



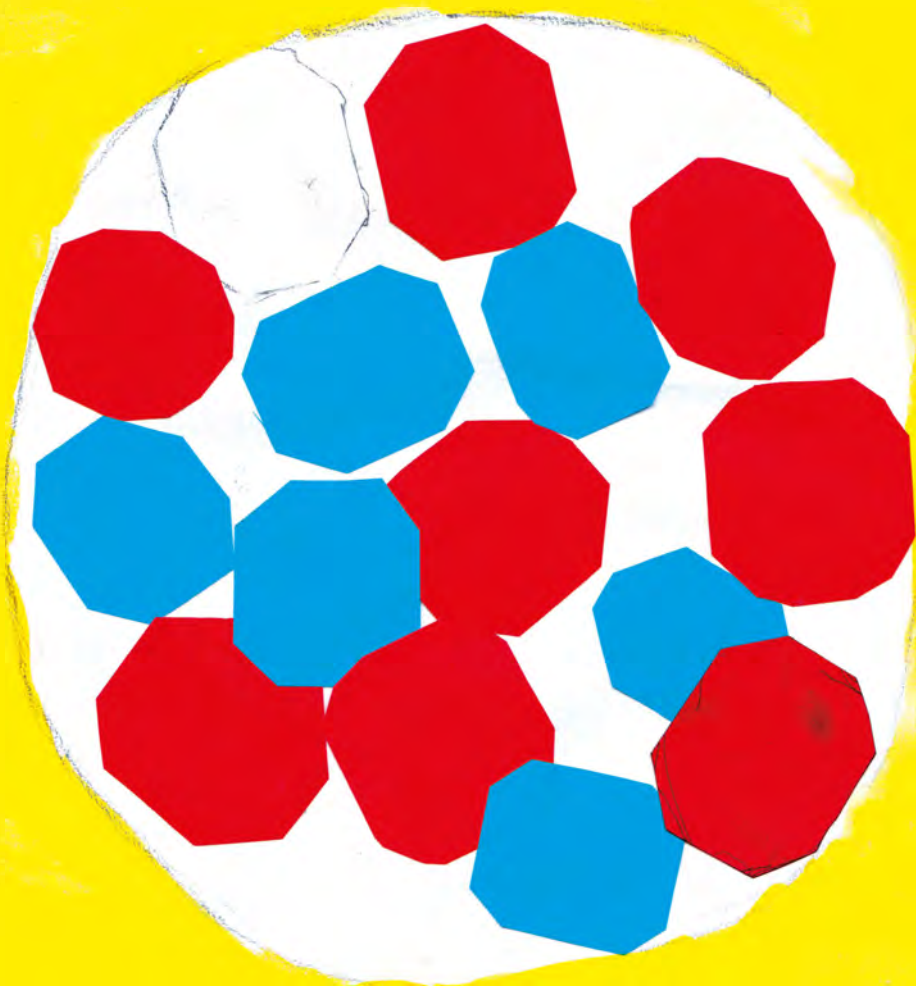


Je me souviens d'une radio noire avec laquelle on écoutait des cassettes de Ramata Diakité, DJ Arafat ou Oumou Sangaré.

Je me souviens que les cassettes appartenaient au grand frère de mon collègue Slimane.

Je me souviens qu'il y avait une fenêtre et une terrasse devant la porte avec quatre pieds en bois et un toit pour se protéger du soleil.

Matin et soir, c'était le football !



Je me souviens que, tous les matins et tous les soirs, je jouais au ballon.

À l'école aussi, pendant les pauses.

Je me souviens que je ne voulais plus aller à l'école et que j'ai quitté Gory pour partir à Bamako chez un ami de mon père.

Je ne me souviens plus à quel âge je suis venu en France.



Un jour,

je suis monté sur une vache.

Je voulais partir dans un jardin derrière le fleuve. Directement, je voulais passer le fleuve. Il était rempli, il était rempli d'eau. Je n'arrivais pas à passer. Mais je l'ai descendu sur la vache. J'ai attaché la corde sur ses... je sais pas comment le dire en français... oui, ses cornes.

Bon, directement après j'ai traversé le fleuve avec la vache. Après avoir traversé j'ai eu peur : comment je vais retourner encore ? Mon grand frère il est arrivé, lui il nage bien, après on est retourné ensemble à la maison, directement.

En Sicile,

je m'amusais avec les vagues.

Je sautais, je plongeais sous l'eau
avant qu'elles ne me recouvrent.

Sans m'en apercevoir, le courant
m'a emmené loin, très loin au large.

Tout le monde me regardait. Moi, je
n'avais pas peur mais les gens, eux,

tremblaient pour moi, ils avaient
peur que je me noie. Pourquoi tu

fais ça ? me disaient-ils. Après cette
fois là, je ne l'ai plus jamais refait.





Va là-bas ! Retourne là-bas !

Silence

**Tout le monde est tranquille
Comme l'eau immobile dans sa jarre**

Ablutions d'insomnie

L'œil ouvert, je prie

Comme mon père me l'a dit

Tempête dans la tête
Problèmes de la vie
Je réfléchis



Le jour : obéis !
Repos dans la nuit

Cauchemar
Bagarre
Comment traduire ?



La rencontre d'un copain
Le repas au coucher du soleil

La Joliette

Stéphane c'est mon espoir à Marseille
Qui d'autre ?

L'ami de mon père à Paris



Patience dans la vie
Éviter les problèmes
Pour être tranquille

Je veux être libéré pour construire
Mon avenir
Avant d'être vieux

Deux histoires
de
Nemo

Le drap blanc

J'avais une copine, juste avant qu'on se mette ensemble, elle sortait avec quelqu'un d'autre. Et la mère de ce mec-là faisait de la sorcellerie. Quand elle s'est mise avec moi, la fille a commencé à avoir des trucs bizarres. Dans la nuit, elle criait, elle se levait et elle criait. Quand on lisait le Coran, elle criait en se bouchant les oreilles. Elle sortait de la maison, complètement nue, sans basket ni rien du tout, et partait en courant chez le mec et sa mère. Moi j'avais des doutes, je me disais : c'est quoi ça ? Elle me trompe ? Mais c'était pas ça en fait... Un jour on a ramené un imam. Il a mis cinq bouteilles de cinq litres devant elle, il l'a fait asseoir sur une chaise, il l'a recouverte d'un drap blanc et sur un poste il lui a mis le Coran et il criait en même temps. Elle, avec le drap on aurait dit un fantôme. Moi j'étais dans la pièce et j'avais peur, j'avais

peur qu'il arrive quelque chose, parce que c'était un truc de fou, c'était choquant : un drap blanc, la meuf qui crie, qui supporte pas le Coran. D'un coup l'imam a enlevé le drap, on aurait dit que c'était pas elle sur la chaise. Son visage était tout bleu, ses yeux cernés. Puis il lui a fait boire les bouteilles d'eau. Elle a bu, elle a bu, jusqu'au moment où elle s'est mise à vomir des cailloux noirs sans s'arrêter. La grande bassine ronde devant elle s'est remplie de cailloux noirs. Puis la fille est redevenue normale, comme elle était avant. Plus elle vomissait, plus elle redevenait normale. À la fin, elle était soulagée, détendue, sur la chaise. Elle entendait le Coran, ça lui faisait du bien, ça se voyait sur son visage. Moi je pensais que ça n'existait que dans les films, mais je l'ai vu en vrai, devant moi !

La maison de Chabbia

Je me souviens de la maison de Chabbia, un village à quinze minutes de route du centre de Annaba.

Je me souviens que c'était la maison de ma grand-mère.

Je me souviens que c'était une villa de trois étages avec une terrasse sur le toit.

Je me souviens que j'avais un lit en forme de voiture de couleur rouge.

Je me souviens que je dormais à côté de ma sœur qui avait un lit pareil que le mien sauf qu'il était bleu.

Dans notre chambre, je me souviens que les murs étaient blancs et gris et qu'il y avait des cadres avec des dessins, comme Nemo le poisson.

Je me souviens qu'il y avait un petit aquarium avec des poissons multicolores et un chat qui s'appelait Minou qui dormait dans notre chambre sur un petit tapis.

Je me souviens que je l'entendais ronronner et qu'il voulait toujours manger les poissons.

Je me souviens qu'il y avait

un tapis noir.

Je me souviens qu'en face de moi il y avait la télé, à droite l'armoire, à gauche un miroir collé au mur.

Je me souviens que derrière notre lit il y avait plein de jouets et des ballons et une petite veilleuse avec une lumière bleue.

Je me souviens qu'il y avait un porte-manteaux rouge dans le coin pour accrocher les tabliers d'école.

Je me souviens qu'à l'intérieur on entendait le bruit de la télé de mes parents.

Je me souviens qu'à l'extérieur on entendait le bruit des chiens et des coqs.

Je me souviens que ça sentait la nature car on avait un jardin et qu'à cause de ce jardin on avait un appareil à pastilles contre les mouches et les moustiques.

Je me souviens qu'on a emménagé là-bas quand j'avais six ans et qu'on y resté deux ans.

Je me souviens que c'était la première fois que j'avais une chambre et aussi la dernière.

Un moment

*Un moment pour écrire, lire, et dessiner
Un moment tranquille
Soulagé*

*Partager des souvenirs
Une musique
Soudain, une larme*

*À quel âge devient-on adulte ?
Un enfant devient un grand enfant
Ému*

*J'ai entendu l'histoire de deux collègues séparés
Chacun dans un pays
Chacun dans une prison*

*Deux collègues se retrouvent
Ils fument une cigarette
Tellement de choses à se dire*

*J'ai rencontré des jeunes garçons valeureux
Qui disent que la vie est dure
J'ai entendu leur courage
Être pâtissier, être maçon,
Avec ses mains,
Fabriquer sa vie*

*Un garçon parle ma langue. C'est difficile, il se trompe
Est-ce qu'il a honte ? Non. Il recommence
Il se trompe encore, il recommence encore
Et puis il y arrive*

*Quand j'étais jeune j'ai appris l'anglais
Pour dire :
"Un hamburger et une grande frite"*

*Un jour j'aimerais parler arabe
Pour aller en Algérie où mon père est né
Quand je serai grand*

*On peut apprendre combien de langues ?
Deux ? Dix ? Trente-huit ?
Mais on oublie jamais la langue de sa mère*

*Au milieu du bruit
La voix de la mère
L'enfant peut dormir*

Thomas Azuélós

AUTEURS ET TRADUCTEURS

Sylvain Prudhomme

Né en 1979, écrivain. Il a passé son enfance à l'étranger (Cameroun, Burundi, Niger, Île Maurice) avant de venir étudier les Lettres à Paris. Agrégé de Lettres modernes, il a le goût de l'exploration, du lointain, de l'utopie, des vies solitaires et des friches... Il est auteur de quatre romans, a été l'un des membres fondateurs de la revue *Geste*, a collaboré au journal *Le Tigre* pour lequel il a notamment écrit deux feuillets *Africaine queen* (2010), sur les salons de coiffure du quartier du Château d'Eau à Paris et *La Vie dans les arbres* (2011) sur les habitants des forêts de l'Ariège. Il a également traduit l'essai *Décoloniser l'esprit* de l'écrivain Ngugi wa Thiong'o (La Fabrique, 2011). Sylvain Prudhomme a dirigé l'Alliance franco-sénégalaise de Ziguinchor en Casamance. Il vit et travaille maintenant à Arles.

Dernière parution : *Légende*, Gallimard, 2016.

Bruno Le Dantec

Né à Marseille en 1960, écrivain, journaliste et traducteur de l'espagnol. Il a vécu et voyagé en Amérique Centrale, aux États-Unis, en Angleterre, en Andalousie, au Maghreb. Il a publié sous pseudonyme une chronique de voyage dans les montagnes indiennes du Sud mexicain, *Tendre venin* (Le Phéromone, 1996). Il collabore avec divers périodiques à Marseille (*CQFD*), Naples (*Napoli Monitor*) et Mexico (*La Guillotina*). Ses écrits sont caractérisés par des formes didactiques tels les souvenirs, récits de vies, histoires et fictions, biographies, jeux de langages et dérives littéraires dans la ville...

Dernière parution : *Partir et raconter, une odyssée clandestine*, Mahmoud Traoré et Bruno Le Dantec, Les nouvelles éditions Lignes, 2017.

Cédric Fabre

Né en 1968 à Saint-Louis au Sénégal, journaliste et romancier. Son enfance est partagée entre la Côte d'Ivoire, le Gabon et le Brésil : il n'a "découvert" la France qu'à l'âge de 14 ans. Il est titulaire d'une licence d'Histoire à la Sorbonne, et diplômé en 1992 à l'École de Journalisme de Marseille. Après de grands reportages pour pister les écrivains (Montana, New York, Portugal, Québec...), pour raconter les dérives des confréries musulmanes (Sénégal), décrire les coulisses d'une guerre (Croatie), il devient journaliste indépendant spécialisé dans la littérature – polar, "transfictions", SF, littérature de voyage –, dans l'univers du rock aussi. Il a collaboré au *Magazine Littéraire*, à *Télérama*, à *L'Humanité*, a été responsable de la rubrique "Culture" d'un city magazine marseillais (*Mars-Magazine*) et chef des informations du magazine *Rolling Stone* pendant 2 ans. Il collabore à la rubrique "Livres" du quotidien *L'Humanité*, est l'auteur de plusieurs romans noirs et a dirigé *Marseille noir* aux éditions Asphalte 2014

Dernière parution : *Un bref moment d'héroïsme*, éditions du Seuil, 2017.

Lotfi Nia

Né en 1978, poète, traducteur franco-algérien, interprète. Il a écrit et mis en scène *Retour d'Atlas*, poème théâtral avec une actrice et une danseuse, en 2007, et lit des poèmes pour le Printemps des poètes 2004 à Béthléem ou à Alger en 2013. Il a traduit *Hassan voyage*, de Hassan Hourani (Riveneuve, 2007) ; *Supplément au passé*, de Ghassan Zaqtan avec Jean-Charles Depaule (CipM, 2009) ; des poèmes de Kh. El-Falah, pour le festival Voix de la Méditerranée en 2013. Avec le CipM, il a participé au séminaire de traduction collective Import/Export puis à l'édition de *Alexandrie/Marseille* (2013). Ses deux principaux champs d'exercice de la traduction littéraire sont : la poésie contemporaine arabe, en partenariat avec le Centre international de poésie/Marseille ou le Festival de Lodève, ainsi que le roman maghrébin contemporain, en partenariat avec les éditions Barzakh ou le Collège international des traducteurs littéraires. Il enseigne également la traduction.

Dernière parution : *L'Amour au tournant*, Samir Kacimi, traduction de l'arabe (Algérie), Seuil, 2017.

Arno Calleja

Né en 1975, écrivain. Il a étudié la philosophie et a commencé à publier en revue au début des années 2000. Ses textes se caractérisent par une parole libre, déraillante, saisie avant toute censure et laissée à son auto-engendrement. Sans majuscule ni ponctuation, sa langue avance en spirales et en éclatements. S'alléger du poids du temps, recouvrer le flux du monde dans un flux langagier, voilà l'ambition de cette parole qui de toute pulsion fait texte. Il affectionne les formes didactiques tels les souvenirs, les inventaires, récits de vie et jeux de langage notamment. Il co-dirige la revue *Muscle* avec Laura Vasquez. Arno Calleja vit dans les Alpes de Haute-Provence.

Dernière parution : *La performance*, Joca Seria, 2012.

Mohamed Khounche

Né en 1961 à Casablanca, formateur et traducteur. De formations universitaires initiales en Psychologie et en Sciences de l'éducation, Mohamed Khounche est devenu formateur de travailleurs sociaux et de médiateurs culturels. Traducteur de l'arabe, il a participé à des traductions de sous-titrages de documentaires, de romans et d'albums pour la jeunesse, notamment *La roue de Tarek*, une création de Mathilde Chèvre qu'elle a traduit en arabe avec l'aide de Souheil Chebar et Mohamed Khounche, aux éditions Le Port a jauni 2007, réédition 2014. Il vit et travaille à Marseille.

Thomas Azuélós

Né en 1972 à Sète, illustrateur et auteur de bandes dessinées. Thomas Azuélós a suivi des études d'Arts plastiques à Montpellier et à Aix-en-Provence. Illustrateur de presse, il collabore au *Monde*, et à divers fanzines et magazines. Il réalise une chronique dessinée, *Le ventre de Marseille*, tout d'abord sur le site de Rue 89 puis régulièrement dans *CQFD*, journal mensuel de critique sociale. Il est l'auteur d'une dizaine d'album de bandes dessinées, dont *Le Comité*, une fable égyptienne, sortie en 2016 aux éditions Cambourakis.

Dernière parution : *L'homme aux bras de mer, Itinéraire d'un pirate somalien*, sur un scénario de Simon Rochepeau, Futuropolis, 2017.

Mo Abbas

Né 1972, auteur, photographe, assistant-réalisateur, traducteur et poète. Marseillais d'adoption et cuisinier amateur passionné, il est l'auteur de récits culinaires et réalisateur d'une série de productions radiophoniques dédiées à l'alimentation. Il anime parallèlement des ateliers d'écriture en collège, de théâtre en primaire et de photographie dans les bidonvilles de l'agglomération marseillaise. Il est également l'un des organisateurs du Latcho Divano, le festival des cultures tsiganes et traducteur de l'arabe. Il réalise des traductions littéraires pour l'éditeur marseillais le Port a jauni et écrit de la poésie pour la jeunesse (publication en cours).

Dernière parution : *Les pérégrinations culinaires d'un gadjo – éléments de cuisines tsiganes*, Les C Éditions, 2012.

SOMMAIRE

05 - AVANT-PROPOS

07 - Paolo Martins — *Lire est une belle chose*

09 - CHAPITRE 1 – DE FERRAILLE ET D'AMOURS

- 11. **Bruno Le Dantec** - *Une oasis dans le désert*
- 12. **Kakou** - *Les voitures à la hache / La Maserati / La vie sans école / La moto / Une vraie maison de docteur / Les billets sous la porte / Ce jour-là j'ai vu ma mort / Le demandement de Cristina / Le départ du fils / Un chantier à New York*
- 18. **Patrice Rey** - *C'est parti pour les étoiles / Comme des rois*
- 19. **Doumé** - *La première fois / Oublier la prison*
- 20. **Jean-Jacques** - *Un trésor au bout de la pioche / Pour une facture de France Télécom / D'une pierre deux coups / Don Juan à Courchevel*
- 22. **François** - *Ma femme dans le coffre*
- 23. **Paolo Martins** - *L'argent / Les friandises d'Espagne / Nos virées à Vigo / Fou de moto / La moto amphibie / Le péage de la mort / Les cartes / La BMW 316 Bauer Cabriolet / Saint-Valentin sur le Douro / En amoureux au Mexique / Ma femme devant la prison*
- 29. **Paul E** - *Mon père et l'homme-bombe / Jours de match à Madrid*
- 30. **Giorgio** - *Une histoire romantique / Les amours de Giorgio / L'espoir*
- 32. **Patt** - *L'amour est un plat qui se mange froid*
- 32. **Paolo Caçaõ** - *Le faux billet de 100 dollars*
- 33. **Zeppi** - *La personne qui te caresse le dos / Je pense à vous*
- 35. **Sylvain Prudomme** - *Les moments où ça patine*

37 - CHAPITRE 2 – SOMBRE ET COCASSE

- 39. **Lotfi Nia** - *La prison du 9 avril (1) — Histoire de Halim*
- 40. **François** - *La prison du 9 avril (2) / La rue, la débrouille / Les dents / La femme en blanc / Le possédé / Les serpents sur le pare-brise / Une histoire de chiens / Au café / Le volant / Le 4x4*
- 48. **Adam** - *Comment j'ai arrêté l'école / Dans la cheminée du navire / Une arnaque / Boire dans une maison hantée*
- 52. **Nabil** - *La maison hantée / Le serpent apprivoisé / Panne de bateau en pleine mer*
- 54. **Samir** - *Une autoroute, des oranges, un serpent / Ma copine était ensorcelée / Camping à Oum Tbour / Chems el-Hamra / L'étranger malade*
- 58. **Halim** - *Des entrailles de la mer / Les craies de couleur / Retour de la plage / Accident de moto / Harga / La belle vie*
- 62. **Hanifa** - *Courses de mobylette / Perdus au Mali / Le plafond de la prison*
- 65. **Anis** - *L'école à l'abandon / Traversée en mer*
- 67. **François, Nabil, Samir** - *La Place d'Armes*
- 69. **Hanifa, François, Nabil et Samir** - *Un portrait de Bab El Oued*
- 70. **Histoire collective** - *Soleil rouge*
- 72. **Cédric Fabre** - *L'histoire est dans les plis*

75 - CHAPITRE 3 – FAITS D'ESPOIRS

- 77. **Mohamed Khounche** - *C'est une barbe et c'est des cheveux, c'est comme ça !*
- 78. **Leila** - *Pas d'adresse*
- 80. **M.A** - *Mon voyage préféré*
- 81. **Baby** - *Jeter le GPS*
- 82. **Turkish** - *Tout pour faire la fête*
- 83. **Capitaine Abdul** - *Le droit à l'oubli*
- 84. **Nourredine** - *La prison m'a sauvé*
- 85. **Mustapha** - *Le CDI*
- 86. **Bagdad** - *La naissance*
- 88. **Arno Calleja** - *Les autres choses*

89 - CHAPITRE 4 – JE ME SOUVIENS

- 91. **Mo Abbas** - *Des verrous*
- 93. **Le Carnet d'écriture et de dessin**
 - *Le carnet de Blanc el 'anabi*
 - *Le carnet de l'Oujdi*
 - *Le carnet de Doucouré*
 - *Deux histoires de Nemo*
- 132. **Thomas Azuéllos** - *Un moment*

135 - AUTEURS ET TRADUCTEURS

143 - REMERCIEMENTS

REMERCIEMENTS

L'Agence régionale du Livre Paca et Histoires vraies de Méditerranée remercient

Les personnes détenues qui nous ont fait confiance,
Les services d'insertion et de probation qui accompagnent et valorisent le projet auprès des détenus,
Le service scolaire de La Farlède,
Les personnels des établissements pénitentiaires,
Les auteurs et traducteurs pour leur délicate implication,

Les institutions qui œuvrent pour l'écriture, le livre et la lecture, les actions éducatives et culturelles et soutiennent le projet depuis 2015.

Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur
Ministère de la justice - Direction régionale des services pénitentiaires
& Direction régionale de la Protection judiciaire de la jeunesse
Ministère de la culture - Direction régionale des Affaires culturelles
Paca & Direction générale à la langue française et aux langues de France

Action culturelle SOFIA

*Cet ouvrage a été composé par Alexandre Sauzedde
La couverture a été composée par Mathilde Chèvre*

*Achévé d'imprimer en juin 2023
Par l'imprimerie Centre Littéraire d'Impression Provençal au Rove
Pour le compte de HVM et de l'ArL*

Copyright © Histoires vraies de Méditerranée
& Agence régionale du Livre Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur

Dépôt légal :
ISBN 978-2-35897-681-7

Livres imprimés sur des papiers labellisés
- Certification garantissant une gestion durable de la forêt -
Fabriqué en France

Achévé d'imprimer sur les presses du
Centre Littéraire d'Impression Provençal
Le Rove - France
www.imprimerieclip.fr



RÉGION
SUD

PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

CNL

Avec le soutien de
ACTION
CULTURELLE

sofia



le culture avec
la copie privée

AGENCE
RÉGIONALE
DU LIVRE
SUD PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

HISTOIRES VRAIES
de méditerranée

De novembre 2016 à avril 2017, des auteurs et traducteurs ont collecté des histoires vraies auprès de détenus arabophones et hispanophones, dans les établissements pénitentiaires des Baumettes à Marseille et de la Farlède à Toulon, au centre de détention de Tarascon et dans l'établissement pénitentiaire pour mineurs de la Valentine à Marseille.

Chaque binôme -Cédric Fabre et Lotfi Nia ; Thomas Azuelos et Mo Abbas ; Sylvain Prudhomme et Bruno Le Dantec ; Arno Calleja et Mohamed Khounche- a mené des ateliers avec des détenus qui ont bien voulu confier leurs histoires, rassemblées dans ce recueil.



histoires vraies du dedans

Tome 2